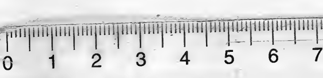
LE LIVRE

DES

GARDE-MALADES



Imprimatur:

SERMAND,
Protonot. Apostol., Vicar.-Gener. Avenion.

LE LIVRE

DES

GARDE-MALADES

A L'USAGE DES FAMILLES

ET PRINCIPALEMENT

DES COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES

ET

DES SOEURS HOSPITALIÈRES

PAR L'AUTEUR
DES **PAILLETTES D'OR**

APPROUVÉ

Par S. G. Mgr Dubreil, Archevêque d'Avignon.

Un garde-malade doit avoir le cœur d'une mère — le sang froid d'un médecin — la patience d'un saint.

Des soins intelligents et affectueux guérissent autant que les remèdes.

Deuxième édition
revue et considérablement augmentée.

AVIGNON
AUBANEL FRÈRES, ÉDITEURS,
IMP. DE N. S. P. LE PAPE ET DE MGR L'ARCHEVÊQUE
1874

APPROBATION

DE

S. G. Mgr Dubreil, Archevêque d'Avignon.



Sur le rapport favorable qui Nous a été fait par Notre Commission d'examen, Nous approuvons et Nous recommandons, pour la partie religieuse, qui peut seule Nous concerner, *le Livre des Garde-Malades*.

Avignon, 18 Septembre 1874.

† LOUIS, *Arch. d'Avignon.*

Ce livre n'était, dans sa première édition, qu'un opuscule de 90 pages écrites à la hâte pour venir en aide aux personnes charitables qui, pendant la dernière guerre, se dévouaient au soin des soldats blessés. Sur la demande de plusieurs communautés religieuses nous l'avons complété, et maintenant il renferme à peu près toutes les connaissances qu'exigent les fonctions si délicates de garde-malades.

Rédigé surtout pour les communautés qui se consacrent aux soins des malades, ce livre sera utile encore aux familles. Une mère, une sœur, une fille ne sont-elles pas, hélas! appelées, dans le cours de leur vie, à être *garde-malades?* Et qui ne comprend que si le dévouement et l'affection suffisentpour donner *le courage*, ils ne donnent pas toujours *le savoir faire*?

Ce livre veut leur apprendre ce *savoir faire*.

Composé dans le but unique d'être utile, il se présente en *ami qui conseille* et non pas en *maître qui ordonne*.

Il faut autour du lit du malade le *cœur et la main* agissant de concert ; vous êtes *le cœur* vous,

religieuses dévouées, mères et filles si aimantes et si fortes, ce livre veut être *la main*.

Faites en votre *guide* vous que l'affection ou la charité retient près de la couche où souffre un parent bien-aimé ou un frère en Jésus-Christ.

Et s'il vous est utile par ses conseils, s'il vous apprend à épargner une douleur à votre cher malade, s'il empêche le découragement de venir dans votre âme, je vous prierai de me laisser, devant Dieu, une petite part de vos mérites.

II

Un livre comme celui-ci ne peut être *bon* et *utile* qu'autant qu'il est le fruit d'une longue expérience ; aussi ne l'offrons-nous avec confiance aux Communautés et aux familles que parce que nous pouvons dire simplement : « Les *conseils* que nous donnons, nous les avons recueillis de la bouche des religieuses qui ont passé de longues années dans les hôpitaux ;

« Les *vertus* que nous demandons, nous les avons vu pratiquer avec édification et profit par ces mêmes religieuses que nous avons longtemps admirées ;

« Ces *remèdes* que nous indiquons, nous les avons vus appliqués souvent avec succès ou ils nous été donnés par ces mêmes sœurs qui en avaient constaté l'efficacité. »

En dehors de ces *secours pratiques* nous avons lu et analysés beaucoup de livres et nous leur avons empruntés les pages qui nous ont paru corroborer

ce que nous avons dit. Les principaux ouvrages consultés sont : *Soins à donner aux malades*, par Miss Nightingale — *Guide auprès des malades*, par le docteur Saucerotte — Les *garde-malades*, par le docteur Ebrard — *Le prêtre au chevet des malades*, par le P. Stub qui nous a fourni les différents signes que présente l'état du malade — *La garde-malade domestique*, par Mme Celnart — *La maison rustique*, par Mme Millet Robinet — *Le manuel médical*, par l'abbé David — *Méthode pour assister les malades*, par le P. Gautrelet — *La médecine domestique*, par le docteur Beaugrand — les *agenda*, les *formulaires*, des docteurs Trousseau, Bouchardat, Constantin James, — les livres de Raspail, de Massé, d'Hufeland, etc. — l'*Officine* de Dorvault, etc.

De plus, notre travail a été soumis à la révision sérieuse et éclairée d'un docteur en médecine, qui a bien voulu compléter nos lacunes et sanctionner de sa science ce que nous avons écrit.

Inutile d'ajouter que nous n'avons traité aucune des questions exclusivement réservées à la médecine ou qui pourraient éveiller dans l'imagination quelques idées peu convenables.

S.

LETTRE A L'AUTEUR.

Vichy, le 20 Août 1874.

Monsieur,

J'ai reçu l'exemplaire du *Livre des Garde-Malades* que vous m'avez fait l'honneur de soumettre à mon examen pour la partie médicale.

Je l'ai lu avec la plus grande attention et avec le plus vif intérêt, et j'ai reconnu dans cet ouvrage les résultats de l'expérience d'un homme pratique et dévoué qui a consacré de longues années au soin des malades.

Les conseils médicaux et les prescriptions qu'il renferme sont en parfait accord avec les données de la science et me paraissent de nature à rendre les plus grands services dans les Communautés religieuses et dans les familles.

Mais il faut que les unes comme les autres, et surtout les mères de familles, sachent bien que rien ne supplée à l'expérience et au savoir du médecin et qu'un formulaire bien fait n'est utile que lorsque le médecin est en retard ou que la mémoire fait défaut pour les conseils qu'il a donnés.

Je suis, etc.

Docteur J. M.

Ancien interne des Hospices civils de Toulon.

PREMIÈRE PARTIE.

Les Garde-Malades au point de vue des soins matériels.

CHAPITRE PREMIER.

LES GARDE-MALADES.

I

IMPORTANCE DES GARDE-MALADES.

Le soin de garder les malades est tellement important que, dans la plupart des maladies graves, la vie du malade en dépend même lorsqu'il est soumis au traitement le plus rationnel.

Qu'importe, en effet, que le médecin prescrive ce qui doit sauver le malade si ses prescriptions ne sont pas suivies ou le sont sans

intelligence, sans dévouement, sans précaution?

Que faut-il, en effet, pour retarder une convalescence ou provoquer une rechute quelquefois mortelle? un simple refroidissement survenu pendant un pansement ou un changement de linge, — un remède donné mal à propos ou ce qui serait plus grave donné pour un autre, — un mot mal entendu, mal compris ou mal lu, — un manque d'égards ou de patience qui aura irrité le malade, — une nouvelle imprudente qui l'aura vivement ému, — un renseignement mal donné au médecin... toutes choses qui sont du ressort du garde-malade.

Aussi après le choix du médecin et du pharmacien, le garde-malades est la personne dont le choix importe le plus au bien-être des malades qui se trouvent livrés continuellement à sa surveillance.

On a dit que *toute femme était une bonne garde-malade;* cette pensée vraie, d'une manière générale, n'est pas exacte. Une garde-malade ne s'improvise pas et si les femmes

sont plus aptes que les hommes à cette mission qui demande un dévouement, un savoir faire, une délicatesse et une abnégation que Dieu leur a repartis avec plus d'abondance qu'aux hommes, elles ont besoin cependant de quelques connaissances sans lesquelles les qualités si précieuses de leur cœur nuiraient à leur bonne volonté.

Ce petit livre veut essayer de leur venir en aide, et c'est parce que toutes les femmes sont appelées à une époque de leur vie à devenir garde-malades ou comme mère, ou comme fille, ou comme sœur, qu'il s'adresse plus directement à elles.

Mais, parmi ces femmes au cœur si complaisant, c'est vous surtout que nous avons en vue, saintes religieuses qui vous engagez par vœu à soigner les malades, et que nous rencontrons, vous succédant sans relâche et le jour et la nuit, au chevet de ceux qui souffrent.

Une religieuse, — toutes choses égales d'ailleurs, — est une garde-malades préférable à toute autre.

Il y a chez elle l'*attrait* qui l'a portée à venir dans une Communauté dont le but est de soigner les malades ; et on fait toujours mieux ce qu'on aime à faire et ce qu'on fait par *goût*.

Il y a l'*esprit de foi* c'est-à-dire la pensée habituelle de faire plaisir à Dieu en soignant un malade quel que soit le dégoût qu'inspirent son état, sa position, son humeur habituelle et la pensée *de sauver son âme* qui anime, soutient et fortifie la religieuse.

Il y a l'*expérience*, puisque toute jeune sœur, outre les leçons orales du Noviciat, est pendant un certain temps, envoyée *comme compagne* avec une sœur ancienne qui l'initie peu à peu à ces mille détails que seule peut apprendre la pratique.

Il y a la *surveillance des Supérieurs* qui reçoivent les plaintes des malades, qui reprennent, redressent, réforment et sont toujours obéis.

Il y a surtout la *facilité* pour le malade de changer une garde qui ne lui conviendrait pas.

Il y a l'*intelligence de son devoir* garantie par les supérieurs qui envoient la garde-malade et qui ne l'ont acceptée que parce qu'ils l'ont trouvée apte à cet emploi.

En faisant l'éloge des garde-malades appartenant à une communauté nous sommes loin de vouloir déprécier ces femmes dévouées qui, dans les villages surtout, se mettent à la disposition de tous ceux qui ont besoin d'elles : quand la charité anime une âme, cette âme partout fait des prodiges.

II

DE CEUX QUI NE PEUVENT PAS ÊTRE GARDE-MALADES.

1. Les personnes *trop sensibles* ou *trop délicates* que la vue d'une plaie épouvante, — que le sang versé fait pâlir, — que les angoisses de la mort effraient, — que la moindre saleté révolte. Celles-là n'ont ni le courage ni le sang-froid nécessaires. Une garde-malade ne doit pas être *insensible*, mais la raison chez elle doit dominer les *impressions*.

Il n'est pas rare qu'au début de sa mission, une garde-malades soit *impressionnée* au point de s'évanouir en assistant à une simple saignée, mais ce n'est point un motif pour qu'elle se décourage ; qu'elle continue à assister, simple spectatrice, à quelque opération, ne *la regardant pas en face* tout d'abord, mais levant peu à peu les yeux jusqu'à ce qu'elle sente son impression devenir moins vive, puis, qu'elle fasse le pansement en présence d'une compagne.

Qu'elle s'habitue, petit à petit, *à fixer* un cadavre, puis, aidée d'une compagne plus aguerrie, *à le toucher* et à lui rendre les devoirs que demande la piété chrétienne.

Il ne faut renoncer à la mission si belle de soigner les malades, quand on est venu l'essayer *par attrait*, qu'autant, qu'après plusieurs mois d'expérience, on se sent impuissant à surmonter son impression nerveuse.

2. Les personnes qui n'ont pas d'*ordre*, qui sont *oublieuses* ou qui ne sont pas douées d'une certaine *dextérité manuelle ;*

3. Les personnes *brusques et impérieuses*, qui ne comprendraient pas que le malade est un enfant à qui il faut toujours avoir l'air de céder.

Ces défauts d'ordre, de dextérité ou d'aménité de caractère sont des raisons bien suffisantes pour ne pas entreprendre la fonction de garde-malades et pour éloigner les personnes qui se seraient présentées. Il en résulterait de trop graves inconvénients pour les malades.

4. Les personnes qui ont la poitrine délicate, parce qu'il s'exhale d'autour des malades des miasmes qui pourraient leur être très-nuisibles. On ne soigne pas les malades pour chercher la mort, mais pour apporter la vie; si la mort se présente d'elle-même, on ne la fuit pas, certes, on la bénit même; mais il n'est pas permis de la chercher sans nécessité.

Ces personnes peuvent être utiles, loin des malades, pour les préparations soit *culinaires* soit *médicales*.

Il serait même à désirer que les garde-malades n'eussent qu'à administrer les re-

mèdes et à faire prendre les repas ; et que d'autres, en dehors de la salle, préparassent ce qui est nécessaire.

5. Les personnes *à préjugés* comme on en trouve tant parmi les femmes du peuple qui croiraient manquer à leur devoir si elles ne médicamentaient les malades à leur façon ; qui commentent, interprètent, modifient les ordonnances du médecin sous prétexte qu'elles ont obtenu de magnifiques résultats en agissant comme elles agissent.

III

QUALITÉS DES GARDE-MALADES.

1. La Douceur.

Douceur dans *le ton de la voix*, (la douceur dans les paroles est trop indispensable pour l'indiquer). Il ne faudrait parler aux malades que comme aux petits enfants délicats, avec une voix posée, calme, peu bruyante et qui ressemblât presque à un sourire. Si, dans quelques cas, le ton doit être *ferme*, qu'il ne soit jamais *rude*.

Douceur *dans les manières.* Une main légère qui touche sans appuyer, qui est active sans précipitation, qui va doucement sans lambinerie est une des qualités les plus précieuses.

Une démarche qui plaît, un sourire habituel, un extérieur propre et rangé donnent au malade un immense soulagement, et, si vous parvenez à lui plaire et à gagner sa confiance, votre tâche sera bien vite allégée.

Douceur *dans le caractère* pour ne pas se fâcher ni d'une injure, ni d'une injustice, ni de ce que le malade se plaint de vous, ni de ce qu'il préfère les soins d'un autre à vos soins à vous, ni de ce qu'il est trop exigeant.

Si le bon Dieu n'est pas au fond du cœur, on ne peut pas avoir cette qualité.

Voici quelques-uns des détails de cette *douceur* si nécessaire aux garde-malades, que nous avons vu pratiquer par presque toutes les religieuses auprès de leurs malades, et que toute femme du reste devinerait facilement.

Il y a dans le cœur de la femme *un instinct*

de délicatesse et de précaution qui ne se trouve pas ordinairement chez les hommes.

La garde-malade accompagne toujours une porte qu'elle ouvre ou qu'elle ferme de manière à éviter la moindre secousse ;

Elle pose avec précaution la cuiller sur la tasse et la tasse sur la table pour éviter le moindre bruit ; la table elle-même est recouverte d'un épais tapis ;

Elle *éponge* la poussière restée sur les meubles afin qu'elle ne s'éparpille pas et ne fasse pas tousser le malade ;

Elle met des *sandales* pour ne faire aucun bruit en marchant ;

Elle essuie le front du malade, elle humecte ses lèvres avec une main si légère que le malade s'en aperçoit à peine ;

Elle pose toujours à terre, de peur qu'en glissant, ils ne fassent du bruit, les pincettes, la pelle, le balai qui doivent rester dans la chambre ;

Elle fait disparaître le linge sale du malade et vide le vase de nuit dans un moment où le malade ne s'en aperçoit pas, afin de ne lui causer ni dégoût ni humiliation ;

Elle ne rudoie jamais un malade fut-il déraisonnable ou dans le délire ou dans la frénésie. S'il est besoin d'user de force et de contrainte pour le tenir au lit, elle le fait presque en silence, avec toute la modération possible, et avant de lui mettre la *camisole à longues manches* dont nous parlerons plus tard, elle essaie de le maintenir au lit en assujettissant ses membres avec des draps de manière à ne pas le blesser ;

Elle ne le fait jamais boire sans passer son bras gauche sous son coussin et lui relever ainsi la tête pendant que sa main droite tient le biberon, et c'est toujours avec une parole d'encouragement qu'elle l'excite à prendre son remède.

Elle lui procure les petites jouissances auxquelles il était habitué et qui ne peuvent lui être nuisibles : *du tabac* par exemple pour les hommes, *des jouets* pour les enfants...

Elle a toujours des faits à raconter, des paroles aimables à dire; elle entre toujours dans la manière de voir du malade, riant quand il sourit, le plaignant quand il se

plaint, l'écoutant surtout avec un empressement marqué quand il parle de lui... et cela avec une manière naturelle, paisible, affectueuse qui a la puissance souvent de faire oublier au malade ses souffrances.

Qu'il y a de ressources ingénieuses dans le cœur d'une garde-malade pieuse et dévouée !

2. La Gaieté.

La gaieté non pas bruyante mais souriante; celle qui prenant sa source dans un cœur heureux de se dévouer, se montre au dehors par la sérénité habituelle.

Elle est nécessaire *pour le malade* qu'un visage aimable soulage et encourage, et qu'une bonne parole réjouit.

Le malade cherche presque toujours à lire sur votre physionomie les impressions que vous inspire son état. S'il vous voit triste, préoccupée, il croira que c'est ou à cause de son état qui vous donne des craintes ou à cause de la fatigue qu'il vous donne.

Affectez donc, s'il est nécessaire, la sécurité, la paix, l'espérance alors même que vous

voyiez que tout *espoir* est perdu... et, quand vous devrez préparer votre malade à la mort, que ce soit toujours le sourire sur les lèvres que vous lui parlerez du Ciel.

La gaieté est nécessaire *pour vous* que la joie de l'âme peut seule soutenir au milieu des ennuis, de la monotonie et des fatigues de votre service.

S'il n'y a pas, chez vous, ce fond de gaieté qui envisage les choses du côté le plus favorable, que la plus petite espérance ranime, qui attend toujours un lendemain meilleur que le jour présent, vous vous laisserez accabler, et vous sentirez plus vivement l'affaissement résultat de votre travail pénible.

Mais sachez bien que vous ne puiserez la joie que dans la pensée que vous accomplissez un devoir de charité, que vous êtes utile, et que, de là-haut, Dieu vous voit et compte chacun de vos pas.

3. Le Dévouement.

Le dévouement qui ne se cherche pas ;
Qui ne s'épargne pas ;

Qui ne se plaint pas ;

Qui s'accommode de tout ;

Qui supporte patiemment tout ;

Qui recommence deux ou trois fois le même ouvrage sans se troubler ni se facher ;

Qui, enfin, n'attend sa récompense que du Ciel (1).

4. La Prudcnee.

Envers le malade d'abord :

Pour les différents soins à donner ;

Pour les nouvelles à lui communiquer ;

Pour les visites à laisser venir près de lui ;

Pour les récits à lui faire qui ne doivent pas être trop prolongés ;

Pour les prescriptions des médecins à observer fidèlement ;

Pour la discrétion à garder, sur ce qu'on a entendu, compris ou deviné... Les secrets d'un malade et ceux de sa famille vous seront facilement communiqués; prenez garde; les révé-

(1) Nous complèterons, dans la seconde partie, ce que nous ne faisons qu'indiquer ici sur le dévouement et la prudence des garde-malades.

lations que vous feriez vous rendraient bien coupable !

Envers vous, en vous rappelant que le *trop est l'ennemi du bien*.

Trop d'empressement vous rendra maladroite ;

Trop de zèle vous rendra ennuyeuse ;

Trop de soins montrés avec affectation vous rendra fastidieuse ;

Trop de veilles vous rendra affaissée ;

Trop de privations vous rendra incapable d'agir ;

Trop de familiarité vous rendra faible et peut-être coupable ;

Trop de laisser-aller vous rendra sans retenue dans vos regards, dans vos pensées, peut-être dans vos actes.

5. L'esprit d'Observation.

Un garde-malade qui a été dix ou quinze ans avec les malades n'est pas pour cela *expérimenté*, c'est l'observation seule qui fait l'expérience, et une femme qui *n'observe rien* pourrait passer cinquante ou soixante ans auprès des malades sans devenir plus habile.

Le véritable alphabet d'un garde-malade doit être d'interpréter chaque impression qui se lit sur la physionomie d'un malade sans lui donner la peine d'exprimer ce qu'il sent.

Voyez comment se conduit avec son enfant une bonne nourrice ; elle est convaincue que non seulement elle entend tout ce que *dit* son nourrisson et que personne autre qu'elle ne peut l'entendre, mais encore qu'*il* entend tout ce qu'elle lui dit et ne comprend aucune autre personne.

Eh bien une vraie garde *doit* comprendre de la même manière chaque changement de physionomie de son malade, chaque changement de position, chaque altération de voix.

Elle *doit* comprendre quand son malade a soif, quand il a besoin d'être soulevé, approprié, changé.

Une vraie garde-malade doit prendre garde au sommeil du malade, à la moiteur de sa peau, au changement subit ou gradué de la chaleur naturelle, aux éruptions qui se montrent, aux rougeurs du visage, aux frissons qui se déclarent ou périodiquement ou par

accès, à l'état et à la couleur des sécrétions, aux effets qui se manifestent après le repas, après le sommeil, après l'absorption d'un remède.

Elle comprend si le malade peut boire à la cuiller, au biberon, ou si elle doit seulement humecter ses lèvres avec un linge imbibé d'eau sucrée.

Elle devine qu'elle est la tisane qui plait au malade, et, sans qu'on le lui dise, elle en a toujours d'un goût différent quoique ayant les mêmes propriétés, et les donne au moment favorable.

Elle a vite connu le caractère et le tempérament de son malade, et elle s'observe pour ne rien dire et ne rien faire qui le contrarie. Elle sait s'il aime qu'on s'occupe de lui ou s'il ne préfère pas qu'on le laisse tranquille; s'il faut montrer beaucoup d'empressement ou cacher le service qu'on lui rend; s'il est heureux quand on l'écoute ou s'il s'intéresse aux nouvelles.

Elle sait qu'en général il faut *amuser les enfants, causer avec les femmes, parler peu aux hommes.*

D'après tout ce que nous avons dit, on voit que c'est une *vraie vocation* que celle de *garde-malades*, et que, si tout le monde peut et doit donner des soins à l'occasion, tout le monde ne peut pas et ne doit pas se constituer *garde-malades*.

6. L'Ordre et la Propreté.

Nous aurons occasion de parler de ces deux qualités; contentons-nous de rappeler ici les axiômes suivants:

— Sans propreté point de santé; à plus forte raison point de guérison.

— On est toujours inexcusable d'être malpropre quand un peu d'eau suffit pour cesser de l'être.

— Presque toutes les maladies de la peau viennent de la malpropreté et ne disparaissent qu'avec elle.

— Ayez une place pour chaque chose et mettez chaque chose à sa place dès que vous vous en êtes servi; c'est le moyen de la retrouver quand vous en aurez encore besoin.

— Ne laissez jamais sale un instrument

qui vient de servir ; c'est le moyen de le conserver longtemps et de le trouver toujours prêt.

— Rien ne repose l'œil du malade comme l'ordre et la propreté ; rien ne le blesse comme le désordre et la malpropreté.

— Souvent plus on se presse, moins bien on fait.

— Le moyen de faire beaucoup n'est pas de faire vite, mais de faire chaque chose comme si on n'avait que celle-là à faire.

— Soyez simplement, mais complètement ce que vous êtes : *Garde-malades et non médecin, — obligé à soigner, mais non pas à guérir, — commandant au malade, mais obéissant au médecin.*

En résumé : Une garde-malades doit avoir le cœur d'une mère, la force d'âme d'un médecin, la patience d'un saint.

IV

PRÉCAUTIONS A PRENDRE PAR LES GARDE-MALADES.

Une garde-malades qui est souffrante ne peut faire que la moitié de sa besogne et encore elle

la fait mal ; il faut donc, — par devoir, — ne négliger aucune précaution capable d'éloigner la maladie et d'alléger la fatigue.

1. Que la garde-malade prenne une nourriture substantielle ; qu'elle la prenne à heure réglée si c'est possible, qu'elle mange *bien lentement* et qu'elle boive un peu de bon vin.

2. Qu'elle prenne ses repas hors de la salle des malades, et qu'elle ait quelqu'un pour la remplacer afin qu'elle ne soit pas *préoccupée.*

3. Que ses vêtements et ses chaussures soient larges, et que les chaussures soient toujours chaudes.

4. Qu'elle porte sous ses vêtements un gilet de flanelle qu'elle changera tous les huit jours, si c'est possible.

5. Qu'elle ait un large tablier, si elle doit servir des malades contagieux, et qu'elle le quitte chaque fois qu'elle va prendre ses repas.

6. Qu'elle se fasse habituellement aider pour lever ou transporter un malade : des efforts ont occasionné quelquefois de graves désordres organiques.

7. Qu'elle ait habituellement sur elle un

flacon de *Phénol-Bobœuf* ou au moins de *Vinaigre camphré*, qu'elle en mêle quelques gouttes à un peu d'eau pour se laver les mains chaque fois qu'elle devra prendre ses repas ou qu'elle aura pansé une plaie ; — que, le matin, et même qnelquefois dans le jour, elle se rince la bouche avec ce mélange.

8. Qu'elle ne change rien à son régime habituel, — qu'elle ajoute même, un peu d'eau de goudron à la boisson qu'elle prend.

9. Qu'elle ne s'approche jamais trop de la bouche du malade pour ne pas respirer son haleine et que, sans affectation, elle éloigne de sa figure les linges sales ou les matières fécales qu'elle transporte.

10. Qu'elle sorte de temps en temps de la salle du malade pour respirer un air plus pur, ne serait-ce que quelques minutes, et que le matin elle n'entre pas dans la salle sans avoir mangé quelque chose ou au moins s'être gargarisée avec l'eau goudronnée.

11. Quand elle vient à éprouver des douleurs de tête, à perdre l'appétit... qu'elle se fatigue un peu moins et qu'elle dorme surtout

plus longtemps. — Les *bains* sont utiles pour reposer et détendre les nerfs.

12. Nous ne parlons pas de la *longueur des veilles ;* elle dépend de l'état du malade et du nombre de garde-malades, — rappelez-vous seulement que quatre heures de sommeil prises la nuit, sur un bon lit et loin de la chambre du malade, vous sont plus utiles que huit heures de repos pendant le jour.

Il vaut mieux pour le malade que les gardes passent auprès de lui *une nuit et un jour* sans interruption, qu'une nuit et un jour alternativement.

Pour ne pas nuire à votre santé, *sur trois nuits* passez-en au moins *une tout entière* dans votre lit, et prenez quelques moments de repos tous les jours,

Les femmes peuvent supporter les veilles prolongées plus facilement que les hommes.

Si la garde-malade, parce qu'elle est seule, ne peut prendre ces précautions, qu'elle s'abandonne à la Providence, et continue quand même sa mission de charité. La salle d'un malade est le *chemin direct* pour aller au Ciel.

CHAPITRE SECOND

LA CHAMBRE DU MALADE

I

CE QUE DOIT ÊTRE LA CHAMBRE DU MALADE.

1. Aérée.

Ne craignez pas d'ouvrir la porte et la fenêtre tous les matins d'abord pendant quelques instants, et plusieurs fois par jour; mais ayez soin que le malade ne se refroidisse pas, et pour cela ou entourez son lit de rideaux, ou couvrez-lui légèrement la tête.

Entretenir l'air que respire le malade aussi pur que l'air extérieur en évitant de le refroidir, c'est la règle la plus essentielle, celle sans laquelle toutes les autres ne sont rien.

Avec des fenêtres bien disposées, avec un feu suffisant dans les cheminées, il est aisé de renouveler sans danger pour le malade l'air de la pièce où il est couché. *On ne prend pas*

froid dans un lit. L'opinion contraire est un préjugé. Avec des couvertures convenables, des bouteilles d'eau chaude s'il est nécessaire, on peut toujours maintenir à un malade, dans son lit, une chaleur suffisante, et en même temps aérer sa chambre.

Une cheminée allumée entretient continuellement le courant d'air suffisant et peut dispenser d'ouvrir la fenêtre quand il y a des raisons pour ne pas les ouvrir. Pendant l'été on pourrait suspendre dans la cheminée, à la naissance du tuyau, une lampe allumée. L'air qu'elle échauffe devient plus léger, s'élève dans le tuyau et est remplacé par une partie de l'air de la chambre qui à son tour s'échauffe et s'élève.

2. Chauffée.

*Le feu de cheminée entretenu avec du bois est le plus propice pour chauffer, pendant l'hiver, la chambre du malade.

La chaleur procurée par un poêle en fonte ou en fer, brûlant du charbon, est très lourde et dessèche facilement l'atmosphère. — Il est nécessaire quand on emploie ce moyen de

chauffage, qui est réellement plus économique, d'entretenir continuellement un vase rempli d'eau sur le poële ; l'évaporation raffraichit l'air. Ne dépassez pas 22 degrés centigr.

Ne vous servez jamais de charbon de bois dans une chaufferette, surtout dans une brasière. Servez-vous d'une chaufferette à eau chaude pour les pieds.

Dans les maladies de poitrine, il est parfois avantageux de produire un air humide et chaud ; on y parvient en plaçant dans la chambre un grand vase d'eau bouillante d'où s'élève une assez forte vapeur.

En dehors de ces cas particuliers, gardez-vous de tenir la chambre trop chaudement ; il est nécessaire que le malade respire librement et il ne le peut dans une atmosphère trop chaude.

Pendant les grandes chaleurs de l'été, entretenez dans l'appartement des branchages d'arbres feuillés et arrosés de temps en temps avec de l'eau fraiche.

3. Eclairée.

Que la lumière dans la salle des malades ne soit jamais trop vive et ne vienne jamais frapper directement la vue du malade. Que le côté de la lampe qui envisage le lit, soit recouvert d'un verre dépoli, ou d'une gaze épaisse. — Brûlez de l'huile végétale qui ne laisse pas d'odeur, plutôt que de l'huile minérale.

4. Appropriée.

La propreté de la salle se procure :

1. En n'y laissant séjourner rien de ce qui est de nature à salir ou à infecter. Enlever donc tout de suite le linge que le malade vient de quitter, celui qui a servi à faire un pansement, — vider et nettoyer, dès qu'ils sont salis, les vases de nuit, — ne pas laisser les ustensiles après les repas, — entretenir dans les crachoirs de la sciure de bois, — laver avec soin, et tout de suite, tout ce qui est tombé à terre : *tisane*, *matière vomie*... *etc.*

2. En balayant fréquemment et lavant le parquet chaque fois qu'il est tâché.

Ne pas se contenter de balayer le matin, mais le faire dès qu'il y a quelque malpropreté.

Eviter d'agiter la poussière en balayant et n'arroser que très peu, pour ne pas figer la poussière contre le pavé.

Essuyer doucement les meubles avec un linge, plutôt que les épousseter avec un plumeau.

Nous reviendrons encore sur la propreté.

5. Désinfectée.

Il est des plaies qui répandent des miasmes fétides, des malades dont la transpiration exhale une odeur très forte ; il faut alors purifier l'air en plaçant, sous le lit du malade et même en plusieurs endroits de la chambre, une ou deux assiettes dans lesquelles vous aurez mis une cuillerée à bouche de *chlorure de soude* et six cuillerées d'eau. Ce mélange désinfectant sera remué plusieurs fois par jour et l'eau renouvelée chaque matin.

Le sucre que l'on fait brûler, les fumigations de genièvre, les aspersions de vinaigre em-

pêchent la mauvaise odeur de l'air d'être sentie, mais ne le rendent pas moins pernicieux.

Le *Phénol-Bobœuf* est un puissant désinfectant ; jeté sur les matières fécales, il détruit subitement les miasmes qui s'en exhalaient, mais l'odeur de ce liquide fatigue quelques personnes.

Les émanations du *goudron* ne fatiguent pas comme celle du *Phénol* quoique celui-ci provienne du goudron ; il serait même bon que le malade s'accoutumât à cette odeur, et on pourrait alors, avec grand avantage, en laisser continuellement dans la chambre.

***

Tout ce que nous venons de recommander est possible partout et doit se faire partout.

Les observations suivantes ne pourront pas toujours être mises en pratique parce qu'il ne dépend pas toujours du malade ou de ceux qui le soignent de choisir eux-mêmes leur chambre.

Si c'est possible, que la chambre du malade

ne soit pas au rez-de-chaussée ou au moins que le plancher soit suffisamment élevé pour en exclure l'humidité.

Qu'elle soit éloignée du bruit ; que les odeurs étrangères, celles d'une cuisine par exemple, d'un atelier ou, à la campagne, d'une mare, soient soigneusement écartées.

Que les murs soient bien secs ; et s'il y a une tapisserie, prendre garde que la couleur verte ne domine. Cette couleur, dans les papiers d'une certaine valeur, a pour base l'arsenic, et il s'en détache des parcelles qui se répandant dans l'atmosphère de la chambre, peuvent être très nuisibles au malade.

II

CE QUE DOIT CONTENIR LA CHAMBRE DU MALADE.

En principe, *rien d'inutile* (1). Quelle que soit la fantaisie du malade, ne souffrez jamais dans sa chambre des fleurs trop odorantes, et

(1) Elle n'est pas inutile dans la chambre d'un malade *l'image de Jésus crucifié*, qui prêche si suavement la résignation, l'expiation et le mérite ;
Elle n'est pas inutile non plus, l'image souriante

n'y laissez les remèdes qui répandraient quelque odeur que le temps absolument nécessaire pour les administrer ; fermez exactement les boîtes d'allumettes chimiques.

Une table, — quelques chaises, et entr'autres, une *chaise longue* ou *canapé* en paille pour y transporter le malade quand on fait son lit, — un tapis près du lit afin que le malade ne mette pas les pieds sur le sol nu, — les lits nécessaires et quelques autres objets dont nous allons parler, — rien qui encombre.

1. Le lit.

Il faut le disposer, quand on est libre, d'après le goût ou les besoins du malade ; dans certaines affections l'air, la lumière récréent le

de la très-sainte Vierge Marie qui parle si bien d'espérance.

Oh ! qu'un regard sur ces signes bénis fait du bien !

Si votre malade, par suite de son éducation, de ses préjugés, de sa religion peut-être. ne les veut pas devant ses yeux, portez-les sur vous, cachés, s'il le faut sur votre poitrine... Où puiserez-vous la force, le courage, la constance qui vous sont nécessaires, si ce n'est près de Jésus et de Marie ?

malade ; dans d'autres, il lui faut le calme, la tranquillité, le demi-jour, l'obscurité.

Il est toujours utile de pouvoir faire tout le tour du lit.

Pas de matelas de plumes : ils tiennent trop chaud et s'imprègnent trop facilement de la transpiration.

Pas de traversin trop moëlleux : la tête a besoin de n'être pas tenue trop chaude ; l'oreiller de crin ou de balle d'avoine est préférable.

Si on pouvait faire le lit des malades tous les jours ce serait un bien ; la difficulté de lever le malade devient moins grande quand on a un autre lit de fer à roulettes ou un lit de sangle et que, l'approchant, on se contente de faire glisser le malade d'un lit à l'autre.

En se tournant et se retournant sans cesse dans son lit un malade le déforme facilement et le trouve incommode ensuite. Un *sommier élastique* sur lequel serait un matelas obvierait à cet inconvénient, de plus, l'air pouvant circuler entre les ressorts, il serait moins échauffant.

N'écrasez pas le malade sous le poids des couvertures.

Ne vous servez que de couvertures de laine légère. Les lourdes couvertures de coton piquées sont malsaines, par la raison qu'elles conservent les émanations de la personne malade, tandis que celles de laine légère les laissent évaporer.

Les malades affaiblis éprouvent toujours de l'angoisse par le poids des couvertures, qui suffit souvent pour les priver de sommeil.

Veillez à ce que les pieds soient habituellement plus couverts que le reste du corps; que la tête en général ne soit pas empaquetée, et à moins d'une habitude prise par le malade, qu'elle soit tenue élevée.

Quand le lit a des rideaux, tenez-les largement ouverts et le plus longtemps possible.

Si on le peut, un cordon à l'extrémité duquel est attaché horizontalement un bâton garni de linge, doit être solidement fixé au plancher et tomber à la portée de la main du malade pour lui venir en aide quand il veut se soulever ou qu'on veut le changer de linge.

2. Divers ustensiles ou objets qu'il faut avoir dans la chambre du malade.

Nous nous contentons ici d'une simple énumération. Rien ne facilite le service comme d'avoir sous la main tout ce qui peut être utile.

— Une table de nuit, ou un vase de nuit recouvert d'une planchette attachée à l'anse du vase afin de pouvoir le tenir couvert;

— Une terrine plate pour être placée sous le malade quand il ne peut pas se lever;

— Une bouteille en forme de *pied de bœuf* pour servir d'urinoir dans le lit;

— Deux biberons ou pipettes : l'un uniquement consacré pour les tisanes et la boisson, l'autre pour les bouillons; — il serait bon, afin de ne jamais prendre l'un pour l'autre, qu'ils ne fussent pas de la même couleur;

— Un chalumeau en verre, au moyen duquel le malade aspire lentement et sans se déranger, la boisson qui lui est préparée;

— Un crachoir à demi rempli de sciure de bois ou, à défaut, un linge plié en deux et placé sur le lit en face du malade;

— Un pot à eau rempli d'eau et une cuvette pour recevoir les éjections du malade s'il y a à craindre le vomissement ;

— Une sonnette à portée de la main du malade ;

— Sous son traversin, toujours un ou deux mouchoirs de poche ;

— Pendant l'été, une gaze très légère pour garantir la figure du malade de la piqûre des moucherons et un *éventail* ou *chasse-mouche.*

3. Divers ustensiles et objets qu'il faut avoir près de la chambre du malade et à portée de la main.

Un clysopompe et différents *bouts* en caoutchouc pour être placés sur la canule qui reste ainsi toujours propre. — Les bouts en caoutchouc, si on a soin, l'hiver, de les faire un peu chauffer, pénètrent avec facilité et ne causent aucun déchirement ;

— Une bassinoire ;

— Une bouillote en étain pour être remplie d'eau chaude et réchauffer les pieds du malade, — elle peut servir aussi pour chauffer le lit ;

— Un sachet rempli de *sable fin* ou de *son* pour remplacer les briques chaudes qui sont quelquefois ordonnées. Le sable chauffé dans une casserole en cuivre ou en fer maintient plus longtemps sa chaleur et s'adapte mieux à la partie du corps sur laquelle on le met ;

— Une vessie de porc pour renfermer de la glace s'il est quelquefois nécessaire d'en mettre sur la tête. (La glace qu'on trouve abondamment dans tous les cafés se conserve enveloppée dans la laine).

— Deux ou trois demi-cerceaux qu'on place sous les draps en cas de fracture ou d'abcès, quand on veut éviter que les draps ne touchent la partie malade ; on peut, pour les bras et les jambes, faire clouer deux planchettes en forme d'angle aigu et enfermer là dessous la partie malade ;

Un baquet pour prendre des bains de pieds ; (nous ne parlons pas des *baignoires* et des *bains de siége*, toutes les maisons ne pouvant pas en avoir).

— Un sac renfermant de la sciure de bois pour être jetée sur le parquet dès que le malade l'a sali ;

— Une petite seringue en verre ou en étain pour des injections dans les oreilles ou sur des plaies ;

— Une lampe à esprit de vin et sa cafetière pour les cas où il est urgent d'avoir rapidement de l'eau bouillante ;

— Une toile cirée qui se place en forme de *tuile* sous le membre malade qu'on doit quelquefois arroser d'eau et qui empêche ainsi de mouiller le lit ;

— Une éponge ;

— Une veilleuse à cafetière pour maintenir chaudes les tisanes.

— De longues et larges bandes en toile très forte pour maintenir dans son lit un malade qui pressé par la fièvre voudrait toujours se découvrir, se lever et risquerait ainsi d'aggraver son mal.

— Une camisole à longues manches appelée vulgairement *chemise de force* pour ôter au malade la liberté de ses bras quand on craint qu'il se fasse mal. Cette camisole en toile ne se distingue des autres que par de longues manches ; quand on en a revêtu le malade, on

croise sur sa poitrine les manches qui dépassent ses bras et on les attache derrière le dos.

— La garde-malade doit avoir *une montre* sur elle ou suspendue dans la salle si le malade n'en craint pas le tic-tac monotone, afin de s'assurer qu'elle exécute, aux heures prescrites, les ordonnances du médecin.

— Il est nécessaire d'avoir toujours de l'eau chaude. Si c'est pendant l'hiver, rien de plus facile que d'en préparer dans la chambre même du malade ; pendant l'été, on doit toujours en trouver à proximité de la chambre.

CHAPITRE TROISIÈME

LE MALADE

I

TRANSPORT DU MALADE

Le moyen le plus simple pour qu'une personne robuste puisse transporter un malade d'un endroit à un autre sans lui donner des

secousses, est de passer un bras sous les jarrets du malade et l'autre sous les deux bras ; la tête du malade appuie sur l'épaule du porteur et ses deux bras lui entourent le cou.

Quatre personnes peuvent employer le moyen suivant pour ôter un malade de son lit et le glisser doucement sur le lit de rechange placé près du sien du côté des pieds : On se sert de deux serviettes pliées en trois doubles dans le sens de la longueur ; la première est passée au-dessus des jarrets ; la seconde sous les épaules en la faisant couler entre le traversin et la tête ; les jambes et la tête sont soutenues par les porteurs. — Remarquons que le lit du malade doit être une *couchette* et non un lit *à berceau ;* la paillasse et le matelas ne doivent être *encaissés* qu'autant qu'il est à craindre que le malade, dans des agitations nerveuses, ne se laisse tomber.

Cette même précaution de passer une serviette sous les reins du malade doit être employée quand il ne peut absolument se soulever et qu'il est nécessaire de mettre la terrine sous lui. — Il faut alors être deux personnes.

II

PROPRETÉ AUTOUR DU MALADE.

1. Propreté du malade.

La saleté couvre vite le corps d'un malade, et elle aggrave ou prolonge la maladie en ne laissant pas libres les émanations qui se font par les pores.

Il faut donc laver fréquemment, — à moins d'un ordre contraire du médecin, — la figure, les mains et les pieds du malade, mais avoir soin d'en essuyer auparavant la moiteur et d'éviter le moment où le malade suerait.

On néglige trop de tenir propres les pieds des malades; la saleté arrête la transpiration et empêche la chaleur toujours si utile dans cette partie du corps.

On ne doit se servir que d'eau tiède qu'il serait bon de couper avec quelques gouttes d'eau de Cologne.

Il faut peigner les malades, les femmes surtout qui s'exposent à voir tomber leurs cheveux si elles les négligent.

Il faut faire les ongles des malades; et si

les hommes ont l'habitude d'être rasés, ne pas changer cette habitude à moins que le médecin s'y oppose.

Il faut leur faire rincer la bouche avec de l'eau tiède légèrement goudronnée ; vous les débarrasserez ainsi bien souvent du *mauvais goût* dont ils se plaignent, et vous ne laisserez pas accumuler le tartre sur leurs dents.

Ne laissez pas au malade une chemise sale, surtout ne laissez pas refroidir sur lui une chemise mouillée ; que celle que vous lui mettrez à la place soit blanche de lessive et chauffée comme nous le dirons tout à l'heure.

Ne faites jamais prendre des bains entiers ou des bains de siége sans l'avis du médecin ; si vous avez à laver le corps du malade qui s'est sali, faites-le avec une éponge légèrement humectée.

2. Propreté du lit.

Le lit est souvent sali par le malade qui fait *sous lui*, quelquefois sans s'en apercevoir.

Ayez toujours soin de mettre une toile cirée entre le drap de lit et le matelas pour pré-

server ce dernier ; puis faites avec un linge plié en plusieurs doubles et placé sous le malade ce qu'on appelle une *alèze*, c'est-à-dire un linge de rechange. Quand celui-là est sali, vous attachez à l'une de ses extrémités avec des épingles, un autre linge propre, et soulevant un peu le malade vous retirez l'alèze sale qui est aussitôt remplacée par l'alèze propre.

Le changement de draps peut aussi se faire de cette manière.

Avant de refaire le lit que le malade vient de quitter, exposez pendant quelques instants, quand la température n'est pas humide, les draps et même les couvertures à l'air du dehors.

Quelquefois on tient sous les malades qui se salissent beaucoup, une peau de mouton qu'on a fait préparer en conservant la laine dans toute sa longueur.

Il est bon pour ceux qui *se mouillent* fréquemment de saupoudrer le lit de *Lycopode* (qu'on trouve chez le pharmacien) ou de fécule de riz ou de pomme de terre. Ces matières absorbent les liquides.

Si des poux se montrent sur la tête des malades, il faut la saupoudrer avec la poudre des *taphysaigre* ou de *cévadille* (voir le pharmacien).

L'insecticide *Vicat* qu'on introduit entre les draps et sous les matelas, chasse les punaises et les puces...

Les mouches tourmentent quelquefois les malades et produisent par leur bourdonnement ou par leur piqûre un état d'agitation et d'impatience qui nécessairement aggrave leur état; placez dans un coin de la salle une feuille de *papier tue-mouche* dans une assiette remplie à moitié d'eau sucrée, ou mieux, versez dans un vase de l'eau fortement savonnée, mettez-y du sucre ou du miel, recouvrez le vase d'une feuille de papier percée de quelques trous suffisants pour laisser passer les mouches et laissez-le près du lit.

III

VÊTEMENTS DU MALADE.

Le malade n'a pas besoin d'être surchargé de vêtements; à moins de prescription du médecin ne lui mettez pas un corset de flanelle.

Plus les vètements seront larges, plus ils mettront le malade à l'aise, plus ils seront faciles à être changés.

Une chemise, un simple bonnet pour les hommes, une camisole en sus pour les femmes suffisent en principe.

Si le malade a des fractures, des vésicatoires à la poitrine ou au dos, s'il est nécessaire de lui appliquer sur ces parties du corps, des cataplasmes ou des sangsues, il n'est rien de plus avantageux que de le vêtir d'un grand *peignoir* ayant des simples ouvertures pour les bras, fixé au cou par un cordon passé dans une coulisse et que l'on croise amplement par devant. Les bras sont recouverts de manches attachées par un cordon élastique en haut et autour du poignet.

Si les pansements ont lieu derrière le dos, on tient le malade penché et sans être obligé de le gêner pour ôter une manche ou de le mettre presque nu, on détend le cordon et on rabaisse le peignoir autant qu'il le faut. — On couvre la poitrine avec un linge chaud.

Les peignoirs ont encore l'avantage par

leur croisement, de ne point former de plis sous le malade ; plis qu'il est important d'éviter soit aux draps, soit aux linges du corps, parce que dans une affection un peu longue, le malade s'écorche facilement.

IV

CHANGEMENT DE LINGE DU MALADE.

Nous avons parlé du changement des draps et même des matelas s'ils étaient mouillés, — draps et matelas qu'il faut exposer, loin du malade, au grand air et au soleil.

La chemise doit être fréquemment changée. Généralement, dit le docteur Massé, on ne sait pas ôter la chemise d'un malade sans le fatiguer ou le refroidir. — Dégagez d'abord tous les boutons, faites lever les deux bras en l'air et tirez par le haut ; la chemise viendra avec facilité. Vous mettrez par la même manœuvre la chemise blanche, seulement il faut qu'elle soit chaude.

Dans les maisons bien organisées on a un *chauffe-linge ;* c'est un panier en osier de forme ronde et partagé en deux compartiments

séparés par un treillis ou en fil de fer ou en légères bandes de tôles. La partie inférieure renferme une chaufferette ; sur le treillis on met le linge qu'on veut chauffer.

On peut chauffer une chemise en allumant par terre, à proximité de la chambre du malade, plusieurs feuilles de papier; sur ces feuilles qui flambent on présente la chemise, les manches en dedans ; on la tient par le col et on la fait tourner de manière à laisser monter à l'intérieur la flamme et la fumée ; la chemise se gonfle en tournant et se chauffe en quelques secondes.

Le linge qui a servi au malade doit être lessivé à part.

Si la maladie peut être contagieuse : *petite vérole, gale, peste, etc.....* il serait bon de soumettre les draps de lit et le linge de corps, à la vapeur du soufre.

Voici comment se fait cette opération bien simple :

Renversez un tabouret de manière à ce que la partie sur laquelle on s'assied forme un des côtés. — Posez sur le sol une chaufferette gar-

nie de charbons allumés ; sur les barreaux du tabouret, au-dessus de la chaufferette, mettez le linge à désinfecter que vous enveloppez d'une couverture tombant presque jusqu'à terre, — jetez alors une poignée *de fleur de soufre* dans la chaufferette, et laissez un quart d'heure, en retournant le linge et renouvelant la fleur de soufre. Lessivez ensuite.

On peut aussi enfermer *les vêtements, matelas, etc...* à désinfecter, dans une armoire ou un coffre dans lesquels on aurait mis du *chlorure de chaux liquide.* On ferme, et on laisse ainsi pendant 10 à 12 heures.

Les maladies de peau et celles de poitrine se communiquent facilement; voilà pourquoi on ne doit faire usage qu'avec réserve du linge qui a servi à ceux qui étaient atteints de ces maladies.

V

REMÈDES DES MALADES.

Article très important et que nous résumerons en quelques mots :

Obéissance au médecin pour la qualité et la quantité des remèdes.

Exactitude et ponctualité pour l'administration des remèdes.

Calme et présence d'esprit devant un accident imprévu.

Vigilance pour qu'on n'apporte rien au malade.

1. Une loi très sage a ordonné que sur les boites ou les fioles renfermant des médicaments dangereux, fût collé un papier *rouge orangé* portant ces mots : *médicament pour l'usage externe*. Les anglais ont poussé la précaution, en prévision des gardes qui ne sauraient pas lire, jusqu'à ajouter à l'étiquette *une tête de mort et deux os en croix.*

Ne changez donc jamais de leur fiole ou de leur boite les médicaments ainsi étiquetés ; une erreur pourrait être si préjudiciable.

Prenez l'habitude de *flairer* toujours la potion que vous donnez. Une fois ou l'autre cette précaution vous indiquera que vous vous trompiez.

2. Quand une potion doit être prise chaude, il ne faut faire chauffer que la quantité que vous devez donner ; pour cela vous videz

cette quantité dans une fiole conservée exprès et que vous mettez le temps nécessaire dans une cafetière remplie d'eau chaude et placée auprès du feu. — Cette manière de chauffer une tisane ou une potion (qu'on appelle au *bain-Marie*) doit être toujours employée pour les liquides qu'on doit réchauffer. Nous parlerons plus tard des aliments.

VI

RAPPORT A FAIRE AU MÉDECIN SUR LE MALADE.

Observez votre malade, étudiez-le; c'est vous qui devez servir de guide aux prescriptions du médecin.

Voici les principales questions qui vous seront faites, surtout à la visite du matin, et sur lesquelles vous devez répondre :

La nuit a-t-elle été calme; c'est-à-dire, le malade s'est-il agité, tournant et retournant dans son lit ?

Le sommeil a-t-il été brusquement interrompu ? S'est-il éveillé les yeux effarés? A-t-il déliré ?

A-t-il, pendant son sommeil, porté souvent la main sur la partie malade ?

Pendant combien de temps a-t-il dormi ?

Comment sont ses crachats ? (Quand vous supposez que le médecin demandera les crachats, il faut faire cracher le malade dans un mouchoir que vous pliez et conservez. — Sachez au moins répondre s'ils sont épais, blancs, sanguinolents, s'ils ont des caillots de sang rouge ou noir.)

Comment est l'urine ? (Il faut en avoir conservé dans le pied de bœuf qui est transparent) est-elle claire, chargée, rougeâtre ; dépose-t-elle ?

Le malade a-t-il été à la selle ? Comment étaient ses déjections ?

A-t-il eu quelque contrariétés ? — Y a-t-il eu des vomissements ? (Si les matières vomies offrent quelque chose d'extraordinaire, mettez-les à part pour les faire voir au médecin.)

N'oubliez pas d'écrire les ordonnances du médecin, et accompagnez-le hors de la chambre pour lui faire part de diverses choses que vous n'avez pas dû lui dire devant le malade ;

pour lui demander ce qu'il pense réellement du malade, et enfin surtout pour écouter les recommandations particulières qu'il croira ne devoir faire qu'à vous seule.

VII

SOULAGEMENTS A PROCURER AU MALADE.

Les soulagements dont nous voulons parler sont dûs uniquement au *tact* du garde-malade. Il est une foule de détails qui ne peuvent être indiqués, qu'on ne soupçonnerait pas même et qui sont créés subitement par un garde-malade qui aime sa fonction.

Il faut avoir vécu quelques jours autour du lit d'une mère soignant son enfant, pour comprendre tout ce qu'a de divination le cœur maternel. — La mère n'enfreindra pas les ordres du médecin, mais elle les perfectionnera, elle créera de ces choses qui ne peuvent lui être inspirées que par Dieu et qui étonnent le médecin.

I

Voici d'abord les conseils pleins de sagesse que donne pour certains cas particuliers le docteur Ebrard.

Oppressions.

« Plusieurs maladies déterminent une très grande oppression ou gêne à respirer. Il est impossible aux malades de rester couchés dans la position ordinaire ; ils ont besoin d'avoir la poitrine plus ou moins élevée et même de rester continuellement assis. Soutenez-leur le dos au moyen d'une pile d'oreillers, ou bien, en plaçant à la tête du lit une chaise renversée dont le dossier regarde en avant et forme un plan incliné. On la place sous le matelas, ou bien, on la recouvre d'un oreiller.

Lorsque la maladie doit être de longue durée, il vaut mieux se procurer un appareil très commode dont voici la description : « C'est un châssis en bois, de forme carrée, portant à plat sur le lit, creusé de distance en distance par des crans, avec quatre montants droits et mobiles, deux en arrière, deux en avant, dont

la réunion a la forme d'un double pupitre. Ceux-ci, dont l'extrémité inférieure s'engraine dans les crans sont recouverts d'un oreiller ; pouvant être avancés ou reculés à volonté; ils procurent au malade une position plus ou moins inclinée, selon ses désirs et les circonstances. » (Dr Bertrand).

Froid.

Lorsqu'un malade se plaint d'avoir froid, couvrez-le davantage ; couvrez-le principalement vers les jambes et les pieds. Donnez-lui à boire une infusion chaude. Faites chauffer des pièces de linge que vous appliquerez sur les parties où il ressent plus particulièrement le froid. Placez vers ses pieds, entre ses jambes, des cruches remplies d'eau bouillante et enveloppées d'une serviette.

Veillez toutefois à ce que les enfants, à ce que les malades dormant d'un profond sommeil ou étant dans le délire, ne se brûlent pas.

Les enfants demandent des soins plus minutieux, une surveillance continuelle. Lorsqu'ils

sont agités, lorsqu'ils éprouvent à la peau, pendant la fièvre, une chaleur incommode, ils écartent et rejettent sans cesse leurs couvertures ; ils restent ainsi exposés aux injures d'un air relativement trop froid. Ayez soin de les recouvrir.

Sueur.

Quelques maladies se terminent par des sueurs abondantes ; il est des cas où la suppression de la sueur peut résulter du moindre refroidissement et amener des accidents fort graves ; mais des efforts inopportuns pour la provoquer sont nuisibles, et des sueurs trop abondantes, trop fréquentes, épuisent et affaiblissent inutilement les malades.

Garde-malades, ne cherchez donc jamais, sans l'ordre du médecin, à déterminer la sueur, en élevant outre mesure la température de la chambre d'un malade, en le surchargeant de couvertures, en entassant sur lui, comme je l'ai vu faire, toutes les hardes de la maison, ou l'enfermant dans ses rideaux. Enfin ne l'abreuvez pas de boissons chaudes et excitantes, telles que le thé, le vin chaud,

le punch. Vous vous exposeriez à augmenter le mouvement fébrile, à amener des maux de tête, des étourdissements, des hémorragies...

La sueur fatigue-t-elle le malade et cette augmentation de la transpiration a-t-elle été jugée inutile par le médecin, vous l'arrêterez en diminuant peu à peu le poids des couvertures, en rafraîchissant insensiblement l'air de la chambre, en faisant changer de linge au malade et en lui donnant des boissons qui, sans être absolument froides, soient plutôt fraîches que tièdes.

Une transpiration abondante a-t-elle, au contraire, été jugée avantageuse par le médecin, engagez le malade à rester tranquille dans son lit, à ne pas se découvrir, à ne pas tenir ses genoux élevés ; donnez-lui des boissons tièdes et faites attention, en lui offrant à boire, de ne pas l'exposer à prendre froid. S'il ne peut avaler, étant étendu sur le dos, soulevez-le légèrement, mais de manière à soulever en même temps son oreiller et à le tenir appliqué contre sa personne. Evitez d'ouvrir les portes et les fenêtres de la chambre.

Quelque abondante que soit la sueur, ne changez pas le linge du malade ; contentez-vous pour calmer son impatience, de lui essuyer le visage et le devant de la poitrine. Mais lorsque la sueur commence à se refroidir, changez aussitôt sa chemise et les autres parties de son vêtement ayant été humectées par la transpiration. Que ce changement ait lieu, pendant la froide saison, rapidement, à l'abri du plus faible courant d'air et avec du linge préalablement chauffé.

Sommeil.

Un sommeil paisible est une grande source de calme et de soulagement. Abstenez-vous de réveiller, pour lui offrir à boire, le malade qui dort paisiblement. Empêchez que l'on ne parle dans la chambre, que l'on ne ferme les portes avec bruit ; en un mot, écartez de lui toute cause de réveil.

Réveillez-le, mais avec douceur, si son sommeil paraît être agité par des rêves pénibles ; s'il est troublé par des cris, par des

mouvements désordonnés, par des grincements de dents, par de l'oppression, etc.

Maintenez plus haute que le reste du corps la tête du malade qui est continuellement dans l'assoupissement.

Délire.

Faites régner le plus grand calme autour des malades en délire. Ne les contrariez pas; quelque erronées que soient leurs idées, quelque injustes que soient leurs jugements, ne cherchez pas à les dissuader, car vous n'y parviendriez pas, et cette conduite, au lieu de les calmer, ne ferait que les irriter.

Otez de la chambre, ou quand cela n'est pas possible, cachez sous un linge les objets qui les épouvantent; opérez ou faites semblant d'opérer sur les murs ou les rideaux les changements qu'ils réclament. Demandent-ils du vin ou une boisson nuisible, donnez son nom aux tisanes que vous leur offrez ; ne les faites pas boire dans des vases fragiles qu'ils pourraient briser dans les dents.

Retenez-les quand ils veulent sortir de leur

lit, par la voie de la douceur et de la persuasion, et n'employez la force qu'à la dernière extrémité. Une camisole à longues manches borgnes est préférable aux liens pour les contenir ; êtes-vous obligées de les lier, n'employez pas des tissus durs qui pourraient les blesser, mais des draps de lits, des serviettes déjà usées ou des bandes de laine. »

II

Et le *cœur* et l'*âme* de votre malade ? Songez aussi à leur procurer quelque soulagement. « Ce n'est pas le *dehors* qui me fait le plus souffrir, nous disait une pauvre infirme qu'une douloureuse paralysie retenait sur sa couche, c'est le *dedans* qui me torture. »

Ah ! *ce dedans* du malade d'autant plus difficile à soulager qu'on ne peut y pénétrer et que le malade le ferme avec plus de soin, cherchez par votre bonté et votre douceur à vous le faire ouvrir.

Pas d'indiscrétion sans doute, mais profitez d'un soupir, d'un mot échappé, d'une larme,

pour essayer une parole de consolation et d'espérance.

Nous parlerons plus tard de *l'âme*... mais le cœur ?

Si votre malade est loin de sa famille, parlez-lui de ceux qu'il a laissés ; offrez-vous tout d'abord à faire sa correspondance ; puis écoutez-le vous répétant plusieurs fois la même chose et ne vous lassez pas de l'écouter.

S'il est triste et que vous puissiez deviner la cause de sa tristesse, combattez-la doucement tout en affectant de l'approuver.

S'il a des idées noires qui l'agitent, le désespèrent quelquefois, — effet de la maladie, de l'isolement, du remords peut-être, — soyez assidu près de lui, encouragez-le.

Ah ! si vous pouviez alors faire pénétrer dans ce cœur ulcéré quelques idées pieuses sur la miséricorde divine et sur la Providence !

Approchez de son lit, pendant quelques instants, ce que vous savez lui plaire et lui procurer un moment de distraction : tantôt un livre à images, tantôt un oiseau qu'il

aime à caresser... Préfère-t il des nouvelles ? Donnez-lui en quelques-unes, les plus douces, les plus attrayantes...

Que de services à rendre, que de soulagements à apporter !

L'influence sur les malades de la beauté, de la variété des objets, de l'éclat des couleurs n'a peut-être jamais été suffisamment appréciée. Les ardents désirs qu'excitent ces choses sont ordinairement appelées fantaisies de malades ; il n'y a nul doute qu'ils ne soient sujets aux fantaisies, comme par exemple lorsqu'ils désirent deux choses contradictoires ; mais le plus souvent ce qu'on appelle leurs fantaisies, ce sont des indications significatives de cè qui est nécessaire à leur rétablissement et il serait à désirer que les garde-malades fissent une étude attentive de ces fantaisies.

III

Nous allons résumer les détails pratiques donnés jusqu'ici par les pages suivantes dans lesquelles M. Théry a mis en action les soins délicats d'une garde-malade :

« Madame de Lubner excelle à donner des soins aux malades; Marie sa fille la regarde faire, la seconde, et déjà se montre capable de l'imiter.

Dernièrement un jeune frère de Marie, âgé de douze ans, venu passer les vacances en famille, est tombé malade par suite d'une imprudence. Il a bu, ayant très chaud, un grand verre d'eau froide; et une pleurésie violente s'étant déclarée, madame Lubner et Marie se sont installées à tour de rôle garde-malades du pauvre Emile.

Assurément toute mère, dans cette position, est attentive et dévouée, toute sœur est empressée et complaisante. Il semble donc que l'exemple de ces deux personnes ne puisse nous fournir aucune lumière sur l'accomplissement d'une telle mission. Suivons-les cependant jusqu'au lit du jeune malade, asseyons-nous là en observateurs; nous concevrons peut-être alors combien, dans les devoirs les plus familiers à toutes, il y a des nuances que toutes ne saisissent pas; combien la manière de faire ajoute à la valeur de ce qu'on fait.

En sortant de cette maison, nous serons convaincus que le soin des malades n'est pas chose si simple ni si facile, et qu'il est très important d'étudier à l'avance ce qu'il convient de faire en pareille occasion.

*

Madame de Lubner a soin qu'aucun bruit, capable de troubler le jeune malade, ne parvienne jusqu'à sa chambre. Elle n'affecte pas non plus d'y parler trop bas, ce qui pourrait lui faire regarder sa position comme plus dangereuse encore. Quand elle y vient pour le servir ou qu'elle y reste pour le distraire, elle donne à sa voix ce ton calme et modéré qui indique la précaution, mais non l'inquiétude.

Non seulement tout ce qui est nécessaire à Emile lui est présenté à point, ce n'est là qu'un mérite ordinaire quoique fort recommandable, mais sa mère sait détourner, sans le blesser, les caprices pardonnables à un malade, qui n'est pas toujours disposé à suivre les ordonnances, ou qui voudrait modifier à son gré les médicaments.

*

Madame de Lubner invoque le moins qu'elle peut l'obéissance ; elle se garde bien de céder aux mouvements d'impatience que peut inspirer l'entêtement, elle sait qu'elle serait peu excusable, elle, femme raisonnable et qui se porte bien, de se décourager parce qu'un enfant, et un enfant malade, n'accueillerait pas avec une égale faveur tous les moyens de salut. C'est par l'affection et la douceur qu'elle ouvre un accès à l'autorité, et elle saisit avec rapidité le moment favorable où le patient commence à reconnaître que le remède vaut encore mieux que le mal.

Le grand secret, mais aussi la grande étude de madame de Lubner, c'est d'agir sur le moral d'Emile. Elle est persuadée qu'il n'est pas rare d'accélérer la guérison du corps par les soins qu'elle donne à l'esprit. Citons un exemple :

Emile est un bon écolier ; il a jusqu'ici obtenu des succès dans ses classes, et il doit moins ces succès à une intelligence vive qu'à une persévérante émulation. Il porte dans les

études une conscience d'honnête homme qui est du meilleur augure pour la suite; aussi, lorsqu'il est tombé malade, sa première pensée a-t-elle été une crainte de n'être pas rétabli pour le jour de la rentrée des classes, et de perdre ainsi les premières chances de réussite. Quand le mal s'est aggravé, le regret s'est accru avec lui, et souvent lorsque la mère d'Emile est assise à son chevet, il l'entretient de compositions perdues et de succès compromis. Madame de Lubner connait la puissance et le danger des idées fixes, et elle n'ignore pas que le moyen de les combattre est d'en changer le cours, mais non de les heurter vivement. Elle entre dans les idées du jeune homme; elle loue ses craintes; mais tout lui présage qu'elles ne sont pas fondées. S'il est bien patient, bien docile à sa garde-malade, tout annonce que la guérison est proche, que la convalescence sera prompte, qu'il pourra, en temps convenable, reprendre son travail et retrouver son rang. Sans doute, si cet espoir était trompé, il aurait assez de raison pour se soumettre à la Providence, et dans ce cas

même, tout ne serait pas perdu. Elle se rappelle une anecdote très décisive : un écolier, à peu près de son âge, zélé comme lui, malade comme lui, s'est très bien tiré d'affaire l'année précédente. Il fut un peu en retard au commencement de l'année scolaire, cela est vrai, parce ce qu'il ne voulut pas commettre d'imprudence, et qu'il eut confiance dans l'opinion de ses parents, mais aussi il sembla, après une complète guérison, avoir acquis une force nouvelle : un sang plus pur et plus chaud coulait dans ses veines; les idées étaient plus nettes, sa mémoire plus sûre ; il comprenait plus vite et rédigeait plus facilement qu'avant sa maladie. Ce malheur qui l'avait tant affligé d'abord, était devenu un bonheur pour lui, car lorsqu'il prit sa course, il laissa tous ses condisciples en arrière, et, depuis ce temps, il a souvent attribué à ce renouvellement de santé le premier prix qui a récompensé ses efforts.

Marie, qui est là aussi, ajoute peut-être quelques traits au récit de sa mère ; une idée, une espérance restent dans le cœur d'Emile.

sa guérison n'est pas encore complète, mais il goûte une consolation.

*

Vous concevez que cette sage méthode, qui consiste à soigner l'esprit autant que le corps du malade, doit finir par influer doublement sur la guérison. Les rapports du physique et du moral, déjà sensibles dans l'état de santé, sont plus clairs que le jour dans l'état de maladie. Aussi devons-nous penser qu'Emile, aujourd'hui si frais et si dispos, se serait rétabli beaucoup moins vite sans cette médecine de l'âme que pratiquaient envers lui une bonne mère et une bonne sœur.

Néanmoins, ce soin important appliqué à l'esprit ne faisait point de tort aux soins matériels. Comme plus fatigants, ils étaient réclamés surtout par Marie; elle avait le double plaisir d'épargner à sa mère une tâche pénible, et de prodiguer à son cher Emile les preuves de son dévouement fraternel.

*

Ce qui était surtout remarquable, et en même temps précieux pour le jeune malade,

c'était l'adresse de sa sœur. Si elle soulevait son oreiller pour le faire changer de place, il éprouvait le soulagement désiré sans avoir senti l'effort; tous les mouvements de son aimable garde-malade étaient si doux, que les choses semblaient se faire d'elles-mêmes, sans qu'une main visible donnât le signal; on n'entendait ni les portes s'ouvrir, ni les siéges se déplacer; chaque objet, rangé en son lieu, maintenait cet aspect d'ordre qui plaît à l'œil et repose l'imagination. Enfin, Emile, rendu gai et presque plaisant malgré la souffrance, saluait sa sœur du nom de sa *petite fée*; et la remerciait des soins intelligents dont sa baguette merveilleuse l'environnait.

*

Les moyens d'action morale employés par madame de Lubner et par Marie changent avec les personnes. Elles accommodent leurs attentions au caractère, à l'âge, et, lorsque monsieur de Lubner est tourmenté par la goutte, ou que la petite Clotilde, avec ses sept ans et son étourderie, souffre d'une dentition

laborieuse, elles varient l'emploi des ressources dont elles ont éprouvé tant de fois la puissance.

Pour monsieur de Lubner, on sait que la lecture charme ses douleurs. Aussi, dès qu'il souffre, et sans attendre qu'il exprime le vœu de se distraire, sa femme ou sa fille va chercher dans sa bibliothèque un livre de voyages, et lui demande en souriant s'il permet à sa lectrice ordinaire d'entrer en fonctions. Il se trouvera peut-être des détails ennuyeux dans cette lecture, des renseignements techniques sur l'industrie, des réflexions abstraites sur les races humaines, des répétitions, des longueurs. S'il en résulte de l'ennui pour le malade, la lectrice s'en aperçoit et propose de sauter les pages soporifiques; mais, si l'ennui n'est que pour elle, si ce qui lui pèse paraît léger à celui qui écoute, et qu'il donne toute son attention aux passages qu'elle trouve les plus ingrats, oh! alors, avec un tact qui ne se dément pas, madame de Lubner ou Marie poursuit courageusement la lecture. Rien, ni dans sa voix, ni sur son visage, n'accuse la

fatigue ou le moindre déplaisir. Que veut-elle? son but n'est pas de faire, pour son plaisir à elle, une lecture de son choix; mais d'alléger une souffrance par une occupation agréée de celui qui souffre. Si le livre plaît, quel qu'il soit, le but est atteint, et l'excellente ménagère, dans l'accomplissement d'un devoir de famille, trouve la joie et la récompense qu'elle ambitionnait.

Quand monsieur de Lubner est malade, on laisse le moins possible arriver jusqu'à lui les nouvelles d'accidents ou de malheurs. Il a la faiblesse de s'affecter beaucoup de ces récits, et son état empire lorsqu'on lui a raconté quelque évènement douloureux. On met de préférence la conversation sur des anecdotes divertissantes, et il est facile de remarquer, à sa figure épanouie après un récit de ce genre, qu'on a trouvé là un moyen énergique de hâter son rétablissement.

*

Si c'est la petite Clotilde qui est malade, sa mère, sa sœur sont un peu plus embarrassées, parce qu'un si jeune enfant n'a pas en-

core d'habitudes bien arrêtées, et qu'il est assez difficile de prévoir ce qui la captivera le plus. Leur grande ressource est d'éviter l'excitation, tout en cherchant à ranimer le courage. Elles se gardent bien d'imiter quelques personnes qui obsèdent les enfants pour les désennuyer, et qui n'ont pas de repos qu'elles n'obtiennent une réponse, une promesse d'être bien *raisonnable*, de cette pauvre petite créature qui souffre et ne les comprend pas. Quelquefois, elles restent près d'elle en silence, et, tandis qu'elle est triste et maussade, elles étalent sans mot dire quelques jolies images, ou élèvent avec un vrai talent d'architectes le château de cartes le plus élégant. L'œil de la petite fille, d'abord distrait, se fixe et s'anime; elle se surprend étendant la main vers le fragile édifice ou vers l'attrayante galerie; on se rapproche; on la fait participer au jeu désiré, et le corps se repose par le délassement de l'esprit.

Les deux excellentes ménagères ne se font pas illusion sur la durée de cette influence; elles savent qu'il faut la renouveler sans

cesse, et par des moyens divers. C'est la fatigue et l'honneur de leur mission en pareille circonstance. A l'extrême mobilité de l'enfant, surtout de l'enfant malade, doit correspondre l'extrême variété dans les moyens d'agir moralement sur lui.

*

Toute leur adresse est nécessaire quand il s'agit de faire accepter à Clotilde un médicament qui ne lui convient pas. La petite fille est friande, elle n'aime pas les boissons amères; si le sucre guérissait tout, il n'y aurait guère de malade plus docile. Elle n'ose pas refuser tout net, parce qu'elle est élevée dans l'obéissance; mais elle ouvre à peine la bouche, elle laisse tout au plus quelques gouttes s'infiltrer dans son gosier, et cette raison des enfants: *Je ne peux pas!* élève un obstacle contre la volonté de sa mère ou de sa sœur. On lui fera bien quelques petits raisonnements à sa portée; mais elle repousse le moyen. Si elle s'entête dans sa répugnance, le meilleur argument ne l'en fera pas sortir. La ruse obtiendra peut-être ce que la persua-

sion ouverte n'a pu gagner. Marie partage en deux la boisson suspecte; elle propose en souriant à la jeune malade de faire comme elle, et lui porte le défi de vider la tasse aussi vite qu'elle-même. Il n'est pas rare qu'à la seconde ou troisième provocation, la petite mutine prenne sa sœur au mot, et fasse par bravade ce qu'elle a refusé de faire par raison.

*

N'est-il pas vrai qu'il y a, dans ce tableau de famille, bien des leçons à prendre?

Qui que vous soyez, garde-malades religieuses ou laïques, voulez-vous remplir dignement votre mission? Ayez le dévouement d'une *mère*, l'affection d'une *fille*, la délicatesse et le savoir-faire d'une *sœur*.

CHAPITRE QUATRIÈME

CONNAISSANCES NÉCESSAIRES AU GARDE MALADE.

Tout garde-malade doit être *un peu médecin — un peu pharmacien — un peu chirurgien — un peu cuisinier.*

Nous disons *un peu* parce que si la garde malade se croyait *trop savante*, — ce qui arrive hélas! bien souvent, — elle voudrait conseiller le médecin, contrôler les ordonnances, les critiquer, les modifier; — elle voudrait préparer des remèdes qui demandent des études approfondies et une longue habitude... et elle torturerait le malade, si elle ne le tuait pas.

ARTICLE PREMIER

La garde-malade médecin.

Comme *un peu médecin*, la garde-malade doit connaître:

1° Comment on tâte le pouls et les signes qu'indiquent ses battements,

2° Les signes que fournissent les divers états de la langue,

3° Les signes qui annoncent un danger réel dans presque toutes les maladies,

4° Les signes qui annoncent un danger réel dans quelques maladies particulières,

5° Les signes qui font pressentir la guérison,

6° Les signes qui annoncent une mort prochaine,

7° Les signes d'une mort réelle.

I

Comment on tate le poul. — Signes qu'indiquent ses battements.

On tâte le pouls en posant les trois premiers doigts de la main sur le côté intérieur du pouce du malade et en les faisant glisser jusqu'à ce qu'on rencontre, après le poignet, un petit os qui fait saillie et qui conduit les trois doigts à une cavité... C'est là que l'artère laisse sentir le battement du sang, qu'on appelle *pouls* (du mot *pulsation.*)

C'est avec la main droite que le médecin tâte le pouls gauche et avec la main gauche qu'il tâte le pouls du côté droit.

Le pouls fournit au médecin les connaissances les plus importantes au point de vue de la maladie et des remèdes à prescrire et lui seul peut juger d'une manière sûre. Une per-



sonne étrangère à l'art médical n'est guère apte en général qu'à constater la présence ou l'absence du pouls, ou l'accélération de ses battements.

Dans l'état de santé, le pouls est régulier, égal, souple, modéré, ni lent, ni fréquent.

S'il y a maladie, il devient fort ou faible, rapide ou lent, dur, irrégulier, intermittent.

Pour bien juger du pouls, il faut que le malade ne soit pas sous l'influence d'une forte impression. Il est des personnes tellement nerveuses que la vue de quelqu'un qu'elles aiment ou qu'elles redoutent suffit pour accélérer ou ralentir fortement le pouls ; l'approche seule du médecin donne au pouls des caractères accidentels que l'on a désignés sous le nom de *pouls du médecin*, — mais ce changement dure peu de temps.

Certains médicaments apportent des changements notables dans l'état du pouls : les excitants, tels que *le thé*, *le café*, *les alcooliques* augmentent la fréquence, la *digitale*, le ralentit.

En général, on s'accorde à dire que, dans

le premier âge de la vie, le pouls donne 130 pulsations par minute — 100, vers deux ou trois ans, — 90, à sept ans, — 80, dans l'adolescence, — 75 à 60, dans l'âge adulte, — 60 à 50, chez les vieillards.

Chez les femmes, le pouls est habituellement plus fréquent que chez les hommes.

Le pouls *accéléré* d'une manière permanente est un indice de *fièvre*, quand surtout se joint la sécheresse et la châleur de la peau.

Le pouls *lent* suppose l'épuisement des forces, l'appauvrissement de sang.

Le pouls *dur* indique un état de tension, d'irritabilité, d'inflammation.

Le pouls *plein*, *grand* annonce surabondance de sang.

Le pouls *intermittent*, irrégulier, s'arrêtant à intervalles inégaux est signe d'affections nerveuses, et vers la fin de la maladie est un signe de danger.

Le pouls *redoublé* donnant deux battements rapides est un des symptômes de la fièvre typhoïde.

Dans la syncope le pouls cesse momentanément.

II

Signes que fournissent les divers états de la langue.

La langue peut être regardée comme une espèce de thermomètre de l'estomac, tant sa couleur est variable selon la disposition de cet organe.

Il ne faudrait pas cependant attacher à l'observation de la langue quelque chose d'absolu. Un dérangement sans importance de l'estomac suffit pour la couvrir d'une teinte blanchâtre qui disparait vite, et il y a telle maladie pendant laquelle la langue conserve son état ordinaire.

La langue dans l'état de santé, c'est-à-dire quand on digère bien et qu'on dort bien, est vermeille un peu humide, quelquefois le matin elle est un peu pâle; pendant la convalescence elle conserve cette couleur pâle.

La langue *sèche*, *rouge* vers la pointe et sur les bords, *fendillée* à la face supérieure, annonce une inflammation de l'estomac et demande la diète.

La langue *large* et *blanchâtre* prouve un état muqueux; *jaunâtre*, elle indique un

embarras d'estomac, demande encore la diète, une plus grande abondance de boisson, quelquefois un purgatif si l'état du malade le permet.

La langue recouverte d'un *enduit jaune, épais, adhérent* à sa surface, indique une affection sérieuse, et est un des caractères de la fièvre muqueuse et typhoïde. Vers la fin de ces fièvres, la langue devenue *noire* annonce un état alarmant.

La couleur livide, violacée, la sécheresse et la raideur de la langue pronostiquent souvent un grand danger.

Quand la langue commence à *se dépouiller* de la couche jaune qui la *chargeait* et qu'elle devient molle et humide au toucher, c'est le signe d'un mieux réel dans le malade.

La langue devient souvent sèche dans le cours des maladies. Quand cette sécheresse est considérable, opiniâtre, elle dénote une maladie grave; mais il ne faut pas oublier que la langue se sèche facilement chez les malades qui dorment la bouche ouverte.

Pour bien apprécier la couleur de la lan-

gue il faut la faire sortir dans toute sa longueur ; car son extrémité parait toujours rouge quand on la sort en pointe.

III

Signes qui annoncent un danger réel dans presque toutes les maladies.

Il est extrêmement important que la garde-malade sache distinguer par des signes clairs et précis le danger dans lequel se trouve le malade, il est urgent alors de faire administrer les sacrements de pénitence et d'eucharistie. La garde-malade ne doit jamais perdre de vue que sa mission ne s'étend pas seulement au soulagement du corps mais a surtout pour but le salut de l'âme.

1. *Signes du pouls.* — Il y a généralement danger de mort toutes les fois que le pouls est très fréquent, par exemple de 150 pulsations par minute ; et lorsque les pulsations sont très rares, comme de 35 à 40 par minute ; il en est de même quand il est très faible, profond et concentré, bien qu'il batte avec vitesse. Il y a encore ordinairement danger quand le pouls

passe brusquement du dur au faible, quand il devient insensible. C'est enfin un signe de mort s'il est très irrégulier et intermittent.

2. *Signes de la respiration.* — Dans les maladies de poitrine, il y a signe de danger quand la respiration est devenue très fréquente, par exemple de 50 respirations par minute. Dans les autres maladies, la respiration devenue rare, courte, difficile, inégale, râlante signale le danger. De même si l'haleine est de température trop chaude ou trop froide.

3. *Signes du hoquet.* — Dans les maladies aiguës et dans toutes les maladies graves, surtout dans les fièvres typhoïdes ou putrides ou malignes; dans les inflammations de la tête, du bas-ventre, et autres de ce genre, le hoquet est un signe de danger; le plus souvent il fait présager que la mort est proche.

4. *Signes de la toux.* — La toux sèche, violente et fréquente donne lieu de craindre pour la vie dans les maladies de poitrine de longue durée et dans l'hydropisie abdominale. La toux violente et extrêmement fatigante pour le malade peut faire naitre des dangers

soudains chez les vieillards et chez les femmes enceintes ou récemment accouchées.

5. *Signes de l'expectoration.* — Dans les maladies de poitrine, la difficulté et la gêne, ou bien la suppression brusque de l'expectoration est un pronostic de danger. Si l'expectoration dure longtemps, par exemple des mois entiers, c'est une marque que la maladie de poitrine passe à l'état chronique. Si la matière expectorée, après une période de plusieurs jours, est sanguinolente, ensuite purulente et verdâtre, on peut en conclure que la vie est grandement en danger. Il en sera de même si la matière expectorée est noirâtre et fétide.

6. *Signes des dents et de langue.* — Quand les dents prennent une teinte brune et fuligineuse, quand elles font des grincements pendant les fièvres, c'est le cas de faire bien attention, parce qu'il peut y avoir un danger prochain. Quand la langue se montre chargée et pâteuse, verte, crevassée, ou enflée et noirâtre, ou très rouge et enflammée, ou livide, ou contractée, ou tremblante et frémissante, tous ces indices sont ceux d'un péril imminent.

7. *Signes de la faim et de la soif.* — La faim et la soif désordonnées et pertinaces dans les maladies font pronostiquer quelque danger, et bien souvent elles précèdent le délire. Au contraire, la cessation soudaine de la faim et de la soif peuvent également indiquer le danger.

8. *Signes de la déglutition.* — Lorsque, dans les maladies, excepté dans l'angine, la déglutition est trop précipitée, ou au contraire trop difficile, il y a à craindre pour le malade.

9. *Signes des vomissements et des déjections.* — Les vomissements dont les efforts sont fort pénibles, et dont la matière est noirâtre et bilieuse, indiquent généralement que la maladie est grave ou qu'elle est en voie de le devenir bientôt.

Les déjections fréquentes et liquides annoncent ordinairement, quand elles ne sont pas le résultat d'une indigestion, une irritation du tube digestif — quand elles deviennent excessives à la fin de maladie, elles dénotent une dissolution générale — quand elles s'opèrent à l'insu du malade ou involontairement dans

les fièvres graves, elles indiquent un grand danger — ells deviennent très-fétides dans la deuxième période des fièvres typhoïdes.

10. *Signes des sens.* — Dans les maladies aiguës, l'altération ou la perturbation de la vue et de l'ouïe, quand le malade par exemple ne peut supporter la lumière, quand il a des visions d'objets fantastiques, quand il éprouve des tintements d'oreille, quand il croit entendre des sons, des voix imaginaires, quand il perd la parole, sont des symptômes graves et annoncent un danger imminent.

11. *Signes des facultés intellectuelles.* — Le trouble de l'imagination, un délire extraordinaire, surtout s'il est accompagné d'actes convulsifs continus, et spécialement des mains, comme pour chercher et saisir quelque chose, font le plus souvent présager, dans toutes les maladies tant soit peu graves, le danger de mort. Souvent il arrive que la cessation subite d'un violent délire précipite le malade au point de laisser à peine le temps de lui administrer les sacrements, avant qu'il ne survienne un nouvel accès de délire plus violent

et suivi de la mort. Si au contraire le délire est suivi d'une crise de sueur ou d'un sommeil calme et tranquille, c'est un bon signe.

Les différentes espèces de léthargies sont le plus souvent des indices de danger.

12. *Signes de l'état moral.* — L'épouvante de la mort, l'anxiété, les troubles excessifs ; de même que, au contraire, une sécurité profonde, dans les maladies tant aiguës que chroniques, sont souvent des pronostics de danger.

13. *Signes de la douleur.* — La douleur qui a son siége fixe et obstiné dans quelque viscère important est un signe de danger ; il en est de même de sa cessation soudaine et de l'affaiblissement des forces vitales.

14. *Signes de la position du corps.* — Rester toujours couché à la renverse ou sur le ventre, chercher à se lever du lit, et rester assis sur son lit quand il y a défaut absolu de forces, dans les fortes inflammations, c'est un prélude de mort.

15. *Signes de la température du corps.* — Les frissons et les froids intenses par tout le

corps du malade, hormis dans le premier accès des fièvres périodiques, annoncent généralement la présence du danger. Les chaleurs excessives accompagnées de convulsions, avec alternatives irrégulières de chaud et de froid, doivent aussi rendre attentif pour administrer les sacrements.

16. *Signes du volume du corps.* — La bouffissure séreuse des différentes parties du corps est signe de péril ; plus elle se rapprochera de la région de la poitrine, plus, le péril augmentant, la mort sera prochaine.

17. *Signes de l'odeur.* — Souvent il s'exhale des malades ou de leur couche une odeur fétide et cadavéreuse. C'est un présage de mort (1).

18. *Signes de la sueur.* — La sueur froide, sur le visage surtout, est bien souvent signe avant-coureur de la mort. — Une peau constamment sèche est un mauvais signe.

(1) Il ne faut pas confondre ces sortes d'exhalaisons avec toute autre odeur ; celles-là ont un caractère spécifique.

19. *Signes du visage.* — L'on doit tenir comme signes ordinaires et sensibles de danger de mort prochaine le visage livide avec les yeux creux, — les sourcils poudreux, — le nez pointu, effilé, contourné, — le front crispé et sec, — les yeux ternes, fixes, convulsifs, — un œil larmoyant, l'autre non, — les prunelles de l'œil ou trop dilatées ou trop rétrécies, inégales entre elles et l'une plus petite que l'autre, — la cornée de l'œil ténébreuse, — les battements des artères de la tempe violents, — les pommettes des joues rouges, vides ou livides, l'une et l'autre de différente couleur, — pareillement les lèvres livides, pendantes, sèches, droites, enflammées, — le teint de toute la physionomie cadavéreux, couleur de plomb.

20. *Signes du nombre des jours de la maladie.* — Les médecins ont toujours admis comme principe que dans les maladies aigües, les crises tant en mieux qu'en plus mal ont lieu le plus souvent dans l'un des jours *septennaires*, c'est-à-dire le *septième*, le *quatorzième* ou le *vingt-unième*. C'est dans ces jours-

là principalement qu'il importe de bien faire attention aux signes que la maladie présente ; si elle empire notablement c'est le cas d'exhorter le malade à recevoir les Sacrements.

IV

Signes qui annoncent un danger réel dans quelques maladies particulières.

1. Dans les *fièvres simples*, les signes de danger sont : le pouls tantôt battant avec force, tantôt faible et souvent irrégulier ; une chaleur brûlante et inégale ; une soif dévorante ; une vive inquiétude d'esprit ; l'assoupissement pendant le jour ; rêves avec délire, ou sommeil profond et accablant pendant la nuit ; les mouvements brusques des tendons ; le tremblement de la langue ; les soupirs, les larmes involontaires, le regard de travers, les yeux égarés ; rester immobile sur le dos, les jambes étendues et sans mouvement ; la sueur froide, générale ou partielle. C'est alors le cas de préparer le malade à la confession et à recevoir le saint viatique ; mais il est rare que ces signes se trouvent tous réunis.

2. Les *fièvres inflammatoires générales* ont

d'abord les mêmes symptômes de danger que les fièvres simples, mais elles ont, en outre, la rougeur presque écarlate du visage, la vivacité extraordinaire des yeux, le pouls dur et fréquent, la tête lourde et pesante, la respiration courte et difficile. S'il apparaît des symptômes indiquant que la maladie se change en fièvre putride ou maligne, ou typhoïde, alors il devient plus urgent de faire administrer les sacrements.

Dans les inflammations de tête, il faut remarquer s'il s'y joint du délire, des convulsions, une extraordinaire prostration de forces. — Dans les inflammations de poitrine, s'il y a oppression, respiration pénible, expectoration difficile et douloureuse. — Dans les inflammations du ventre ou du bas ventre, et des viscères de ces régions, il faut observer s'il survient de grands vomissements, le hoquet, de mouvements convulsifs, le délire, si le pouls devient faible et presque nul, enfin si le malade est en proie à l'inquiétude, à l'agitation, s'il a les extrémités froides et glacées, s'il éprouve des frissons irréguliers. Dans

tous ces cas, il y a urgence d'administrer au plus tôt les sacrements.

3. Dans les fièvres *éruptives*, il y a danger de mort si la phase d'éruption est irrégulière, si les éruptions elles-mêmes sont anormales, si elles se manifestent trop tôt ou trop tard, ou en trop grande quantité sur la peau, de manière à l'enflammer excessivement ; s'il s'y mêle des charbons et des pustules gangréneuses. Il y a pareillement danger de mort si, après que l'éruption s'est effectuée, on voit que la fièvre, au lieu de diminuer, s'aggrave davantage, s'il s'y joint des perturbations nouvelles, les convulsions, le délire, les mouvements brusques des tendons ou des désordres intérieurs, tels que vomissements noirs, fortes diarrhées, hémorragies. — Il y a encore péril lorsque, après les trois premiers paroxismes de fièvre, l'éruption ne s'effectue pas, et que les symptômes que nous venons de relater se présentent avec un surcroît de violence dans la fièvre.

Si l'éruption rentre et se répercute sur les

viscères intérieurs, c'est toujours un signal de danger de mort.

Il faut en outre se rappeler que les fièvres putrides ou typhoïdes, les bilieuses et les muqueuses, montrent souvent dans leurs principes des symptômes assez bénins, parce qu'elles ont pour effet d'affaiblir les forces vitales; néanmoins, le danger de mort peut souvent se cacher sous des apparences trompeuses. Il se signale par des perturbations nerveuses, des mouvements brusques, agités, par l'amaigrissement du visage et par les autres symptômes graves que nous avons rapportés plus haut. Enfin, la nature même des maladies éruptives, qu'elles qu'elles soient, exige que l'on administre les sacrements.

4. Le péril dans les fièvres *périodiques* provient de quelque violent symptôme qui s'ajoute au froid régulier ou à la chaleur ou à la sueur universelle; par exemple un violent mal de tête, la syncope, la toux, la douleur dans la poitrine, les vomissements, les flux de ventre, une période froide trop prolongée.

5. Dans les maladies *chroniques*, il faut

examiner si quelque autre mal accessoire s'est ajouté à la maladie principale, surtout la fièvre aiguë ; si la personne, bien loin de reprendre des forces, tombe dans un état de langueur, si l'on voit augmenter la maigreur et le marasme.

Dans les *scrofules*, on reconnaît qu'il y a danger quand on voit que le malade maigrit beaucoup, qu'il se consume peu à peu, quand il est dans un état habituel d'assoupissement et de torpeur, quand il survient de la suppuration aux poumons, quand il y a enflure des jambes ou d'autres parties telles que les mains, le visage ; enfin, quand la fièvre se montre accompagnée d'une soif ardente et de suppression d'excrétion.

Dans la *chlorose*, il y a péril quand la malade prend un teint jaune, qu'elle maigrit sensiblement, que le regard s'éteint, que les paupières s'entourent d'un cercle bleuâtre, qu'il y a enfin fièvre continuelle.

La *jaunisse* fait craindre une mort prochaine quand il paraît sur la peau certaines

tàches noirâtres avec fièvre et une grande douleur aiguë au foie.

Dans le *scorbut*, le danger se déclare de même par des tâches noires sur la peau, par des hémorrhagies fréquentes, par la diarrhée et par d'autres flux accompagnés de fièvre.

Dans la *phtisie pulmonaire*, le danger se révèle par des crachats muqueux, épais à couleur de plomb, par la sueur qui survient après le sommeil dans la partie supérieure du corps et dans la paume des mains, par de grands désordres dans le ventre et le redoublement de la fièvre qui revient plusieurs fois dans le cours de 24 heures.

6. Dans les *apoplexies*, il y a danger évident lorsque le malade reste longtemps privé de sa connaissance et de l'usage des sens, lorsqu'il a des sueurs froides abondantes, lorsqu'il éprouve des convulsions, que le pouls est presque nul, et que la paralysie augmente d'intensité.

Dans l'*hydrophobie*, le danger commence avec elle, et aussitôt qu'elle s'est déclarée il y a péril de mort.

7. Dans la *dyssenterie*, *le flux de sang*, le péril approche lorsque les déjections ou les hémorrhagies sont très exténuantes, que l'hydropisie augmente d'une manière sensible, ou lorsque la respiration est beaucoup plus gênée et qu'il s'y ajoute des syncopes et la fièvre. En général, dans les flux, la gravité du danger est en proportion de la quantité de matière qui se répand.

V

Signes qui font pressentir la guérison.

Il faut d'abord poser comme règle générale que l'ensemble de tous les signes donne un espoir plus fondé de guérison, et que conséquemment cet espoir diminue en proportion de la diminution ou du défaut de quelques-uns d'entre eux.

1. Dans les *fièvres simples*, les signes principaux qui font pressentir la guérison sont : si le pouls battant avec moins de vitesse et moins de force qu'auparavant, est presque revenu à son état normal ; si le malade éprouve une chaleur modérée accompagnée d'un peu de moiteur ; s'il n'est plus tourmenté

de la soif ; s'il repose suffisamment pendant le jour; si pendant la nuit son sommeil est calme, non troublé par des songes inquiétants ; si la respiration est facile et libre, si l'esprit est calme et tranquille, sans aucun signe de délire ; s'il repose sur son lit comme un homme bien portant, n'éprouvant aucune gêne ni aucune difficulté à se retourner de lui-même sur ses deux côtés; enfin, il y a lieu d'augurer un prompt rétablissement si les diverses fonctions se font régulièrement, à peu près comme en état de santé.

2. Dans les maladies *inflammatoires* universelles, il y a espoir de guérison quand la chaleur du corps n'est pas excessive et qu'elle diminue graduellement; quand la douleur n'a pas son siége fixe dans une partie ou dans un viscère particulier; quand le malade n'a plus l'esprit agité, inquiet, qu'il n'a plus l'insensibilité accoutumée ; quand le pouls n'est ni très fort ni très élevé ; en un mot, quand tous les symptômes de la maladie ont diminué d'intensité.

Quant aux *inflammations* partielles de

quelque membre ou de quelque viscère, le meilleur signe de guérison c'est que le membre reprenne peu à peu son usage, que les fonctions du viscère malade ne soient pas grandement dérangées, et qu'il n'y ait plus une plus grande perturbation dans l'organisme général du corps.

3. Dans les maladies *éruptives* proprement dites, comme sont la petite vérole, la milliaire, la rougeole, les bubons pestilentiels et autres semblables, la guérison dépend de l'état et de la marche de la fièvre et de l'éruption. Si l'exanthème (ou éruption) s'est déclaré en temps convenable et régulièrement, si l'expulsion est bénigne, si elle parcourt ses phases en diminuant les symptômes de la fièvre, ainsi que les autres symptômes qu'elle avait produits, tels que le vomissement, les agitations et autres indispositions semblables, on peut croire que la maladie, quelle que soit l'espèce d'éruption, tournera à bonne issue.

4. Pour les fièvres *périodiques*, c'est un bon signe quand les accès retardent et qu'ils

deviennent plus légers, quand le froid est modéré et la chaleur peu forte, quand la sueur est universelle et accompagnée de la cessation des accès dans la fièvre intermittente, ou de leur notable diminution dans les fièvres rémittentes. De même il y a lieu d'espérer un prompt rétablissement quand le quinquina ou la quinine, administrés après un accès, ont rendu le suivant plus léger ou l'ont entièrement empêché de revenir.

5. Pour ce qui concerne les maladies *chroniques*, telles que les scrofules, le rachitis, les rhumatismes, la jaunisse, les dartres, l'étisie naissante, les flux morbides, etc. ; les signes de guérison sont presque les mêmes pour toutes ; ces signes sont : la diminution des symptômes morbides, le soulagement du malade, le retour des forces, d'un bon teint, du sommeil tranquille, du calme d'esprit, et la reprise graduelle des fonctions normales des différents organes. Dans d'autres cas analogues, l'amélioration se montrera si visiblement, qu'il serait superflu de l'indiquer par des signes particuliers.

VI

Signes qui annoncent une mort prochaine.

Les voici résumés :

1° La face devient froide, — le nez pincé, — le globe de l'œil ternit et ne laisse voir que le blanc, — les tempes se creusent, — des gouttes de sueur froide coulent du visage.

2° La respiration devient ou très rapide ou très lente, puis intermittente, — quelquefois les lèvres font le mouvement d'une personne qui *fume*, — l'haleine est froide, — le pouls très fréquent, puis intermittent, quelquefois pour le sentir il faut que le doigt suive l'artère en remontant le bras, — quelques éjections jaunâtres s'échappent, — le râle se fait entendre, — des larmes coulent des yeux, — il y a contraction des mâchoires, — quelquefois le hoquet, — puis la bouche reste ouverte et laisse voir la langue épaisse.

3° Les jambes se plient ou s'écartent, — les bras, hors du lit, s'agitent, — les mains semblent *ramasser* quelque chose, parfois elles se contractent.

VII

Signes de la mort réelle.

Quand il y a doute si la mort est réelle ou seulement apparente, ordinairement on examine si le froid glacial et l'aspect cadavéreux se déclarent sur le corps de la personne, — si la respiration a cessé de manière qu'un miroir placé devant sa bouche ou ses narines n'en reste pas terni ou que la flamme d'une bougie n'en soit ni agitée ni vacillante, — si le corps prend la pesanteur d'un cadavre, — si la couleur jaune se manifeste dans la paume des mains et sous la plante des pieds, — si quelque piqûre, incision, brulûre, pratiquées sur le corps n'y réveillent aucune sensation,...

Tous ces signes qui indiquent la mort réelle dans les maladies ordinaires, ne sont pas cependant absolument certains pour les cas où une personne tombe inanimée après un cas d'apoplexie, de convulsions, d'hystérie, d'épilepsie, de catalepsie, etc... Les docteurs donnent alors les signes suivants :

1. *Raideur des membres.* Si les articulations

sont devenues raides et inflexibles, une heure ou deux après que la respiration a cessé, on peut être certain que la vie a cessé elle aussi. La raideur qui est la suite d'une attaque nerveuse ou épileptique laisse plier le bras sans grand effort et lui fait reprendre brusquement sa position primitive, tandis que l'inflexibilité cadavérique ne le laisse nullement plier, dût-il se rompre, et ne le laisse pas reprendre sa position, — de plus la mâchoire inférieure s'abaisse et ne se relève plus quand la mort est réelle, — de plus enfin, après dix ou vingt heures la putréfaction commence et en même temps revient la flexibilité.

2. Le second signe scientifique de la mort réelle se tire *de l'aspect des yeux*. Si la cornée opaque a perdu sa transparence et sa limpidité, si elle se trouve couverte d'une humeur visqueuse de manière à ne plus reproduire l'image de la personne qui la regarde ; si, en outre, le blanc de l'œil est devenu mat, flasque, humide, la mort peut être envisagée comme certaine.

3. Le troisième signe scientifique de la mort

réelle, est *la puanteur de la putréfaction.* Ce signe tarde quelquefois à se présenter (1).

VIII

Remèdes à apporter aux accidents qui peuvent survenir en l'absence du médecin.

Voir dans l'appendice le *Petit dictionnaire des accidents.*

ARTICLE SECOND

La garde-malade pharmacien.

Comme pharmacien, la garde-malade doit savoir :

1. Les principaux termes employés dans les prescriptions médicales,

2. Les abréviations employées par les médecins dans leurs ordonnances,

(1) Nous ne parlons pas de l'expérience du *galvanisme* qui ne peut être que difficilement faite. Les savants prétendent que si la pile de Volta ne donne plus de mouvement aux membres, il faut en conclure que la putréfaction commence et que la mort n'est plus douteuse.

3. Le nom et la valeur des poids et des mesures usitées en médecine,

4. Le nom, les propriétés et quelquefois la préparation des remèdes les plus usuels.

I

Principaux termes employés dans les prescriptions médicales.

Collyre : médicament qu'on applique sur l'œil.

Décoction : veut dire faire bouillir.

Fomentation : consiste dans l'application de linges chauds et secs ou de linges imbibés de différentes préparations.

Friction : Frottement exercé sur quelque partie du corps soit pour y attirer le sang, soit pour y faire pénétrer une substance médicamenteuse. — Les frictions se font ou avec la main ou avec un linge ou avec une brosse.

Fumigations : consistent à exposer une partie du corps à la vapeur qui s'échappe d'un liquide mis en ébullition ou à la fumée d'un corps qu'on fait brûler, l'*encens* par exemple. — Quand la fumigation doit être absorbée

par la bouche, on couvre le récipient avec un entonnoir en verre et on aspire ainsi toute la vapeur. On l'appelle alors *inhalation.*

Gargarisme: liquide qu'on introduit dans la bouche sans avoir l'intention de l'avaler, et qu'on y garde quelque temps en le remuant avec la langue.

Infusion consiste à faire couler lentement sur des feuilles ou des fleurs posées dans une passoire de l'eau bouillante — ou à jeter ces feuilles ou fleurs dans l'eau bouillante et à retirer du feu. — En général, les tisanes se préparent par infusion ou par décoction.

Injection: liquide qu'on injecte dans une partie du corps à l'aide d'une seringue dans le but de calmer, de nettoyer ou de cicatriser.

Liniment: médicament onctueux destiné à être employé en friction.

Looch: potion pectorale utile dans les rhumes, la phtisie, etc.

Lotion signifie laver ou nettoyer une partie du corps.

Macération: veut dire qu'on laisse plus ou moins longtemps ensemble les substances

qu'on veut préparer. Ainsi on laissera macérer, plusieurs jours, l'écorce de quina dans le vin.

Pilules ou *Bols* : médicaments préparés en forme de petites boules. On les prend dans une cuillerée d'eau sucrée, de confiture, dans un peu de miel... on les avale sans les mâcher. — Les *poudres* se prennent délayées dans un verre d'eau, ou si elles sont amères, dans une cuillerée de soupe entre deux morceaux de pain, etc.

Potion : tout médicament liquide autre que les tisanes. Elle se donne par cuillerées à bouche; en ayant soin de secouer chaque fois la fiole qui la contient.

Teinture : liqueur préparée avec de l'alcool dans lequel on a fait dissoudre des matières végétales ou animales par une macération prolongée.

Tisanes : c'est le nom de tous les liquides donnés en boisson qui contiennent en dissolution quelques médicaments. — Elles sont préparées par *infusion*, par *décoction* ou par *macération*.

II

Abréviations employées par les médecins dans leurs ordonnances.

m. ad. signifie	mode d'administration.
pr. . .	prenez.
p. e. .	parties égales.
a. a. .	de chaque.
q. s. .	quantité suffisante.
f. s. l.	formule selon l'ordonnance.
f. s. a.	formule selon l'art.
m. . .	mêlez.
gram .	gramme.
centig.	centigramme.
b. m..	bain-marie.
n°. . .	nombre d'objets.
= . .	égal à.....

III

Nom et valeur des poids et mesures usitées en médecine.

Les médecins n'emploient plus guère dans leurs ordonnances que le *gramme* et le *centigramme* qu'ils ont soin d'écrire en toutes

lettres ou avec les abréviations indiquées. Nous croyons utile de donner les rapports suivants entre les *grains*, les *scrupules*, les *gros*, les *onces* avec le *gramme* seul usité maintenant.

1/5 de grain équivaut	à	1 centigr.
1/2 grain	à	3 centigr.
1 grain	à	5 centigr.
10 grains	à	50 centigr.
12 grains	à	60 centigr.
24 grains ou 1 scrupule	à	1 gr. 20 c.
3 scrupules ou 1 gros	à	4 grammes.
4 gros ou 1/2 once	à	16 grammes.
8 gros ou 1 once	à	32 grammes.
4 onces ou 1/4 de livre	à	125 grammes.
8 onces ou 1/2 livre	à	250 grammes.
16 onces ou 1 livre	à	500 grammes.
2 livres (1)	à	1000 g. ou 1 k.

(1) L'ancienne *livre* se composait de 16 *onces ;*
L'*once* se composait de 8 *gros* ou *drachmes ;*
Le *gros* de 3 *scrupules* ou *deniers ;*
Le *scrupule* de 24 *grains ;*
Le *grain* était supposé égal au poids d'un grain d'orge.

On voit d'après ces indications, la nécessité d'écrire toujours dans les ordonnances *gramme* et non pas seulement *gr.* qui peut signifier également *gramme et grain.*

*

Voici pour les substances qui ne demandent pas à être rigoureusement pesées, la manière de les mesurer assez exactement :

La cuillerée à café équivaut		à 5 gr.
La cuillerée ordinaire équivaut à 4 cuillerées à café ou		à 20 gr.
La verrée équivaut à 8 cuillerées ou		à 160 gr.
La pincée de fleurs (ce qu'on saisit avec trois doigts) équivaut	de 3	à 5 gr.
La poignée ordinaire de fleurs représente la valeur	de 25	à 35 gr.
La poignée ordinaire de grains représente la valeur	de 80	à 100 gr.
La goutte équivaut		à 1 centigr.

Pour prendre exactement une goutte, il suffit de tremper dans le liquide un tuyau de plume d'oie taillée en biais ; chaque fois qu'on le sort, ce tuyau emporte avec lui une seule goutte qu'on laisse tomber où on veut.

Le litre équivaut à environ	1 kilogr.
Le demi-litre à	500 gram.
Le quart de litre à	250 gram.

*

On peut se servir pour faire certaines pesées de pièces d'argent ou de cuivre ; voici le poids qu'elles représentent :

Monnaies de cuivre.

1 centime pèse	1 gramme.
2 centimes pèsent	2 grammes.
5 centimes pèsent	5 grammes.
10 centimes pèsent	10 grammes.

Monnaies d'argent.

1/5 de franc (20 cent.) pèse	1 gramme.
1/2 franc (50 cent.) pèse	2 gr. 50 centigr.
1 franc pèse	5 grammes.

2 francs pèsent	10 grammes.
5 francs pèsent	25 grammes.

Les pièces en or ne représentent pas exactement des grammes.

IV

Noms, propriétés et préparations des remèdes les plus usuels.

Nous donnerons à la fin de ce volume un *petit dictionnaire de pharmacie domestique* dans lequel les garde-malades trouveront des connaissances utiles sur la propriété et la préparation des remèdes journellement ordonnés. Nous mettons, ici, ceux que tout garde-malade doit nécessairement savoir préparer et appliquer.

1. CATAPLASMES.

Ce n'est pas chose indifférente qu'un cataplasme soit bien ou mal préparé.

Il doit être mou, large, plutôt chaud que tiède, égal, entre deux linges fins qui soient sans couture.

Il se fait avec de la farine de lin, de la mie de pain, des feuilles de mauve, des pommes de terre cuites et écrasées.

Le cataplasme de lin est le plus usité.

Dans un plat contenant la farine de lin versez peu à peu de l'eau bouillante en remuant longtemps, de manière à ce qu'il ne se forme pas de grumeaux. — Etendez cette pâte sur votre linge — avec une cuiller égalisez-la — repliez par dessus votre linge et le prenant avec les deux mains, le plus horizontalement possible, appliquez-le doucement; puis fixez-le avec des bandes ou un mouchoir. — Le médecin ordonne quelquefois que le cataplasme soit arrosé de Laudanum, ou préparé dans une décoction de têtes de pavots.

Si on redoute l'humidité des cataplasmes, comme dans certaines fluxions, on applique un sachet rempli de son ou de sable chauffé à sec.

II. SINAPISMES.

Les sinapismes se préparent comme les cataplasmes, seulement on emploie la farine de

moutarde et l'eau froide; ils ne doivent rester tout au plus que 20 minutes à la même place, moins, si la douleur est trop forte. La cuisson qui se fait sentir disparaît vite sous une légère couche de cérat ou simplement d'huile d'olive. — Le papier *Rigollot* remplace avantageusement la farine de moutarde.

III. LAVEMENTS.

Les lavements consistent dans l'introduction par le rectum, d'eau, de bouillon, de vin ou de liquide médicamenteux.

L'invention des *clysopompes à jet continu* a simplifié le mode d'administration des lavements. Toute personne peut s'administrer à elle-même un lavement avec beaucoup de facilité et le donner à d'autres sans aucune inconvenance, si le malade peut lui-même s'introduire la canule, il n'est pas même nécessaire de le découvrir.

Remarques pratiques : 1. Le malade doit être couché sur le côté droit autant que possible ; il doit ployer un peu son corps et retenir tant soit peu son haleine.

2. Il sera bon de graisser le bout en caoutchouc qui, nous l'avons dit, doit recouvrir la canule, et de le faire légèrement chauffer si le froid l'a raidi.

3. Il faut faire jaillir une petite quantité du lavement avant de l'introduire, afin de s'assurer que l'air est entièrement chassé.

C'est au médecin à indiquer la dose et la matière du lavement. (*Voir le Dictionnaire*).

IV. SANGSUES.

1. Pour appliquer les sangsues, il faut laver la partie indiquée avec de l'eau tiède, la raser s'il y a des poils, la ramollir avec de l'eau chaude ou du lait.

2. On place les sangsues sur un linge, on les roule légèrement pour les essuyer, on les laisse quelque temps hors de l'eau pour les affamer et, les mettant dans un verre ou dans une pomme creusée, ou simplement dans une compresse, on les applique sur la peau et on les maintient jusqu'à ce qu'elles aient toutes pris. Si vous devez appliquer les sangsues dans les *angles* des membres, à un seul point

déterminé ou dans une cavité, vous les mettez une à une dans une *carte roulée;* la sangsue enfonce son suçoir par le petit trou formé avec la carte.

3. Voulez-vous faire tomber une sangsue qui reste trop longtemps, mettez sur son dos une pincée de sel; ne l'arrachez pas de force.

4. On lave les petites plaies avec de l'eau tiède aussi longtemps qu'on veut laisser couler le sang; on les couvre même d'un cataplasme de lin bien mou, ce qui maintient l'écoulement.

5. On arrête le sang, en recouvrant chaque piqûre avec un morceau d'amadou, de linge brûlé ou une toile d'araignée, et en serrant avec une bande.

Si l'hémorragie ne cessait pas, on appliquerait de la charpie imprégnée d'une solution d'alun, ou on saupoudrerait la plaie avec de la colophane et on y appliquerait assez fortement le doigt. Une goutte de perchlorure de fer arrête immédiatement le sang. — On est parfois obligé de cautériser la piqûre avec le *nitrate d'argent....*

6. Des sangsues posées à l'anus, s'introduisent quelquefois dans les intestins, si on n'y prend pas garde; il suffit pour les faire sortir de prendre un lavement d'eau salée.

7. Les sangsues se conservent dans un bocal recouvert par une toile à large tissu pour qu'elles puissent respirer, et à demi rempli d'eau qu'il faut changer assez souvent.

Elles peuvent servir plusieurs fois si elles ont eu le temps d'être bien dégorgées, ce qui n'a lieu naturellement, qu'après un mois: — mais on peu hâter le dégorgement, soit en les pressant de la queue à la tête, soit en les laissant quelques moments dans la cendre ou le son — on les lave ensuite et on les enferme.

8. Si les sangsues refusaient de prendre, on frotterait la partie avec de l'eau sucrée, du lait ou de la viande crue.

V. VÉSICATOIRE.

1. Il faut laver la partie indiquée avec du vinaigre, la raser s'il y a des poils et appliquer ou la *mouche de Milan* ou le *vésicatoire*

prescrit. — Il est utile de saupoudrer le vésicatoire avec du camphre en poudre... On bande et on laisse 5 à 6 heures chez un enfant, 12, 15 et même 24 heures, chez un adulte.

2. Quand la peau est gonflée par la matière séreuse qui s'y est accumulée, on la perce, on fait écouler cette matière et *sans enlever la peau* à moins qu'on ne veuille causer au malade une surexcitation quelquefois utile, on recouvre la plaie d'un morceau de *taffetas Leperdriel* qui doit être changé après 12 heures. — La peau alors s'enlèvera sans douleur au premier pansement. — Nous conseillons l'emploi du taffetas Leperdriel parce qu'il a plusieurs numéros selon le degré de suppuration qu'on veut obtenir, qu'il est commode, propre, adoucissant, et ne répand pas d'odeur. A défaut de taffetas servez-vous d'une feuille de blette après avoir écrasé les grosses côtes et l'avoir enduite de beurre frais.

3. Recouvrez le taffetas de papier mou, préférable au linge et bandez simplement.

— On excite la suppuration en couvrant le taffetas avec la pommade *épispatique* que fournit le pharmacien.

4. Pour sécher un vésicatoire servez-vous de cérat placé d'abord sur le taffetas, puis sur le papier mou.

5. Si la plaie semblait enflammée, mettez un cataplasme de lin ; si elle se couvre d'une couche blanche, enlevez-la en appliquant un cataplasme de fécule de pomme de terre.

6. Si le linge qui recouvre la plaie s'attachait en se séchant, n'essayez pas de le retirer avant de l'avoir humecté avec de l'eau tiède.

7. Quand on essuie un vésicatoire, et en général les plaies vives, il ne faut pas *frotter* avec le linge, mais appuyer et *éponger* à plusieurs reprises.

8. Les *mouches de Milan* moins douloureuses, demandent à être chauffées et étendues sur le taffetas qui les contient, avant d'être appliquées. On ne les enlève pas ; on sèche toutes les 12 ou 24 heures l'humeur qui se montre et on change le papier mou

qui les recouvre; elles tombent toutes seules.

VI. CAUTÈRES.

1. *Etablissement d'un cautère* : Prenez un morceau de sparadrap un peu plus grand qu'une pièce de 5 francs; faites un petit trou vers le milieu et appliquez ce morceau, après l'avoir légèrement chauffé, sur la partie indiquée... Délayez ensuite un peu de *poudre de Vienne* (prendre chez le pharmacien) dans quelques gouttes d'alcool, de manière à former un globule de la grosseur d'un petit pois... Posez ce globule sur la chair par le trou laissé dans le sparadrap, recouvrez d'un linge fin, bandez et laissez un quart d'heure ou quelquefois une demi-heure.

La *poudre de Vienne* et le sparadrap enlevés, vous pansez la petite plaie qui a été faite avec un nouvel emplâtre de sparadrap; et le lendemain, *la brûlure* sera tombée, le trou sera fait et vous y mettrez ou un pois ordinaire ou mieux, un pois fait avec la racine d'iris (voir les pharmaciens).

On pourrait plus simplement établir un cautère au moyen d'un vésicatoire de la grandeur à peu près d'une pièce de cinquante centimes. Après vingt-quatre heures, on crève la petite vessie qui s'est formée, on enlève la peau soulevée et on place un pois qu'une pression continue fait pénétrer peu à peu; — c'est un peu plus douloureux.

2. *Pansement* : Il se fait toutes les 24 heures (toutes les 12 heures pendant l'été) en essuyant, changeant le pois, et recouvrant avec une feuille de lierre ou du taffetas Leperdriel qui est préférable.

Comme pour les vésicatoires on peut stimuler la suppuration du cautère avec la *pommade au Garou* ou la pommade *épispastique.* L'inflammation se guérit par un cataplasme.

Quelquefois autour du trou, se montre une excroissance de chair qu'on brûle en y répandant une pincée d'alun calciné ou en la touchant avec le crayon de nitrate d'argent vulgairement : *Pierre infernale*.

Un cautère se supprime en ne mettant plus de pois et recouvrant la plaie avec du cérat. —

Mais il ne faut jamais supprimer un cautère sans avis du médecin.

Au moyen des *serres bras élastiques de Leperdriel*, le malade peut se panser lui-même, s'il le veut.

VII. EMPLATRES DE THÉRÉBENTINE OU DE POIX BLANCHE.

Ces emplâtres sont d'un usage populaire; leur application entre les deux épaules diminue les rhumes;

Sur le creux de l'estomac, elle calme l'irritation;

Sur les membres ou le côté, elle soulage les douleurs rhumatismales et les points de côté.

Si la peau est couverte de poils, il faut les raser, faire chauffer l'emplâtre et l'appliquer.

On attend que l'emplâtre tombe seul; s'il fatiguait, on pourrait facilement l'enlever en le recouvrant, pendant plusieurs minutes, de linges bien chauds qui le ramolliraient ou d'un cataplasme de lin ou d'une brique chaude.

Le papier *Wlinsi* remplace quelquefois avec

avantage les emplâtres de poix et de thérébentine.

VIII. BAINS.

Quand un bain est ordonné par le médecin, transportez le malade dans la baignoire en lui conservant sa position horizontale; servez-vous pour cela de serviettes passées sous les aisselles et sous les jarrets, comme nous l'avons dit pour le transport du malade; — soyez au moins quatre, à moins qu'il ne s'agisse d'un malade facile à porter.

Laissez les serviettes sous lui dans le bain, afin qu'elles vous servent à le soulever pour sortir.

Ne le quittez pas tout le temps du bain qui ne doit pas dépasser trois quarts d'heure, et sortez-le dès qu'il se trouvera fatigué.

Recouvrez la baignoire avec une grande couverture, de manière à ce que la tête seule du malade soit exposée à l'air.

Il est nécessaire que la baignoire ait une tige transversale qui prête appui au malade.

Les bains chauds ne doivent pas dépasser

30 à 32 degrés centigrades, et il est quelquefois nécessaire que les malades qui par leur tempérament peuvent craindre une congestion cérébrale s'arrosent le visage et s'humectent le front et la tête avec de l'eau moins chaude que celle du bain.

Les bains froids pour être bienfaisants quand ils sont pris comme remède, ne doivent pas se prolonger au delà de 8 à 10 minutes, encore faut-il ne pas rester dans l'eau sans faire du mouvement.

Pour sortir le malade, servez-vous des serviettes laissées dans le bain; puis passant aux mêmes endroits de nouvelles serviettes sèches et chaudes, laissez tomber les premières et transportez le malade sur un pliant recouvert d'une couverture de laine dans laquelle vous l'envelopperez pour le sécher .. de là vous le portez dans son lit chauffé d'avance.

Les bains de pieds, quand ils sont ordonnés, qu'on y ajoute de la moutarde, de la cendre ou du sel, doivent d'abord être tièdes; puis, quand les pieds du malade sont placés

dans le pédiluve, il faut y verser peu à peu de l'eau chaude de manière à ce que la chaleur augmentant rougisse les pieds... un bain ainsi préparé, ne doit pas se prolonger au-delà de dix minutes.

Voici deux manières bien simples de prendre des *bains de vapeur* quand ils sont ordonnés par le médecin :

1º *Dans le lit.* — On place par dessus les jambes et sur la poitrine du malade deux ou trois cerceaux qu'on a joints à l'aide de petites traverses, afin de tenir les draps et les couvertures soulevées en forme de dôme. Près du lit, sur une chaise, est une marmite fermée remplie d'eau bouillante ; elle est surmontée, dans le couvercle, d'un tube en fer blanc ou mieux en caoutchouc qu'on fait pénétrer sous les couvertures du malade et qui y introduit la vapeur. — Une lampe à alcool placée dans le récipient produirait le même effet, il suffirait de laisser vers le bas, quelques petits trous afin que l'air alimentât la flamme. — Cette lampe peut aussi s'introduire dans le lit, mais avec de grandes pré-

cautions quand on veut provoquer une abondante sueur.

2o *Hors du lit.* — Le malade est assis sur un tabouret placé au milieu d'un grand tonneau ou d'un petit cuvier à lessive ou même dans une baignoire ordinaire; au fond du cuvier et ce qui serait plus prudent, sous le tabouret même, se place découverte la marmite pleine d'eau bouillante. Le tonneau est enveloppé de couvertures de laine qui viennent se joindre au cou du malade, de manière à ne pas laisser s'échapper la vapeur. — La tête du malade est toujours dehors et, si quelques vertiges se faisaient sentir, on aurait soin de lui mouiller le visage avec de l'eau fraiche.

Le bain de vapeur ne doit pas durer plus de 15 à 20 minutes. — Habituellement on fait suivre ces bains de frictions.

On peut agir ainsi pour les bains de vapeur aromatisés en plaçant dans le récipient des feuilles de thym, de romarin, de lavande, etc.

IX. VENTOUSES.

On appelle *ventouse* un petit vase en verre qui a ordinairement la forme d'une cloche, et qu'on applique sur la peau du malade pour y attirer avec violence les humeurs du dedans au dehors.

On prend ce verre de la main droite et un morceau de papier tordu en papillotte de la main gauche; on allume ce papier qu'on jette au fond du verre; puis, avec dextérité, on applique le verre sur la peau en observant que les bords touchent bien de tous côtés et ne laissent pas échapper la fumée. Le papier n'ayant plus d'air s'éteint; la peau renfermée sous le verre, pressée par l'air extérieur, rougit, se tuméfie et forme un gonflement produit par l'absence d'air.

Au bout de quelques minutes, pour retirer le verre on appuie le bout du doigt près du bord ce qui permet à l'air de pénétrer dans le verre, et alors il se détache facilement.

On a vu des maux d'estomac, des crampes intestinales, des coliques de foie céder promptement à une ventouse ainsi appliquée.

Ces ventouses s'appellent *sèches ;* on nomme ventouses *humides* ou *scarifiées* celles qui remplacent les sangsues parce qu'il y a saignée ; elles ne peuvent être appliquées que par le médecin.

X. SÉTON.

Le *séton* est un exutoire qui est formé par l'introduction sous la peau d'une mèche de fil ou de coton qui entretient la suppuration.

Le médecin seul doit poser un séton et ordonner de le supprimer.

Pour le panser, il faut oindre de cérat la partie de la mèche restée en dehors de la plaie, puis tirer cette mèche par l'autre bout de manière à sortir la partie qui était sous la peau et y introduire la partie préparée ; — on coupe ce qui est sale, et on fait un nœud afin que le séton reste en place.

On couvre le tout de charpie pour pomper la suppuration, et l'on maintient par une bandelette.

Comme pour les cautères, on entretient la

suppuration avec la pommade épispastique; — on appaise l'inflammation à l'aide de cataplasmes.

Quand la mèche est usée, on coud bout à bout une nouvelle mèche à la première en ayant soin de bien applatir la couture pour qu'elle ne déchire pas la plaie. La mèche n'est autre chose que du fil de coton ou du linge mi-usé.

On supprime un séton en coupant la mèche très-près de l'une des ouvertures et en la retirant par le bout opposé; on panse avec de la charpie sèche ou légèrement enduite de cérat.

XI. SAIGNÉE.

La *saignée* est une opération par laquelle on tire du sang d'un vaisseau par le moyen d'un instrument tranchant appelé *lancette.* On pratique la saignée ordinairement au bras parce que c'est la seule qui puisse donner exactement la quantité de sang qu'on veut obtenir.

C'est au médecin seul à juger de l'opportu-

nité de la saignée, du membre que l'on doit saigner et de la quantité de sang qu'on doit extraire. C'est aussi au médecin seul qu'il faut laisser faire cette opération.

Nous dirons plus tard ce qu'on doit préparer pour la saignée.

ARTICLE TROISIÈME

La garde-malade chirurgien.

Comme chirurgien, la garde-malade doit savoir faire *les pansements et les bandages* les plus ordinaires.

Ce n'est pas *de la science* que nous lui demandons, car *panser et bander* une plaie tant soit peu grave exigent des études spéciales, et c'est toujours le médecin ou le chirurgien qui fait l'un et l'autre.

Nous avons déjà parlé *du pansement* des vésicatoires, etc... pour les *bandages* ordinaires, il ne faut qu'un peu de dextérité et d'adresse pour savoir faire ceux qui se présentent tous les jours.

Les femmes ont en général la main assez légère et le goût assez formé pour deviner un *arrangement* qu'elles n'auraient jamais vu faire ; elles ont surtout l'esprit assez pénétrant et le cœur assez dévoué, pour réussir, souvent aussi bien que le médecin, un pansement qu'elles n'auront vu faire qu'une fois à un malade qu'elles affectionnent. Aussi, ne parlons-nous pas de la manière de rouler une bande autour du doigt ou du front ou du bras, — de soutenir une main malade à l'aide d'un mouchoir attaché au cou, — de couvrir exactement la poitrine, en remplissant de ouate ou de charpie, les parties que ne peut serrer la bande, — de former une espèce de capuchon sur la tête pour l'envelopper, — de fendre une bande pour laisser passer l'oreille quand il s'agit d'appliquer et de maintenir un remède sous l'oreille elle-même, — d'entourer exactement la cheville, le cou-de-pied..., etc.

Nous lui demandons seulement :

1° *De préparer tout ce qui est nécessaire aux pansements*,

2° *De prêter son concours pendant les pansements.*

I

Préparation du pansement.

CHARPIE.

Elle se prépare avec du linge à demi usé, un peu grossier, blanc de lessive et non lavé à l'eau de javelle.

Il est nécessaire qu'elle soit effilée brin à brin, un peu longue et provenant d'un linge de toile plutôt que d'un linge de coton.

La charpie a pour but non seulement de protéger la plaie contre les inflammations, mais encore d'absorber les liquides, en agissant comme une éponge.

Elle s'emploie quelquefois *sèche*, mais il faut alors que les fils soient bien *égalisés* afin qu'ils ne restent pas sur la plaie qu'ils enflammeraient; le plus souvent, on l'emploie *enduite* de cérat, d'huile d'olive ou de beurre frais.

Pour éviter que la charpie laisse ses fila-

ments dans la plaie, on place ordinairement, entre la plaie et la charpie, une compresse toute percée d'une multitude de petits trous. La charpie fait son effet à travers ces trous, et on peut l'enlever entière.

La charpie s'emploie encore en *mèches* et en *boulettes*. — Il faut laisser agir le médecin et se rendre bien compte de tout cé qu'il fait.

BANDES.

Les bandes sont d'une immense utilité auprès des malades.

Elles peuvent être en toile, en coton, en laine même; leur largeur ordinaire est d'un peu plus de deux doigts; il faut qu'elles n'aient ni ourlet, ni lisière et que les différentes parties dont elles peuvent être ajustées, soient réunies par des points de couture à surjets rabattus.

Les bandes se préparent roulées sur elles-mêmes, comme si elles l'étaient autour d'une bobine; et c'est en enveloppant la partie malade qu'on les déroule peu à peu.

L'application des bandes forme toute une

science qui ne s'apprend qu'en voyant agir les personnes expérimentées. Suivez donc attentivement chacun des mouvements du médecin bandant un bras, une jambe, un pied, un poignet ; faisant un *renversé ;* attachant une *sous-mentonnière*, une ceinture ; soutenant un bras fracturé, etc...

Une garde-malade intelligente saisit rapidement les diverses combinaisons qu'il faut faire et peut, avec utilité, venir en aide au médecin.

Un mouchoir peut très souvent remplacer une bande quand il s'agit, par exemple, de fixer un cataplasme sur le ventre, sur la poitrine, de maintenir un bras en écharpe...

Remplissez avec des boulettes de coton les creux qui se trouveraient sous la bande et l'empêcheraient de se maintenir serrée.

COMPRESSES.

Comme tout le linge au service des malades, les compresses doivent être souples, faites de linge un peu usé, sans lisière ni ourlet.

La compresse est une sorte de coussinet formé par une pièce de linge pliée en deux, quatre ou huit doubles ; elle est destinée à absorber le liquide secrété par les plaies et à maintenir le remède appliqué.

Le papier brouillard (*papier mou*, *papier Joseph*) peut remplacer les compresses et quelquefois avec avantage... On prend une feuille, qu'on plie en quatre ou six doubles, on la froisse en la pressant avec la main pour la rendre bien souple et on l'applique. Ces compresses en papier ont l'avantage d'être moins dispendieuses.

ATTELLES.

On appelle ainsi de petites pièces de bois ou de carton destinées à maintenir les os qui ont été fracturés.

On peut se servir d'un cahier de papier mou, qui, plié en long, devient assez résistant et ne risque pas, comme le bois, de blesser les chairs trop délicates.

II

Soins pendant le pansement.

Les premiers pansements, quand il s'agit de plaies ou de blessures tant soit peu graves, sont faits par le médecin, nous l'avons dit. — C'est lui qui indique à la garde-malade le moment où il peut le remplacer. — Soyez scrupuleux alors, pour obéir aux prescriptions et pour imiter la *manière* du médecin autant qu'il sera en vous.

En été lorsqu'une plaie donne beaucoup, les pansements doivent être plus fréquents ; toutes les 12 heures au moins.

En présence d'une plaie à panser, il faut d'abord la laver avec de l'eau fraiche ou tiède de manière à la nettoyer,

Enlever ensuite avec soin, les corps étrangers qui pourraient s'y trouver : filaments, terre, os, éclats de verre...

Si les compresses ou les bandes du pansement sont collées contre la plaie, il faut les humecter avec de l'eau tiède avant de les enlever.

Lorsqu'une plaie devient enflammée, douloureuse, qu'elle s'entoure de boutons, appliquez-y un cataplasme de farine de lin, bien renfermé entre deux linges.

Quand vient l'heure du pansement, la garde-malade doit tenir prêt tout ce qui peut être nécessaire au médecin : bandes, compresses, charpie, cérat, ciseaux, épingles, sparadrap qui sert pour réunir les lèvres des plaies, ou pour faire tenir les petites compresses qu'on ne peut bander ; elle doit éviter que le malade prenne froid s'il est obligé de se découvrir ; et lorsque le pansement se fait dans le lit, elle doit mettre ou un linge ou une toile cirée, sous la partie malade, pour ne pas salir les draps.

Si le médecin opère une saignée, préparez deux longues bandes d'un mètre à un mètre et demi, de petites compresses, une écuelle pour recevoir le sang et une cuvette avec un linge propre pour laver les mains du médecin.

C'est vous qui serez chargée d'enlever la bande qui recouvre la piquée. Ne le faites

qu'au bout de deux jours et si la blessure était enflammée, enveloppez-la d'un linge imbibé de cérat ou d'huile d'olive.

Nous indiquerons dans le *Petit Dictionnaire des accidents*, les opérations chirurgicales qu'une garde-malade doit savoir faire.

ARTICLE QUATRIÈME

La garde-malade cuisinière.

La science culinaire de la garde-malade n'a pas besoin d'être bien étendue; ce n'est pas elle ordinairement qui prépare ce qui est ordonné, il est utile cependant qu'elle sache la manière de le faire.

En principe, observez rigoureusement la diète ordonnée par le médecin. — Ne cédez pas aux caprices des malades. — Veillez à ce que des personnes imprudentes ne leur apportent pas des aliments en cachette.

Quand vous devez donner, donnez *plutôt moins que plus*; donnez des aliments légers,

faciles à digérer ; *donnez-les en petite quantité et en plusieurs fois.*

Que le convalescent surtout ménage son estomac comme il ménage ses jambes.

En mangeant, le malade ne doit pas boire de la tisane, mais de l'eau sucrée ou de l'eau rougie par un peu de vin.

Bouillon gras ordinaire.

Mettez dans un pot de terre, deux litres d'eau, un demi kilogramme de viande de bœuf et un quart de kilog. de veau que vous aurez bien dégraissés ; — salez immédiatement et pour faire écumer la viande, placez le pot, sans le couvrir tout à fait, devant un *feu doux* (quand le feu est ardent, la viande se resserre, concentre son suc, est meilleure à manger, mais le bouillon est moins bon). Enlevez l'écume à mesure qu'elle paraît, et lorsqu'il ne s'en forme plus, ajoutez une carotte, un ou deux porreaux, puis faites mijoter, c'est-à-dire bouillir à petit feu pendant 6 à 8 heures.

Tenez le pot presque couvert afin qu'il ne

perde pas beaucoup par l'évaporation ; s'il faut ajouter de l'eau, qu'elle soit toujours chaude ; ne mettez dans le pot au feu ni ail, ni oignon, ni épices, ni lard, ni viande salée.

L'extrait de *viande Liebig* permet de préparer rapidement un bouillon qu'on peut rendre plus ou moins nourrissant et qui est d'un goût exquis.

Il suffit dans demi-litre d'eau bouillante préparée avec un peu de sel, une carrotte, etc... de dissoudre une cuillerée à café de l'*extrait*.

Bouillon de malade.

Prenez 250 grammes de viande maigre hachée; versez dessus un litre d'eau bouillante dans laquelle vous aurez fait dissoudre un peu de sel de cuisine. Quand le bouillon est refroidi, passez et faites boire froid ou chaud.

Bouillon de poulet.

Prenez une moitié de poulet, faites cuire doucement avec un litre d'eau pendant deux

heures. Ajoutez-y du sel, un peu de laitue, une petite poignée de poirée, deux pincées de cerfeuil, et passez le bouillon quand il est refroidi.

Thé de bœuf.

Prenez 500 grammes de chair de bœuf maigre, hâchez menu, enfermez dans un linge assez fin et plongez dans un demi-litre d'eau un peu salée que vous faites bouillir seulement quelques minutes ; — sortez le linge et exprimez le jus.

— Rien de plus facile que d'ajouter à ces bouillons une cuillerée de vermicelle ou de semoule.

Bouillon aux herbes.

Prenez une poignée de laitue, d'oseille, ou demi-poignée de cerfeuil et de poirée. Epluchez, lavez, coupez en morceau et faites bouillir demi-heure. — Ajoutez 20 grammes de beurre et un peu de sel.

Ce bouillon est rafraichissant et laxatif; il est souvent ordonné après une purgation.

Panade.

Prenez quelques tranches de pain blanc; mettez-les dans un pot avec de l'eau, un peu de sel et un morceau de beurre frais, faites mijoter pendant trois quarts d'heure. — On peut ajouter un jaune d'œuf délayé dans un peu d'eau ou de lait.

Œuf à la coque.

Prenez un œuf bien frais et quand l'eau est bouillante, plongez-le seulement pendant 2 ou 3 minutes.

Lait de poule.

Délayez un jaune d'œuf bien frais dans un grand verre d'eau bouillante, ajoutez-y du sucre ou du sirop et un peu d'eau de fleur d'oranger.

Quelques personnes préfèrent battre le jaune d'œuf avec du sucre en poudre et verser peu à peu après l'eau bouillante en remuant.

Crêmes d'avoine, d'orge, de riz, etc.

Comme toutes ces substances se trouvent dans le commerce réduites en fécule, il suffit d'en mettre une ou deux cuillerées dans du bouillon gras, dans de l'eau beurrée et salée ou dans du lait sucré, et de faire bouillir jusqu'à épaisseur de la crême, en ayant soin de remuer souvent avec une cuiller, afin d'empêcher qu'elle ne s'attache au fond du pot.

Cotelettes grillées

Applatissez une côtelette en la frappant avec un rouleau, saupoudrez-la d'un peu de sel, suspendez-la par le moyen d'un gril sur des charbons allumés (évitez la flamme), laissez-la pendant 15 à 20 minutes en ne la retournant qu'une fois, et étendez-la sur un morceau de beurre frais. — La côtelette doit être rouge au centre, mais non violette.

Convalescence.

Quand le médecin *met à la côtelette* le malade longtemps tenu à la diète c'est que la

convalescence commence, et le *régime* est alors encore plus nécessaire que pendant la maladie.

Avec le retour de la santé renait l'appétit, et toutes les préoccupations du malade sont dirigées vers son alimentation. Aussi toutes les recommandations des médecins pendant la convalescence se bornent-elles presque à dire au malade: *Modérez votre appetit.*

Cette recommandation nous la faisons en d'autres termes aux garde-malades: *Soyez fermes pour ne pas dépasser les ordres du médecin, et quand le malade est laissé à votre prudence, allez doucement.*

Les repas seront fréquents, mais peu abondants; on ne donnera jamais de nouveaux aliments avant que ceux pris auparavant ne soient tout à fait digérés; quatre ou cinq petits repas valent mieux que deux bons repas.

Les aliments seront tous de première qualité et bien préparés; ils seront légers, la viande sera plutôt rôtie que bouillie; le pain, de la veille plutôt que du jour, la croûte est préférable à la mie, et il est bon, si on n'a que

des tranches de pain, de les faire rôtir; les œufs seront plutôt mollets que préparés à l'huile ou au beurre; les fruits seront en général cuits plutôt que crus, si le médecin permet des fruits crus tels que raisins, cérises, poires, oranges... on les choisira bien murs et bien fondants.

Voici la carte des aliments qui conviennent à un convalescent et que nous plaçons dans l'ordre de leur facilité à être digérés:

1. *Bouillon de poulet, de lapin, de bœuf, coupé d'abord avec un peu d'eau, puis pur.*

2. *Potages à la fécule, au tapioca, à la semoule, au vermicelle, au pain.*

3. *Biscuits, croûtes de pain, recouvertes de conserves de fruits ou de gelée de fruits.*

4. *OEufs frais cuits à la coque.*

5. *Poissons frits ou bouillis, viandes blanches, côtelettes et fruits.*

6. *Eau rougie et peu à peu du vin vieux pur...*

CHAPITRE CINQUIÈME

DERNIERS SOINS MATÉRIELS DONNÉS PAR LES GARDE-MALADES.

Le malade est mort. Vous avez adouci, autant qu'il a été en votre pouvoir, les heures quelquefois si pénibles de l'agonie; — vous avez, presque à chaque instant, interrompu les prières que vous faisiez à Dieu, pour essuyer doucement la sueur froide qui baignait son front ou pour humecter ses lèvres desséchées; vous avez établi le silence le plus religieux autour de son lit; — vous avez, en un mot, fait tout ce que vous suggéraient le dévouement et l'expérience;... votre tâche n'est pas encore finie.

Ne vous hâtez pas de couvrir le visage du malade qui vous semble mort; ne dites rien en sa présence qui fût de nature à l'inquiéter

s'il pouvait entendre: on a vu des malades qui, pendant vingt-quatre heures, immobiles, sans paroles, paraissaient insensibles, entendre cependantt out ce qu'on disait autour d'eux.

Appelez le médecin pourqu'il constate le décès; ne transportez le cadavre de son lit sur un autre qu'après quelques heures; abaissez doucement ses paupières et fermez lui la bouche sans trop presser la mâchoire inférieure.

Ouvrez les fenêtres de l'appartement et purifiez-le en l'arrosant *d'eau phénolée* ou en renouvelant *le chlorure de chaux* ou *de soude.*

Attendez quelques heures pour mettre le cadavre en suaire.

Cette action d'*ensevelir les morts*, c'est-à-dire de les envelopper du suaire qu'ils doivent emporter dans la tombe, ne peut-être faite par tout le monde. Laissons ce soin à ceux à qui la charité ou leur position donne le courage de le faire et que ceux-là agissent avec respect, avec modestie et pénétrés de la pensée qu'ils remplissent une des œuvres de miséricorde recommandées par l'Église.

La bienséance demande que les hommes ensevelissent les corps des hommes, les femmes ceux des femmes, et les religieux et les ecclésiastiques ceux de leur frères.

Allumez une lampe auprès du mort; placez entre ses mains jointes et appuyées sur sa poitrine ou un crucifix ou un chapelet, et ne le laissez pas sans gardien jusqu'à l'heure de l'enterrement.

Il n'est pas rare de voir, dans les campagnes surtout, des personnes demeurer renfermées dans la chambre où se trouve le cadavre en attendant la sépulture, sans se mettre en peine des exhalaisons qui s'échappent ordinairement de ces corps soumis à une décomposition plus ou moins rapide, suivant l'espèce de la maladie et de la saison. C'est s'exposer à éprouver la funeste influence de l'air corrompu qu'elles respirent. Il est donc nécessaire de la purifier en renouvelant et en remuant le chlorure de chaux et d'établir un courant d'air en laissant les portes ou les fenêtres ouvertes.

DEUXIÈME PARTIE.

Les Garde-Malades au point de vue spirituel.

—⊷⊶—

CHAPITRE PREMIER.

—

VERTUS NÉCESSAIRES A LA GARDE-MALADE.

———

I

L'ESPRIT DE FOI.

L'esprit de foi, c'est la pensée habituelle de Dieu influençant directement ou indirectement chacune de vos actions.

1. L'esprit de foi vous fait envisager votre fonction de garde-malade comme une *vraie mission* donnée par Dieu pour faire auprès du

malade que l'obéissance vous confie, ce qu'aurait fait Jésus-Christ lui même.

Oh ! si Jésus-Christ eût rencontré sur son chemin ce pauvre malade n'ayant personne auprès de lui, comme il l'eût aimé, comme il l'eût soigné, comme il l'eût consolé ! Jésus-Christ eût pansé ses plaies avec une douceur et une attention toute particulière, il eût calmé ses souffrances par une de ces paroles suaves que lui inspirait toujours son cœur ; il l'eût surtout préparé doucement et pieusement à la mort.

Jésus-Christ n'étant plus sur la terre comme autrefois, ne peut plus rendre ces soins matériels et il vous en charge.

Non, ce n'est pas proprement votre supérieure qui vous dit : *allez auprès de ce pauvre malade*, c'est Jésus-Christ qui lui a inspiré la pensée de vous y envoyer *vous plutôt qu'une autre...* Oh ! allez, allez-y avec amour et reconnaissance.

2. *L'Esprit de foi* vous fait compter sur l'assistance toute particuliére de Dieu tout le

temps que vous serez auprès du malade que l'obéissance vous a confié.

Assistance matérielle qui soutiendra vos forces, ne permettra pas que vous soyez accablée, vous inspirera une foule de détails auxquels vous ne pensiez pas et qui auront tous pour but de procurer le bien du malade.

Assistance spirituelle qui ranimera votre courage, vous montrera vos péchés expiés, et là haut au ciel, votre couronne se formant peu à peu. D'autant de fleurs immortelles que de minutes pénibles passées près de votre malade...

3. *L'esprit de foi* vous fera comprendre et goûter ces suaves paroles de Jésus-Christ: *Ce que vous aurez fait au plus petit des miens en mon nom, c'est à moi que vous l'aurez fait*, et vous montrera dans ce malade l'enfant de Dieu, l'héritier du ciel, une créature faite à l'image de la Sainte Trinité, rachetée au prix du sang de Jésus-Christ et destinée à louer et à glorifier son Créateur et son Sauveur pendant toute l'éternité.

Il vous montrera dans ce corps, défiguré par

la maladie et la souffrance, le temple vivant du St-Esprit, le membre de Jésus-Christ, Jésus-Christ lui même.

O mon Dieu ! mon Dieu ! donnez-moi l'esprit de foi, ouvrez, ouvrez les yeux de mon âme !

II

INTENTION DROITE ET CHRÉTIENNE.

C'est surtout *l'intention* qui fait le mérite des actions bonnes; voilà pourquoi, chaque matin offrez à Dieu, non par l'effet d'une habitude insignifiante, mais avec un véritable sentiment de foi, les travaux, les fatigues, les peines de la journée ou de la nuit qui se présente à vous.

Ne quittez pas votre communauté sans aller demander à Jésus-Christ dans le St-Sacrement sa bénédiction, et sans lui avoir dit que *c'est pour lui que vous allez travailler.*

Ayez dans la journée *une heure fixe*, *midi* par exemple, *trois heures* du soir, *minuit...* pour renouveler *votre intention*. Un mot suffit. Une fois l'habitude prise, le son de l'hor-

loge sonnant midi ou trois heures nous avertit qu'il faut penser à Dieu.

N'oubliez pas que toute autre intention que celle de plaire à Dieu et de travailler pour Dieu: celle par exemple de s'attirer l'estime d'une supérieure, de passer pour charitable, habile, dévouée aux yeux des parents du malade... serait un grand malheur pour votre âme. Le démon ne commence jamais par présenter le mal aux âmes pieuses, il se contente tout d'abord d'éloigner d'elles la pensée de Dieu.

III

LA CHARITÉ.

La charité est par excellence la vertu des garde-malades. On a dit, avec beaucoup de délicatesse et de vérité, que si cette belle vertu venait à disparaître de la terre, ce serait dans le cœur d'une religieuse vouée par état au soulagement de ceux qui souffrent, qu'on la retrouverait toujours.

Et cette charité de la religieuse garde-malade, il faut l'entendre dans son sens le plus

étendu et le plus chrétien, c'est-à-dire *le don de soi-même sans limite de temps, sans acception de personnes, sans réserve d'aucune manière.*

On conçoit qu'une mère, qu'une fille, qu'une épouse, qu'une sœur épuisent leur santé pour soulager un enfant, un père, un époux, un frère, — on conçoit même qu'une mercenaire excitée par l'appât du gain aille quelquefois, quoique bien rarement, jusqu'à altérer sa santé.

Mais qu'à un inconnu, à un indifférent, à un ennemi quelquefois, on donne des soins, — non pas ces soins passagers que tout bon cœur est avide de prodiguer — mais des soins longs, minutieux, affectueux, surtout ne laissant entrevoir aucune récompense, souvent même aucune reconnaissance, et cela malgré la fatigue, malgré l'ennui, malgré la mort qu'on sait plus d'une fois inévitable... on ne trouve cette charité que dans un cœur où règne le bon Dieu et que vient souvent fortifier Jésus-Christ dans la sainte communion.

Cette charité pousse la garde-malade :

1. *A se donner toute entière.* Elle donne son esprit, son cœur, ses lèvres, ses mains.

Son esprit, par *l'attention* qu'elle apporte à ne rien omettre de ce qui est prescrit, — à prévoir tout ce qui peut être utile et même agréable pour le donner au malade, nuisible ou importun pour l'éloigner de lui, — à se rendre capable de bien remplir le devoir de sa vocation en examinant, en demandant, en consultant.

Son cœur, par la tendresse à compâtir à toutes les misères, à toutes les exigences mêmes du malade; à souffrir même ses rebuts, ses paroles désobligeantes, ses reproches durs et injustes quelquefois, — par la constance à revenir toujours à lui, à recommencer auprès de lui chaque jour et chaque nuit les mêmes soins, et les mêmes préférences, à être toujours enfin mère, sœur, fille dévouée.

Ses lèvres, par la douceur de ses paroles, le calme de son sourire, la piété de ses encouragements. Les paroles de la garde-malade doivent tomber comme un baume sur le cœur et sur l'âme du malade.

Ses mains enfin, par la délicatesse des services qu'elles rendent, par la promptitude des secours qu'elles apportent, par l'infatigable travail auquel elles se livrent.

La charité pousse la garde-malade :

2. *A ne se rechercher en rien et à ne se plaindre de rien.* Puisqu'elle s'est donnée toute entière, elle est donc *au service* du malade que Dieu lui a confié.

Ce service, selon les maladies, peut être difficile ; il peut absorber tout le temps, et la nuit et le jour, laisser à peine quelques minutes de repos ; briser par conséquent la volonté presque à chaque instant... oh ! que de renoncements exige ce ministère : on voudrait s'asseoir, il faut se tenir debout ; on voudrait respirer un air plus pur, il faut rester dans une atmosphère viciée ; on voudrait prier dans le calme, il faut s'agiter, aller, venir, recommencer plusieurs fois la même chose ; on est fatiguée, peinée, il faut paraître gaie, souriante et pleine d'espérance... mais aussi que de mérites devant le bon Dieu !

IV

LA PATIENCE.

La patience est le fruit de la charité et seule la charité peut la donner. L'affection naturelle quelque pure et quelque forte qu'elle soit ne suffit pas à alimenter dans l'âme cette vertu si nécessaire aux garde-malades.

Le premier jour, l'affection naturelle peut soutenir, mais l'affaissement vient vite, l'ardeur diminue, le murmure gronde sourdement et le malade s'aperçoit bientôt qu'on est brusque, qu'on lui parle avec moins de bonté, qu'on le sert avec moins de joie... Dieu seul peut maintenir l'âme dans sa paix et dans sa patience.

Une garde-malade est exposée à rencontrer toutes sortes de difficultés et les difficultés les plus imprévues.

C'est un débauché que sa mauvaise conduite a réduit à l'état où il se trouve et qui honteux de lui-même accuse la Providence et se révolte même contre les soins qu'on lui rend ;

C'est un homme d'une humeur âpre et grossière que rien ne contente, qui trouve tout mal fait, qui accuse même sa garde-malade de le faire souffrir exprès et de prolonger volontairement son malaise ;

C'est une femme susceptible, querelleuse, affaiblie par la maladie qui ne peut supporter qu'on la quitte un instant, qui veut toujours qu'on s'occupe d'elle, qui ne permet pas le moindre bruit, qui s'imagine qu'on ne l'aime pas et qui est toujours à se plaindre...

Il serait long à tracer le tableau des caractères grossiers, bizarres, ingrats, méchants auprès desquels est appelée une garde-malade. Qu'elle conserve toujours la sérénité sur son visage, la douceur de ses paroles et la paix de son cœur, et que dans les moments pénibles où elle se sentira plus émue elle murmure tout bas : *Jésus doux et humble de cœur, rendez mon cœur comme le vôtre.*

Sa patience ne doit pas cependant dégénérer en faiblesse et il est quelquefois nécessaire de montrer un caractère ferme et résolu.

Auprès du malade libertin qui se permet-

trait des mots inconvenants et des plaisanteries ignobles, auprès du malade impie qui, de parti pris, blasphémerait Dieu, sachez tout d'abord être impassible, puis sévère, puis simplement menacez de vous retirer et retirez-vous.

Une injure personnelle peut vous trouver insensible, une injure à votre dignité et à votre honneur doit vous trouver ferme.

Faites-vous respecter, vous d'abord femme honnête et vertueuse, puis votre costume religieux et le Dieu que vous servez.

V

LA PRUDENCE.

La prudence et une prudence plus qu'ordinaire est indispensable à une garde-malade pour ne pas souiller son âme.

Obligée de rendre aux malades de tout âge, de tout sexe, des services souvent délicats soit dans un hôpital soit surtout dans une maison particulière où elle est pendant de longues heures, seule avec son malade, comme elle a besoin d'avoir le cœur solide-

ment affermi dans la vertu, l'âme fortement trempée et les pensées habituellement élevées à Dieu !

Ne sait-elle pas qu'un regard peut la rendre criminelle, qu'un sentiment irrégulier d'une affection trop humaine peut ternir sa vertu ?

Ah ! sans doute, ma sœur, Dieu ne permettra pas que vous soyez tentée au dessus de vos forces; sans doute, dans l'exercice de ces fonctions que l'obéissance vous a imposées, vous avez un droit tout particulier au secours de Dieu, mais ce sera à condition que vous ne donnerez pas la moindre prise à la fragilité naturelle de votre cœur par la plus légère imprudence ;

A condition que vous ne laisserez jamais volontairement vos prières ;

A condition que vous serez fidèle à ouvrir pleinement votre conscience à votre confesseur et à faire part à votre supérieure de tout ce qui se passe d'extraordinaire en vous et autour de vous ;

A condition que vous ne permettrez jamais la moindre familiarité même la plus innocen-

te, que vous suivrez *à la lettre* les prescriptions de votre règle, que vous serez bonne sans faiblesse, affable sans affectation, douce sans flatterie...

Voici en peu de mots les principaux points sur lesquels vous devez veiller :

Dans les soins à donner et surtout la manière de les donner.

Tel pansement délicat exige que vous montriez un air plus grave, que vous ne vous permettriez pas le moindre sourire, encore moins la plus petite plaisanterie.

N'affectez pas de ne *rien craindre*, *d'être accoutumée à tout ;* il est bon que le malade que vous pansez comprenne, que si vous lui rendez tel service délicat, vous êtes conduite par l'esprit de Dieu.

Dans les paroles de consolation, d'encouragement et même de piété que vous croyez devoir dire au malade.

En général, évitez toute parole *un peu tendre ;* passez pour bonne, dévouée, mais pour une personne *peu affectueuse*. On vous respectera davantage et vous conserverez la

paix de l'âme. Le visage ouvert et souriant nécessaire pour mettre le malade à l'aise se concilie très-bien avec la gravité du regard et la dignité de la parole.

Dans la manière de vous tenir ou debout ou assise auprès du lit de votre malade;

Dans les questions à lui faire, les histoires à lui raconter, les confidences à écouter.

Dans les rapports avec les parents et avec le médecin. Il y a là souvent beaucoup de danger. — Ne prenez jamais le parti d'un médecin plutôt que d'un autre; laissez le malade entièrement libre d'appeler qui il voudra.

Dans les livres à lire soit ceux que vous trouvez par hasard chez le malade, soit ceux que vous vous procurez sous prétexte de vous instruire dans vos devoirs de garde-malades;

Dans les visites que vous faites après la maladie, surtout pendant la convalescence.

VI

LE COURAGE.

Il faut du courage, de l'énergie, de l'intrépidité pour se livrer au soin des malades.

Ce n'est pas la gloire que procurera ce dévouement, mais *la vieillesse* avant le temps et une vieillesse dans l'oubli, mais des infirmités précoces et souvent bien souvent *la mort.*

« Nous sommes arrivés, dit un auteur, à une époque où les crimes de la terre montant en noirs tourbillons vers le trône de Dieu en font descendre des fléaux inconnus à nos pères. Les épidémies sous toutes les formes attaquent la génération qu'elles déciment et la mort frappe à coups redoublés sur les peuples. Le choléra par exemple semble se naturaliser parmi nous. Il quitte une contrée, va en frapper une autre et revient encore visiter ceux à qui il avait fait de cruelles blessures. Une foule d'autres maladies dangereuses éclatent tantôt sur un point, tantôt sur un autre. — Aller au devant d'elles, c'est aller à la mort. »

Et le courage peut être ne serait pas aussi nécessaire pour aller au devant de la mort que pour supporter ces contrariétés, ces renoncements continuels, ces répugnances de toutes les heures, ces dégoûts, ces malaises qui viennent de la maladie, du malade, de l'entourage

du malade, de l'état nerveux de la garde-malade elle-même.

Oh ! chère sœur, comme vous avez besoin d'être soutenue par la prière, par la communion surtout, et par la pensée que rien de ce que vous souffrez n'échappe à Dieu pour qui vous travaillez, à Dieu qui compte comme rendus à lui-même tous ces services que vous rendez à l'un de ses enfants.

VII

LE ZÈLE.

N'oubliez jamais que les soins que vous donnez *au corps* de votre malade ne doivent être qu'un moyen pour parvenir à donner des *soins à son âme*, et chaque fois que l'obéissance vous envoie auprès d'un malade nouveau, dites-vous : *Il faut que je procure le salut éternel de cette âme, il le faut à tout prix.*

Nous vous donnerons plus tard des pensées capables d'exciter et d'entretenir le zèle que vous devez avoir, qu'il vous suffise ici de vous rappeler que le *zèle du salut des âmes* doit

animer toutes les vertus que nous demandons de vous ; il doit être *entretenu par la prière* et les pensées de foi, *charitable* et par conséquent *industrieux* cherchant tous les moyens possibles de parvenir à son but, *patient* toujours prêt à recommencer sans se rebuter des obstacles, de la lenteur, même de l'insuccès, *prudent* ne voulant pas trop se hâter, attendant l'heure favorable, se gagnant l'affection de tous pour être aidé par tous, *courageux* ne redoutant pas trop pour lui une petite humiliation, ni pour son malade un mouvement de sensibilité qui aura pour résultat de le préparer à la mort.

CHAPITRE DEUXIÈME.

DEVOIRS SPIRITUELS DE LA GARDE MALADE.

§ 1er *Devoirs envers elle-même.*

La garde-malade a envers elle-même deux grands devoirs à remplir : *la fidélité* et *la vigilance.*

I

FIDÉLITÉ.

1. *A se conserver en état de grâce.* Seul l'état de grâce lui permet d'acquérir des mérites pour le ciel ; il la rend *vivante* et *aimée du bon Dieu.* Alors tous ses pas, toutes ses actions, toutes ses paroles, toutes ses peines sont profitables pour le bien de son âme ; alors ses fatigues, ses veilles prolongées, ses privations à peu près continuelles, ses répugnances surmontées, les dangers auxquels elle s'expose sont pour son âme une augmentation continuelle de mérites. Oh ! quelle couronne dans le ciel pour une garde-malade qui aura vécu unie à Dieu !

Mais si elle était en état de péché mortel, son dévouement, son activité, ses prévenances, tout, tout serait perdu pour le ciel !

O vous qui n'êtes pas rebutées par les peines nombreuses attachées au service des pauvres malades, nous vous en conjurons, ne consentez pas à perdre le fruit de vos fatigues et de vos souffrances. Hâtez-vous, dès

que vous vous croyez coupables, de recourir au tribunal de la pénitence, et puisez dans les sacrements la grâce et la force dont vous avez besoin !

Plus qu'une religieuse cloîtrée, la sœur garde-malade a besoin de Jésus-Christ.

Communiez donc aussi souvent qu'on vous le permet ; *ne vous arrêtez pas* sous prétexte que vous n'avez pas le temps de vous préparer comme vous voudriez et que vous êtes obligée de sortir presque immédiatement après la sainte messe. Auprès du lit de votre malade, au milieu des soins les plus absorbants, le cœur peut être uni à J.-C. tout aussi bien qu'à la chapelle.

Votre malade n'est-il pas un enfant de J.-C. ; et ce que vous faites à cet enfant ne le faites-vous pas à J.-C. lui-même ?

*

2. *Fidélité à la prière.* La prière est surtout pour vous, garde-malades, *la restauration* de *votre âme*. C'est là pendant cet entretien avec Dieu soit par la prière vocale soit par

la prière mentale que vous *réparez vos pertes*, — *que vous guérissez vos blessures*, — *que vous fortifiez votre faiblesse*. C'est là que vous vous reposez réellement, là que Dieu vous fait sentir qu'il est près de vous, là que Dieu vous apprend ces industries de zèle qui vous feront parvenir jusqu'aux âmes, et qui feront de vous des apôtres.

Ne laissez jamais *volontairement* les prières qui vous sont imposées par votre règle ; si les soins donnés au malade absorbent tellement votre temps que vous ne puissiez pas *réellement* faire toutes vos prières, tenez-vous en paix ; ne récitez que celles que vous pouvez réciter et suppléez par des pensées plus pieuses et par des élévations plus fréquentes de votre cœur à Dieu, à celles que vous aurez dû laisser ; seulement ne diriez-vous qu'un *Notre Père*, dites-le lentement, pieusement et affectueusement.

Etes-vous surprise par le sommeil pendant votre oraison, ne vous en inquiétez pas trop; sans doute faites quelques efforts pour vous tenir éveillée, mais ne soyez pas trop en peine;

Dieu sait bien que vous avez veillé pour lui et que ce sommeil qui vous accable n'est pas un effet de votre paresse ni de votre négligence mais de la lassitude causée par votre dévouement.

Dites vos prières dès que l'heure est venue si vous êtes libre, et ne les renvoyez pas à un autre moment sous prétexte que vous serez moins lasse et que vous les direz mieux.

Si vous le pouvez même, sans que vos autres devoirs en souffrent, récitez-les d'avance.

En toutes choses gardez votre âme en paix !

*

3. *Fidélité au règlement* de la communauté à laquelle vous appartenez et aux prescriptions qui vous sont faites par vos supérieurs.

La règle vous accompagne partout comme une *sauvegarde.* Aimez-la donc votre règle, respectez-la. Ayez-la toujours devant les yeux.

C'est elle qui vous permettra de refuser une foule de choses qui nuiraient à votre

âme et que vous n'oseriez pas refuser si vous ne pouviez dire : *Notre règle nous le défend;*

C'est elle qui vous retiendra dans plusieurs occasions qui seraient dangereuses pour vous et vous conduiraient au péché;

C'est elle qui vous rendra participante aux prières, aux mérites, aux bonnes œuvres de toute votre communauté avec qui, quoique éloignée, vous restez unie par ce lien du règlement.

Sans doute il est des *cas particuliers* qui demandent la modification de certains points du règlement et ces cas n'ont pu être prévus par les supérieurs, c'est alors la sagesse et l'esprit de Dieu qui doivent vous guider.

Nous ne pouvons donner des détails qui varieraient à l'infini parce que votre conduite dans telle ou telle circonstance dépend de l'état du malade, de ses exigences, de la famille du malade, de la position de la maison, etc... Soyez unie à Dieu, soyez attachée de cœur à votre règle, reprenez-en tous les points dès que vous le pouvez et vivez en paix !

4. *Fidélité au rendement de compte.*

Le bon Dieu a attaché, vous le savez, une grâce particulière à *l'ouverture de cœur* et à *la parole d'une supérieure.*

Rien ne console comme cette parole disant simplement après que l'on a exposé ses craintes, ses déceptions, même ses faiblesses : *Ce n'est rien, continuez.*

Rien ne fortifie comme cette parole disant avec autorité : *Allez, faites, Dieu sera avec vous et moi je vous soutiendrai !*

Allez donc, aussi souvent que le veut votre règle, plus souvent même si vous en sentez le besoin, chaque fois surtout qu'il vous sera survenu un évènement tant soit peu extraordinaire, allez auprès de votre supérieure.

Dites lui *vos dégoûts* pour votre emploi, — *votre répugnance* pour tel malade, tel genre de pansement et les raisons de cette répugnance, — *votre crainte* fondée ou non pour aller dans telle maison et rester avec telle personne, — *vos étourderies, vos manques de prudence, vos faiblesses, votre penchant à vous attacher.*

Ne craignez pas de raconter les paroles injurieuses qui vous auront été dites, — les compliments flatteurs que vous aurez entendus, — les oppositions que vous aurez rencontrées.

Répondez franchement et simplement à toutes les questions de votre supérieure, et comptez sur sa prudence.

Eloignée d'elle pour soigner un malade à domicile, et ne pouvant pas venir vous retremper tous les jours dans la communauté, écrivez-lui le plus souvent possible ; c'est quand on est loin surtout qu'il faut prendre garde de se relâcher, de s'affaiblir et de s'éloigner du bon Dieu. Que votre premier soin, dès que vous serez installée, soit de vous mettre en rapport avec le curé de la paroisse pour vous d'abord et pour votre malade ensuite. Loin de votre supérieure, c'est au prêtre à qui vous devez non seulement dire vos fautes, mais encore demander les conseils nécessaires dans votre position ; ordinairement il est plus à même que votre supérieure pour vous conseiller parcequ'il connaît mieux la famille chez

qui vous êtes placée et le malade que vous soignez.

II

VIGILANCE.

C'est à la garde-maladesurtout que s'adresse cette parole de Jésus-Christ : *veillez et priez, parceque si l'esprit est prompt, la chair est faible.*

Veillez ! parce que les dangers pour vous sont prodigieusement multipliés, et *qu'autour de vous* plus qu'autour de tout autre, *le démon, lion rugissant, tourne sans cesse cherchant à vous dévorer*, à vous affaiblir au moins en diminuant en vous l'esprit de charité et l'esprit de zèle.

Veillez *sur votre esprit* que la vanité, le désir de plaire, d'être estimée, appréciée, recherchée, complimentée envahirait vite et à qui ces sentiments feraient perdre de vue sa mission pieuse et sainte.

Veillez *sur votre cœur* que l'aversion, le dégoût ou, plus facilement encore, l'affection tendre d'abord, sensuelle ensuite viendraient gâter et rendre coupable.

Veillez *sur vos sens* que la liberté que vous leur donneriez, sous des prétextes plus ou moins spécieux, affaiblirait et qui, peu à peu, s'accoutumerait à voir et à entendre des choses qui pénétrant dans votre âme lui feraient des blessures mortelles.

*

Veillez à conserver en vous dans toute sa vivacité *l'esprit de foi* de peur que *l'âme* de votre malade ne disparaisse à vos regards pour ne vous laisser apercevoir que *le corps et les sens*. L'habitude, si on n'y prend garde, nous ramène presque invinciblement à subir la loi de la nature, et tend continuellement à nous soustraire à l'empire de la foi ; la négligence succède insensiblement à la ferveur; bientôt on ne voit plus que l'homme là où on ne devrait voir que le chrétien, les soins se rapetissant à la santé du corps, les actions restent dans la condition déplorable d'œuvres purement naturelles et, une fois arrivée là, non seulement, pauvre religieuse, vous ne gagnez rien pour le ciel, mais vous êtes sur une pente bien glissante. Veillez et priez !

*

Veillez à conserver en vous dans toute son ardeur *l'esprit de charité* de peur qu'il ne s'éteigne dans le service si rude et si pénible des malades. Il devient quelquefois bien pénible soit à cause de la maladie qui n'a point de terme, qui inspire un dégoût insurmontable, soulève des répugnances qu'on ne peut vaincre, exige des soins de plus en plus pénibles, un assujéttissement que la monotonie rend insupportable, soit à cause du malade qui par effet de l'éducation ou du tempérament ou de la maladie est grossier, stupide, ingrat, malhonnête, impatient, mécontent de tout et envers qui on serait tenté mille fois d'user de représailles !

Veillez pour ne pas perdre, dans quelques heures, le fruit de plusieurs semaines de patience.

*

Voici quelques conseils pratiques qui, bien suivis, vous mettront à l'abri de beaucoup de fautes, au moins de beaucoup d'inquiétudes.

1. En servant les malades, et surtout en les changeant de linge, en les lavant ou les pansant, gardez une grande modestie, et usez de précaution pour éviter tout ce qui pourrait éveiller en vous ou dans le malade ou dans les personnes présentes, des pensées peu conformes à l'honnêteté ou des imaginations indécentes.

2. Quand il n'y a pas nécessité de se trouver à des opérations ou à des pansements propres à blesser l'imagination, n'y assistez pas, et, s'il faut que vous soyez là, tenez-vous calme, le cœur uni à Dieu.

3. Autant qu'il sera possible, faites panser les personnes du sexe par des femmes, plutôt que par des médecins ou infirmiers, et, dans tous les cas, soyez présente, sinon à côté de la malade, si elle n'a pas besoin de vous, au moins dans le même appartement à portée d'être vue, votre présence fera éviter bien des misères. — Employez des hommes pour faire à des hommes des pansements qu'il serait pénible ou dangereux à des femmes d'accomplir.

4. Faites vous indiquer, dans tous leurs détails, par votre supérieure ou par les sœurs plus anciennes et plus expérimentées, la manière dont se font les pansements et peuvent se rendre, en sauvegardant la modestie, une foule de services qui dans le monde sont rendus presque sans précautions. — N'enviez pas la réputation de *tout faire, de n'avoir peur de rien, d'être blasée sur toutes choses.*

5. Ne laissez point seule une jeune personne soit avec un *veilleur* dont on ne serait point sûr, soit avec un *médecin* qui n'offrirait pas toutes les garanties nécessaires d'une parfaite honnêteté. Quelques Congrégations de *garde-malades* n'envoient jamais leurs sœurs que *deux à deux.* Elles se servent de bon ange l'une à l'autre, et conservent la dépendance religieuse par la soumission de la plus jeune à la plus expérimentée. Pour les novices c'est une *initiation*, pour toutes c'est un *contrôle*. Il serait à désirer que toutes les communautés puissent ainsi envoyer *deux sœurs* ensemble. L'esprit de la communauté serait ainsi gardé et on pourrait employer

auprès des pauvres infirmes les sœurs que leur jeunesse, leur faible santé ou leur inexpérience ne permettrait pas d'envoyer seules.

6. Dans les hôpitaux, il est nécessaire d'exercer une surveillance exacte sur les *domestiques* employés et sur les *veilleuses* qui doivent être d'un certain âge, d'une vertu à l'abri de tout soupçon, d'une piété exemplaire et à qui il faudrait apprendre la manière d'assister les malades à l'heure de la mort.

7. Dans les maisons particulières, il y a plus de précautions à prendre que dans les hôpitaux.

Informez-vous auprès de votre supérieure qui vous envoie, des personnes qui composent cette maison, et suivez rigoureusement les recommandations qui vous seront faites.

Ne vous familiarisez jamais avec les domestiques, soyez bonne, complaisante mais ne perdez jamais votre dignité; soyez plutôt grave qu'enjouée; n'autorisez jamais par une lâche complaisance que le devoir des domestiques ne soit pas rempli si vous êtes chargée de ce soin; si vous n'en êtes pas chargée, rappe-

lez-vous que vous n'êtes pas dans une maison pour *surveiller ni pour rapporter*; si vous croyez en conscience devoir avertir de quelques abus criants, ne le faites pas sans avoir pris conseil de votre supérieure ou de votre confesseur.

Restez rarement inactive et inoccupée, et, si le malade a besoin de repos ou de silence, ayez habituellement à la main ou un ouvrage manuel, ou votre chapelet, ou votre livre de prières.

Ne lisez pas, pour passer le temps, les journaux ni les livres que vous trouverez sur les tables ou dans les bibliothèques ; si le malade vous demandait quelques lectures qui vous paraissent peu convenables, dites-lui simplement que cette lecture ne vous est pas permise à vous.

Ne permettez jamais aucune marque d'affection comme de vous laisser baiser la main ; ne vous effarouchez pas cependant si le malade par un sentiment de reconnaissance vous aura donné cette preuve d'affection ou vous aura complimentée, seulement tenez-vous sur vos gardes.

Ne soyez pas difficile pour la nourriture ; si on vous le demande, dites simplement, ce que vous préférez ; et si on vous oubliait, rappelez avec la même simplicité que vous auriez besoin de prendre votre repas.

---

§ 2. *Devoirs spirituels de la garde-malade envers ses compagnes.*

La garde-malade a envers ses compagnes deux grands devoirs à remplir : *l'entente cordiale* et la *condescendance.*

I.

ENTENTE CORDIALE.

L'entente cordiale c'est l'union des pensées et l'union des efforts tendant les unes et les autres au même but.

Cette union vous vous la devez à vous même sous peine de ne faire que peu de bien.

Vous la devez aux malades sous peine de les scandaliser.

*

1. D'après ce que nous avons dit, vous avez compris *les difficultés* que présente le soin des malades et *les dangers* qu'il peut y avoir soit pour votre santé, soit pour votre vertu.

Heureuse si vous n'êtes pas seule et si vous avez, non pas seulement dans une maison éloignée, mais près de vous, une compagne assidue de votre travail et de votre dévouement, une sœur qui partage vos fatigues et puisse, à l'heure du découragement, vous dire une bonne parole.

Ce bonheur d'être deux est apprécié surtout par les garde-malades qui s'en vont seules loin de leur communauté, restant ainsi toute une nuit et tout un jour sans voir une de leurs sœurs.

Vous qui, dans les hôpitaux, avez une compagne dans la même salle quoique avec un emploi différent, aimez, aimez cette compagne, soyez heureuse d'avoir auprès de vous un *témoin*, un *protecteur*, un *soutien*.

Prenez garde à *ces petites jalousies* que font

naître dans le cœur l'affection que les malades, portent à celle qui travaille avec vous, l'amabilité qu'elle sait mettre à toute chose, le zèle attrayant qu'elle montre, le succès dont le bon Dieu couronne ses travaux.

Prenez garde à *ces petites rancunes* qu'aura fait naître un mot d'éloge tombé de la bouche d'un malade et s'adressant à cette sœur, alors que vous vous attendiez, vous, à un remerciment.

Si vous vous laissez dominer par la jalousie, la rancune, l'amour-propre, Dieu ne vous bénira pas, vous n'aurez pas de paix, vous vous laisserez aller à la bouderie, à la mauvaise humeur, au découragement, vous travaillerez beaucoup, mais hélas ! sans utilité pour votre âme.

Ne voulant pas consulter votre compagne, voulant peut être faire autrement qu'elle fait par un motif de taquinerie et d'amour-propre, vous négligerez une foule de devoirs importants, vous vous embarrasserez souvent l'une l'autre et nécessairement le service du malade en souffrira.

Imitez, la manière dont les anges destinés à la conduite du monde et à la garde de chacun de nous en particulier, se conduisent entre eux dans l'administration qui leur est confiée. Bien que leurs fonctions soit très-différentes et qu'ils semblent devoir entrer dans des intérêts tout opposés, cependant ils conservent entre eux une admirable paix et une parfaite intelligence.

C'est que chacun en particulier s'occupe tellement de ce qui le regarde, que tous ensemble ne tendent qu'à un même but, qui est d'obéir à Dieu et de concourir au bien général. Cela fait qu'ils ne se troublent point les uns les autres, et que chacun d'eux fait ce qu'exige de lui le ministère dont il est chargé sans empêcher les autres de s'acquitter du leur.

*

2. L'entente cordiale est nécessaire entre vous pour ne pas scandaliser les malades.

Ne croyez pas pouvoir cacher à leurs yeux votre mécontentement, vos altercations, vos aigreurs mutuelles. Au début peut être, vous

parviendrez à dissimuler votre jalousie et votre ressentiment, mais peu à peu vos paroles désobligeantes, vos manières brusques ou dédaigneuses ou même vos confidences à demi mots faites à des malades dont vous voudrez capter l'affection, vous trahiront, et toute la salle saura qu'il y a *inimitié* entre vous et votre sœur.

Alors, comment pourrez-vous faire du bien à ces âmes, qui avaient cru voir en vous *des anges* et qui ne voient plus que des *êtres comme les autres?*

Comment voulez-vous être écoutée quand vous les exhortez au pardon des injures, à la patience, à la paix ?

Ah ! au nom de Dieu, si quelque dissentiment s'élevait entre votre sœur et vous, et si, par un effet de votre tempérament, vous aviez besoin d'un peu de temps pour calmer votre irritation avant de lui dire des paroles de paix et de charité, ne laissez rien paraitre au dehors; que les malades vous voient parler paisiblement ensemble, travailler ensemble, et surtout faire ensemble vos prières.

II

LA CONDESCENDANCE.

La condescendance mutuelle est une suite de l'entente cordiale.

Elle consiste non pas, sans doute, *à céder à tous et en toute chose*, mais à ne pas tenir avec entêtement à son idée quand l'idée des autres est aussi bonne que la nôtre;

A accepter pour la paix et pour le bien général une manière de faire qui est bonne et utile, alors même que la nôtre nous paraîtrait meilleure;

A demander simplement conseil à ceux qui sont dans le même emploi que nous, alors même qu'ils nous seraient inférieurs ou par la position ou par l'expérience;

A ne pas nous fâcher d'un avis ou d'une indication qui nous est donnée par un inférieur, mais à voir si réellement cet avis est bien, et si cette indication est profitable;

A renoncer promptement à notre manière de voir dès qu'elle est moins utile que la manière de voir d'un autre;

A reconnaître le bien, le bon et l'utile partout où on le voit.

Un inférieur peut donner son opinion et la prouver, mais il doit toujours céder à son supérieur et faire ce qu'on lui ordonne et comme on le lui ordonne. — Les cas particuliers dans lesquels un inférieur agirait utilement auprès d'un malade en désobéissant à son supérieur, sont trop rares pour pouvoir être même indiqués.

Un supérieur, s'il est tenu de s'éclairer, n'est pas tenu de suivre les avis des autres, mais il doit toujours se proposer le bien des autres et non pas le sien.

*

Résumons ces conseils pratiques par ces lignes d'un pieux auteur :

« Lorsque nous manquons de charité pour les personnes qui servent les pauvres avec nous, ne nous imaginons pas avoir *la charité pour les pauvres*. L'inclination qui nous porte à les secourir et à les soigner n'est pas la charité dans ce cas : c'est quelque affection

secrète et toute humaine qui veut se couvrir des apparences de la vertu. La charité doit avoir toutes ses dimensions; elle doit s'étendre partout; elle doit embrasser tout le monde; c'est une émanation de la bonté de Dieu qui se répand sans réserve et sans exception sur tous les êtres créés.

Hélas! qu'on est donc malheureux de faire tant de choses et des choses si laborieuses sans en tirer aucun avantage pour le ciel! Quelle surprise alors que paraissant devant J.-C. pour lui présenter nos œuvres et lui en demander la récompense, le juge éclairé n'y trouvera que du vide, sans aucune solidité! Ce ne sera que du bois et de la paille qui ne pourront subsister devant le feu dévorant de la justice et on entendra ces paroles terribles: Allez, retirez-vous, ouvriers d'iniquité, je ne vous connais point. Vous avez travaillé, mais ce n'a pas été pour moi; vous avez opéré une foule d'œuvres, mais vous ne les avez pas faites pour mon amour!

Quelle désolation! s'être cru riche, et ne rien trouver dans ses mains! s'être cru chargé

de mérites, et s'en trouver entièrement dépourvu ! s'être attendu à des récompenses et ne recevoir que des châtiments !

Voilà cependant ce qui arrivera à tous ceux dont les œuvres n'auront pas eu pour principe la charité ! »

***

Nous finirons ces pages sur les devoirs de la religieuse garde-malade envers ses sœurs, par quelques notes sur la manière dont les sœurs doivent se soigner entre elles pendant leur maladie.

Article d'une extrême importance; car hélas ! par une de ces contradictions qu'on rencontre si fréquemment dans le cœur humain, les sœurs garde-malades soignent moins bien quelquefois leurs sœurs qu'elles ne soignent les étrangers. Il y a cependant un ordre à garder dans l'exercice de la charité comme dans toutes les autres vertus et, toutes choses égales, la famille a droit à nos soins et à notre dévouement, avant les étrangers.

Qu'elles relisent avec soin dans leurs règles

ce qui est dit des malades de la communauté et qu'elles exécutent *à la lettre* tout ce qui est recommandé. S'il est des pages dans lesquelles les fondateurs ont montré leur esprit de charité, c'est dans les pages où il est question des religieux malades.

« Comme pauvres de J.-C., disent les règles de S. Ignace, pour l'amour duquel ils ont quitté père et mère et tout abandonné, ces malades *ont droit* à ce que vous leur donniez tous les remèdes prescrits par le médecin. »

« La charité exige que les malades de la communauté soient bien logés dans l'infirmerie et avec toutes les commodités possibles..... qu'on leur donne des choses excellentes et bien préparées, et cela avec mille tendresses et toujours la figure souriante. »

« La sœur infirmière, dit S. François de Sales, ne doit respirer que charité tant pour bien servir les sœurs malades que pour supporter les fantaisies, les chagrins, la mauvaise humeur que le mal cause quelquefois aux pauvres infirmes ; les divertissant néanmoins de leurs impressions le plus adroitement et le

plus doucement qu'elle pourra, sans jamais témoigner être dégoutée ni ennuyée de les servir. Elle tâchera d'attirer la confiance des malades, sans toutefois acquiescer à leur volonté dans ce qui leur pourrait nuire. »

---

§ 3e *Devoirs spirituels de la garde-malade envers le malade.*

Les devoirs spirituels des garde-malades se rapportent *à l'âme* de la personne dont elles soignent *le corps* avec tant de dévouement et tant d'intelligence.

Oh ! cette âme, ne l'oubliez pas ! Elle aussi est parfois malade et bien malade ! Elle aussi a besoin de soins assidus, de remèdes, de consolations, de joies !

Ne lui refusez pas votre dévouement, même quand elle le repousserait.

N'y a-t-il pas des malades qui repoussent tous les remèdes et renvoient tous les médecins ? les abandonnez-vous alors ? non certes; vous vous cachez peut être à leurs regards, mais vous ne vous retirez pas, vous attendez.

Il faut pour les soins à donner à l'âme plus de tact, plus de prudence, plus de constance, plus de dévouement, que pour les soins à donner au corps ; et alors même que vous vous serez bien dévouée, il sera possible que vous ne sachiez pas si cette pauvre âme est revenue à Dieu.

Ne vous découragez pas, ne vous inquiétez pas surtout ; rappelez-vous que ce que Dieu demande de vous, ce n'est pas le *succès* mais le *travail*.

Or, *le travail sur les âmes* se fait plutôt par la prière que par la parole, plutôt par le sacrifice que par les exhortations, plutôt par la patience, la douceur, le dévouement que par l'industrie humaine.

Priez donc, souffrez patiemment, ne vous lassez pas de soigner, d'affectionner et attendez l'heure du bon Dieu.

Votre mission, en général, se résume dans les trois points suivants :

1. Rapprocher le malade de Dieu,

2. Lui faire désirer la présence du prêtre et les sacrements,

3. Le préparer à la mort.

Peut être serait-il utile avant d'aller chez un malade de connaître, au moins d'une manière générale, à qui on a à faire.

On a à tenir une conduite différente, soit pour les précautions à prendre, soit pour les paroles à dire, avec une personne pieuse, avec un indifférent, avec un impie ; avec un jeune homme, avec une personne mariée ; avec un vieillard, avec une personne riche, habituée aux petits soins, avec un ouvrier endurci à la fatigue ; avec une personne séparée de sa famille, vivant mal, débauchée ; avec un caractère impérieux, irascible... etc.

Si on sait qu'il y a des restitutions à faire, des injustices à réparer, des affaires de famille à arranger... il est nécessaire d'en avertir le prêtre avant la confession du malade.

Mais, dans tout cela, que de sagesse et que de prudence à avoir !

I

RAPPROCHER DE DIEU VOTRE MALADE.

Peut être il ne connait pas Dieu, — il ne l'aime pas, — il en a peur.

Apprenez-lui que Dieu est bon, qu'il est miséricordieux, qu'il est père.

Pas de sermon, pas de longues paroles !

Dites en souriant à votre malade, après un sommeil qui l'a reposé : « *Voyez comme le bon Dieu est bon ; il vous a fait dormir tranquille.* » puis, plus rien de tout le jour.

Dites-lui, à l'heure où vous le verrez calme et disposé à prendre un peu de repos : « *Dormez tranquille, je vais prier le bon Dieu pour vous.* »

Dites-lui, après un remerciement qu'il vous fera avec sincérité : *Je suis si heureuse de vous faire plaisir et de faire plaisir au bon Dieu.*

Peut être finira-t-il par vous demander pourquoi vous parlez toujours du bon Dieu... et alors vous profiterez de cette ouverture et, soyez en sûre, Dieu vous inspirera...

Ne vous effrayez pas des blasphèmes de votre malade, ni de ses paroles impies... Seulement reprenez-le avec douceur et dites lui : *Mon ami, ne parlez pas ainsi ; vous me faites de la peine.* Et, s'il vous est affectionné, s'il a

compris votre dévouement, il se taira à cause de vous.

Vous aurez gagné beaucoup si vous avez arrêté les blasphèmes.

II

LUI FAIRE DÉSIRER LA PRÉSENCE DU PRÊTRE ET LES SACREMENTS.

Quand on connaît Dieu, quand on veut l'aimer, qu'on éprouve le regret même vague de l'avoir offensé... c'est une preuve que la grâce agit. — Ne la pressez pas, mais priez beaucoup ; puis parlez à votre malade de la paix et de la joie éprouvées par tels et tels malades qui ont reçu les sacrements ; parlez-lui de la bonté de tel prêtre qui a demandé de ses nouvelles, et qui serait si heureux de lui serrer la main ;

Parlez-lui des prières qui se font pour lui par des personnes qu'il connait, et d'une *communion* que vous voulez faire à son intention ;

Engagez-le simplement et sans détour, mais sans avoir l'air de le presser, à remplir ses devoirs religieux.

Que tout cela soit dit sans affectation, en peu de paroles, à diverses reprises, et pendant ce temps, priez et faites prier.

Laissez à ces pensées, le temps de germer et de prendre possession de l'âme, — et si vous parvenez à faire désirer un prêtre par votre malade, bénissez le bon Dieu et suivez alors les ordres que le prêtre vous donnera.

S'il vous avertit qu'il va porter le St Viatique et donner l'Extrême-onction, voici ce que vous devez préparer.

Pour le Saint Viatique.

Une table placée de manière à être vue facilement par le malade et recouverte d'une nappe blanche et bien propre.

Un Crucifix au milieu ; deux chandeliers aux deux côtés et leurs cierges allumés ; deux verres, l'un rempli d'eau bénite dans laquelle trempera une branche de rameau béni ou une branche quelconque, l'autre rempli d'eau pour que le prêtre puisse purifier ses doigts, et une serviette.

Le lit du malade sera recouvert de linges

blancs et il y aura tout prêt un bol de tisane dont vous pouvez donner quelques cuillerées au malade dès qu'il aura communié, s'il ne peut avaler que difficilement la sainte hostie.

Si un accident arrivait, et que peu après le départ du prêtre, le malade vomit, ne vous troublez pas; couvrez ces éjections de sciure de bois et jetez-les au feu, puis lavez le sol et jetez encore au feu la sciure que vous aurez employée.

Pour l'Extrême-Onction.

Sur la même table préparée pour le St Viatique, mettez une assiette dans laquelle vous aurez déposé six ou sept petits flocons de coton roulés en boule, qui servent à essuyer les onctions faites par le prêtre, et un morceau de mie de pain avec lequel le prêtre essuiera ses doigts.

La cérémonie finie, vous jetterez au feu l'eau du verre dans lequel le prêtre s'est purifié les doigts, le coton et la mie de pain.

N'exigez pas du malade une longue *préparation* ou une longue *action de grâces*. Mettez-

vous à genoux près de son lit et faites vous-même, en son nom, à demi-voix pour ne pas le fatiguer, les actes *d'adoration, de foi, d'amour, de contrition, de reconnaissance.*

Le malade reste-t-il assoupi, ne le dérangez pas, après sa communion surtout, et faites pour lui les prières qu'il ne peut pas faire.

Avant la réception des sacrements faites-lui baiser plusieurs fois le crucifix en prononçant vous-même quelques pieuses paroles : *Mon Dieu je crois en vous, j'espère en vous, je vous aime.*

— Dans beaucoup de maisons on ne voit plus, hélas ! de crucifix, voilà pourquoi il est nécessaire que toute garde-malade en porte toujours un sur elle et que ce crucifix soit d'une certaine dimension. —

Offrez au malade une médaille miraculeuse de la Sainte Vierge et suspendez-la vous-même à son cou ; s'il résistait, n'insistez pas, mais attendez une autre occasion, ou même le moment de l'agonie pour lui mettre ce signe précieux.

Préparez-le à être reçu du *saint scapulaire*

et priez le prêtre, quand il viendra, de le recevoir. A cet effet, ayez toujours sur vous plusieurs scapulaires du Mont-Carmel.

3. Le préparer à la mort.

Douce et consolante mission que celle-là ! Quand on a le bonheur d'assister un malade pieux qui vous demande de l'aider à prier, qui vous dit de lui parler de Jésus-Christ, de la Ste Vierge, du Ciel, qui s'en va dans l'éternité avec la confiance d'un enfant qui va chez son père .. il n'est pas, dans la vie, de plus doux souvenir et de leçon plus utile.

Faites-lui toutes les prières et toutes les lectures qu'il vous demandera ; s'il veut répondre lui-même aux prières *des agonisants*, à celle *de la recommandation de l'âme*, lisez-les à haute voix, suggérez-lui les pensées pieuses que Dieu vous inspirera. — Aidez-lui à gagner beaucoup d'indulgences, en lui faisant répéter ces courtes aspirations :

Mon Jésus, miséricorde (100 jours chaque fois) ; *Doux Cœur de Marie, soyez mon salut* (300 jours chaque fois) ; *Jésus, Marie* (25

jours) ; et recommandez-lui de parler de vous au bon Dieu (1).

Si votre malade ne peut pas parler, si le bruit le fatigue, s'il a perdu connaissance, faites les prières à voix basse.

Et s'il n'a pas pu recevoir les sacrements, s'il les a même repoussés, priez, priez encore plus pour lui, mais ne désespérez pas, *l'Eglise vous le défend.*

« Dans l'âme, au dernier instant du voyage, sur le seuil de l'éternité, dit le P. de Ravignan, il se passe des mystères divins de justice sans doute, mais par dessus tout, des mystères de miséricorde et d'amour. »

CHAPITRE TROISIÈME.

PENSÉES ET PRIÈRES POUR ENCOURAGER ET SANCTIFIER LES GARDE-MALADES.

Humainement parlant, la sœur garde-malade a peu de joie à se promettre et surtout peu de récompense à attendre.

(1) Nous donnerons dans le chapitre quatrième les pensées pieuses à suggérer aux malades et les prières à faire

Au début de sa vocation, le dévouement qui l'anime, le don si généreux et si complet qu'elle fait d'elle même, la reconnaissance que lui témoignent quelques malades, lui procurent *un charme* qui la soutient et la pousseraient même à des excès si elle n'était retenue ; mais peu à peu, l'habitude détruit ce charme, — la rudesse de quelques malades, leurs murmures injustes, leurs plaintes multipliées font tomber les douces illusions d'un cœur généreux qui s'imaginait trouver toujours au moins un regard sympathique, — la fatigue nerveuse elle même, suite des longues veilles, apaise l'enthousiasme et affaiblit les forces... peu à peu le devoir reste tout seul avec ses rigoureuses observances.

C'est alors qu'il est nécessaire de faire tomber sur l'âme, sinon découragée au moins affaissée, quelques unes de ces pensées du ciel qui lui redonnent *les pieuses ardeurs* des premiers jours de sa vocation.

Nous allons ici en reproduire quelques unes sans nous astreindre à un ordre trop méthodique et nous conseillons aux sœurs de

lire de temps en temps celles que la Providence fera, comme par hasard, tomber sous leurs yeux.

I

Venez, vous qui êtes les bénis de mon Père, venez posséder le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde; car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire; j'ai été malade et vous m'avez visité.

Ces paroles si formelles et si consolantes vous sont adressées à vous en particulier, garde-malades.

Voyez-vous comme Dieu semble oublier toutes vos faiblesses, toutes vos misères, toutes vos fautes. Il ne voit plus en vous l'âme qui si longtemps a résisté à son appel, qui lui a volontairement désobéi, qui a violé peut-être tous ses commandements. — Il ne voit plus en vous l'âme lâche, orgueilleuse, sensuelle qui a mérité sa colère.. Non; tout cela disparaît à ses yeux, vous n'êtes plus pour lui qu'une âme dévouée, généreuse qui se donne sans réserve, qui soigne ses enfants, qui leur parle avec bonté, qui les supporte avec patience... et il vous aime!

Et en retour, — car Dieu est bon et reconnaissant, — il vous donne des grâces de conversion, des grâces de persévérance, des grâces de sainteté

si abondantes qu'il est à peu près impossible que vous ne vous convertissiez pas, que vous ne persévériez pas, que vous ne vous sanctifiiez pas.

***

Ecoutez les belles et naïves paroles qu'un pieux auteur met sur les lèvres de *la charité:*

« Venez à moi vous qui avez peur de ne pas aller au ciel, venez, et si vous suivez mes conseils, je vous le promets, vous serez introduits dans la demeure céleste : ***Je suis un voleur ingénieux***, je pénètre où je veux ; je m'enrichis de toutes les misères et de toutes les pauvretés des autres ; je sais l'art de transformer, à mon profit, les plaies en diamants, les fatigues en repos, les haillons en vêtements de gloire et tous ces trésors que j'amasse sont pour ceux qui me suivent.

« Je suis *la monnaie du ciel*. Celui qui me possède est assuré d'être bien accueilli partout : montrez *une bonne parole* dite à un affligé, *une goutte de sueur* séchée sur le front d'un malade, *une course* faite pour soulager un malheureux... devant ces *pièces de monnaie* s'ouvrent toutes les portes du ciel.

« Je suis *la marque des prédestinés;* le démon voit vos mains s'empresser d'être utiles, vos pieds se fatiguer à rendre service, vos regards chercher un pauvre à soulager... il fuit loin de vous en di-

sant : *Cette âme n'est pas une des miennes*, — et, en même temps les anges qui voient tout cela accourent pour vous défendre, vous protéger, vous aimer en disant : *Voici un des nôtres !* »

***

Il n'y a rien de plus grand, de plus utile, de plus consolant, de plus méritoire que le soin des malades au point de vue surtout du *salut des âmes*.

Parcequ'il n'y a pas de moment où le corps soit en proie à de plus extrêmes souffrances et dans un plus pressant besoin de soulagement, et où les services soient si nécessaires.

Parce qu'il n'y a pas de moment où l'âme courre de si grands dangers et se trouve exposée à d'aussi violentes attaques, et à d'aussi vives tentations, et où la consolation soit si salutaire.

Parce qu'il s'agit alors d'arracher l'âme au plus grand des malheurs, au malheur éternel et de lui assurer le ciel pour toujours !

Or la valeur et par conséquent la récompense d'un service, se mesure au besoin qu'on en avait, — à la grandeur du mal dont il délivre, — au résultat qu'il procure.

***

Si vous aviez sauvé la vie à un malheureux sur le point de périr et qu'arraché par vous à une mort cruelle vous l'eussiez rendu à l'amour de sa famille,

quelle reconnaissance de la part du père et de la mère de cet infortuné et qu'elle joie sur votre vie toute entière !

Eh bien, en aidant un pauvre malade à mourir saintement, vous avez fait une œuvre bien plus grande et bien plus méritoire. Vous avez rendu au bon Dieu un enfant qui allait se perdre, aux anges un frère que leurs efforts n'avaient pu sauver... et, de la part de Dieu, comprenez-vous l'affection, la reconnaissance, les grâces qui vous seront données en remercîment ? Oh ! aimez, aimez à rester auprès du chevet des agonisants, à leur parler de Dieu, à leur faire désirer le ciel !

⁂

Il est beau sans doute, il est doux pour le cœur de venir au secours de l'indigence et d'essuyer les larmes des malheureux, — il est grand, il est honorable de rendre son premier éclat et son ancienne beauté à une âme que le vice a flétrie et défigurée, mais veiller au chevet du mourant, et, sentinelle attentive, écarter les dangers qui menacent son âme, en même temps qu'on se dévoue à soulager son corps, — prodiguer les attentions d'une charité intelligente et dévouée au malheureux qui se débat sous l'étreinte de la douleur, — le soutenir dans son accablement, — le défendre contre les ennemis qui l'assiégent, les craintes qui l'agitent, les tentations qui le bouleversent, — introduire enfin

dans le ciel cette âme dont les puissances de l'enfer ont conjuré la perte et lui assurer un bonheur éternel... Que c'est beau, que c'est grand, que c'est méritoire !

***

Lisez avec respect et affection les paroles suivantes de la Ste-Écriture :

« Heureuse l'âme qui conçoit des pensées de miséricorde envers son prochain et qui arrête un regard affectueux sur le pauvre et l'indigent. Celle là, le Seigneur la délivrera au jour de son affliction, il la conservera, il la vivifiera, il la rendra heureuse sur la terre et ne la livrera point à la méchanceté de ses ennemis ; il l'assistera sur le lit de sa douleur et, par une bonté toute particulière, *Lui-même, le Seigneur, retournera son lit afin qu'il repose doucement dans ses infirmités.* »

Si ces paroles, si tendres n'étaient pas formellement exprimées dans les livres saints, qui pourrait croire que c'est jusqu'à ce point que Dieu sait gré du soin que l'on prend de ses malades et de ses pauvres ; et que, pour pourvoir à nos besoins, il entrera avec nous dans les mêmes détails dans lesquels nous serons entrés avec les malheureux ?

Dieu sera pour vous, ma sœur, tout ce que vous avez été pour le malade. Vos mains que vous étendiez vers lui pour le soulager, vous représentent les mains que Dieu étendra sur vous pour vous aider dans vos propres infirmités

Quand vous tiendrez ce pauvre malade dans vos bras, dites-vous : C'est ainsi que Dieu me recevra dans les siens ; tous les soins que vous prendrez, toutes les peines que vous vous donnerez pour ce malade, Dieu les prendra pour vous, Dieu se les donnera pour vous.

Voyez dans quel détail entre ce bon maitre, il va jusqu'à vous dire que, *dans vos infirmités il retournera de sa main le lit sur lequel vous reposez*, afin que vous soyez mieux.

⁂

Dieu a résumé dans une seule parole tout ce qu'il pouvait dire de plus fort et de plus encourageant pour vous exciter au dévoûment : *la mesure dont vous vous serez servie avec vos frères, sera celle dont je me servirai envers vous*. Oh ! quelle excellente position que la vôtre auprès de ce lit où vous pouvez vous préparer une si copieuse mesure de miséricorde, — où vous allez traiter de la grande affaire de votre salut avec *votre malade*, bien assurée que toutes les conditions que vous aurez obtenues de lui ou mieux, de son ange gardien, témoin non seulement de vos actions mais encore de vos intentions, seront ratifiées par le bon Dieu !

Vous êtes dans la sollicitude épiant ses désirs, soulageant ses moindres peines, inventant mille moyens de lui être utile, Dieu sera pour vous avec la même affection, la même sollicitude, le même

empressement... mais si vous le rudoyiez, si vous n'étiez pas bonne!...

***

Après le tabernacle où habite Jésus-Christ, ce divin maître n'est présent nulle part autant que dans ceux qui souffrent.

Honorez-le dans votre malade, tenez-vous recpectueuse devant lui. Approchez-vous avec cette affectueuse déférence que vous auriez sentie si vous aviez veillé autour du lit de Jésus-Christ, car lui même vous assure que tout ce que vous aurez fait pour ce malade vous le faites pour lui même.

Rappelez-vous que votre piété n'est vraie et sincère qu'autant qu'elle augmente en vous la charité, le dévouement, le don de vous même.

***

Avez-vous quelquefois pensé au bonheur que dût éprouver l'âme de St Jean l'aumônier, lorsque séparée de son corps, on la vit, raconte son historien, s'envoler au ciel accompagnée d'une troupe innombrable de pauvres, d'orphelins, de malades qui portant un rameau d'olivier à la main chantaient: *Soyez bénie, soyez bénie vous à qui nous devons le ciel!*

Comptez, pieuse garde-malade, le nombre de moribonds que vous avez soignés depuis dix ou quinze ans, et qui, grâce à vous, sont morts dans la paix

du Seigneur. Oh! qu'il sera nombreux le cortège qui vous mènera au ciel, qu'elle sera belle la couronne que depuis tant d'années vous préparent, au ciel, ces âmes qui vous doivent leur salut!

***

De tous les moments que Dieu a accordés à l'homme celui de sa mort est le plus important puisqu'il décide de son éternité.

C'est le moment d'une lutte suprême entre Dieu et le démon. — Une minute de regret sincère peut faire un élu, une minute de désespoir peut faire un damné.

Aussi voyez comme l'Église accourt auprès de l'âme en péril. Elle prie, elle gémit, elle demande des grâces, elle invoque les saints, elle appelle la Sainte Vierge surtout, elle repousse le démon.... Imitez son zèle, vous qui assistez à ce dernier moment, comme elle priez, gémissez, invoquez.

Aujourd'hui même quatre-vingt-huit mille personnes tombent moissonnées par les coups de la mort, — comparaissent au tribunal redoutable de Dieu, — commencent une éternité de bonheur ou une éternité de souffrance!

Il y a sur la terre treize cent millions d'habitants.

Il en meurt trente deux millions par an;
Trois mille six cents chaque heure;
Soixante par minute!

C'est donc une vie humaine qui s'éteint par seconde et sur ce nombre effrayant, combien hélas ! qui sont peut-être en péché mortel.

Oh ! priez, priez ; offrez vos fatigues, vos veilles, vos affaissements !

Garde-malades pensez à tous les agonisants sans doute, mais pensez surtout à celui qui vous est spécialement confié.

Le cœur de Jésus qui vous parle de tous, vous parle de celui-là en particulier.

Il ne lui faut à lui, comme aux autres, pour éviter l'enfer, qu'une sincère confession ou même qu'un bon acte de contrition.

Priez, exhortez ; demain peut-être, il ne sera plus temps !

⁂

Priez pour les agonisants, St Jacques a dit Quiconque aidera son frère à sortir de ses égarements sauvera son âme et couvrira la multitude de ses péchés.

Priez pour les agonisants, et un jour on priera pour vous quand vous serez à l'agonie. Quelle consolation dans ces derniers et terribles combats !

Priez pour les agonisants. Si par la ferveur de vos prières, vous parveniez à sauver une âme chaque jour, au bout d'*un an* ce nombre irait à *trois cent soixante-cinq*, — au bout de *dix ans* à *trois mille six cent cinquante*, — au bout de *trente ans* à plus

de *ccnt neuf mille*. Quelle moisson ! quelle couronne pour l'éternité !

***

Que de fois, dans un sentiment de reconnaissance n'avez-vous pas dit au Seigneur : « Je meurs de honte de recevoir vos bienfaits sans rien vous rendre, donnez-moi le moyen d'être reconnaissante. » Eh bien, le Seigneur vous dit : « Je vous donne les pauvres, ce que vous leur ferez, je le tiens pour reçu aux mêmes conditions qu'eux. Ne le croyez-vous pas ? demande Bossuet, c'est lui qui le dit. Il a dit que du pain c'était son corps, vous le croyez. Il a dit qu'une goutte d'eau effaçait vos péchés, vous le croyez. Il a dit qu'il était en la personne des pauvres, pourquoi refuseriez-vous de le croire ? »

C'est bien là votre croyance, garde-malades, et c'est en elle que vous retremperez tous les jours cette charité ardente qui vous tiendra sans cesse auprès du chevet du malade. Plus cette grande et salutaire pensée sera présente à votre esprit, plus votre énergie et votre tendresse s'accroîtront.

Ah ! si Jésus-Christ revenait visiblement sur la terre et que victime de la douleur, il vous appelât près de lui, avec quelle promptitude vous voleriez à son secours ! quelle satisfaction de lui prodiguer vos soins ! quel bonheur d'avoir été choisie par lui pour un emploi si honororable ?

Ce sort heureux, c'est le vôtre ! Ce malade qui est là dans ce lit, c'est Jésus-Chrit.

Cet orphelin, cet enfant abandonné que vous recevez pour devenir sa mère, c'est Jésus-Christ.

Ce malheureux que dévore un cancer horrible, c'est Jésus-Christ.

O garde-malades demandez à Dieu d'avoir souvent ces pieuses pensées !

***

Le lit des malades est une *école pratique de toutes les vertus* et c'est avec une grande facilité qu'on peut apprendre à devenir vertueux. Une semaine passée là, avec l'intention de profiter de toutes les occasions de mérite, rend l'âme plus riche que plusieurs mois d'une vie calme et tranquille.

Pour faire simplement son devoir, une garde-malade doit pratiquer la douceur, la patience, l'humilité, la mortification, l'abnégation de soi-même, l'abandon à la Providence, — Elle doit supporter les peines d'esprit et de corps, les veilles, la fatigue, les soucis, les appréhensions, les exigences du malade, ses caprices, sa mauvaise humeur, ses plaintes injustes ; — elle doit surmonter les répugnances de la nature, les dégoûts, les antipathies... Quelle vie riche en mérites.

***

Le lit des malades est *un trésor inépuisable de*

grâces. Grâces attachées à tous les actes de charité, même les plus petits, et quelles grâces : *le ciel promis à un verre d'eau donné au nom de Jésus-Christ.*

Grâces attachées à toutes les œuvres de miséricorde spirituelles et corporelles, parceque le soin des malades donne occasion de les pratiquer toutes.

Grâces attachées au salut des âmes auquel on contribue de la manière la plus efficace.

Grâces attachées aux bons désirs qui remplissent continuellement la pensée de la garde-malade, — que veut-elle en effet ? *faire du bien à l'âme et au corps de son malade pour obéir au bon Dieu*, or, ces désirs continuels sont continuellement acceptés, bénis, récompensés par Dieu !

Grâces attachées au bon exemple qu'on donne non seulement au malade, mais encore à tous ceux qui sont témoin du dévoûment qu'on prodigue.....

O que de trésors ! mourez, mourez en paix, pieuse garde-malade, quelle que soit l'heure à laquelle Dieu vous appelle, allez à lui avec confiance (1) !

(1) Voici les indulgences accordées par les Souverains Pontifes aux personnes qui visitent les malades dans les hôpitaux ou dans leurs maisons.

1. Deux cents jours pour celles qui, faisant ces visites, portent sur elles un objet de piété bénit : croix, médaille, chapelet ;

2. Trois cents jours pour celles qui sont membres de la confrérie du Rosaire ;

II

L'horloge de la Passion pour aider les garde-malades et les malades à passer pieusement la nuit.

Les heures sont longues à ceux qui souffrent et à ceux aussi qui, près des malades, prodiguent leur dévouement; les heures du jour offrent encore quelques distractions, mais celles de la nuit, comme elles s'écoulent lentement!

Voulez-vous, garde-malades, que chacune d'elles vous apporte une joie, une consolation et une espérance? Remplissez-les du souvenir de la *Passion de Jésus-Christ.*

Et si votre malade est pieux, si la douleur

3. Cent jours pour les membres des confréries du Saint-Sacrement, du Scapulaire, pour les associés de la Propagation de la Foi;

4. Sept ans si on appartient à une Congrégation de la Sainte Vierge, agrégée à celle du Collège Romain, (P. Maurel).

Les différentes communautés ont en outre plusieurs indulgences que gagnent les membres de ces communautés.

laisse son intelligence assez libre pour lui permettre de suivre ses idées sans éprouver aucune fatigue, apprenez-lui à suivre, comme vous et avec vous, cette *horloge de la Passion de J.-C.*

Il n'est point nécessaire, pour cet exercice, d'être accoutumé à faire oraison, il suffit de savoir l'histoire de la Passion du Sauveur, de s'imaginer être au jour du jeudi-saint et de suivre, heure par heure, les actions et les souffrances de cet aimable maître.

Les considérations suivantes, empruntées au P. Crasset, sont un peu longues peut-être, mais vous pourrez les lire de quart-heure en quart-heure si vous voulez les finir dans une seule nuit ou les partager de manière à employer deux ou trois nuits pour les parcourir.

A cinq heures du soir.

Transportez-vous par la pensée au cénacle où Jésus-Christ fit la cène avec ses Apôtres ; représentez-vous Jésus se levant de table, et, s'étant ceint d'un linge, mettant de l'eau dans un bassin et lavant les pieds à ses disciples. Voyez-le aux pieds de Judas, admirez son humilité, remerciez-

le de la charité qu'il a eue de vous faire une infinité de fois la même grâce. Priez-le de vous laver de plus en plus de vos iniquités, afin que vous puissiez faire la cène avec lui dans le paradis.

O Jésus, Roi des Anges et des hommes ! quel orgueil se pourra défendre contre une si profonde humilité ? Je me tenais aux pieds de Judas comme à une place qui m'était due, mais depuis que je vous y vois humilié et prosterné, je ne sais plus où me mettre. O quel exemple d'humilité vous me donnez ! accordez-moi, s'il vous plaît, la grâce de vous imiter et de me mettre, comme vous, sous les pieds de tout le monde, puisqu'il n'y a personne qui ne soit plus juste que moi.

A six heures du soir.

Représentez-vous Notre-Seigneur, le grand-prêtre de la nouvelle loi, qui donne son corps à manger, et son sang à boire à ses disciples. Remerciez-le de s'être donné tant de fois à vous. Demandez-lui pardon de toutes les mauvaises communions que vous avez faites. Espérez qu'il vous donnera son paradis, puisque vous l'avez tant de fois logé dans votre cœur lorsqu'il était étranger sur la terre.

O doux Jésus, je vous remercie de m'être venu visiter dans ma maladie : accomplissez, s'il vous plaît, votre promesse ; et puisque j'ai mangé ce pain de vie, faites que je vive éternellement avec vous.

A sept heures du soir.

Suivez votre Sauveur au jardin des Oliviers ; écoutez ce qu'il dit : *Mon âme est triste jusqu'à la mort.* Souffrez avec patience le chagrin que vous cause votre mal, buvez un peu dans le calice du Sauveur ; suez comme lui le sang et l'eau, et lui dites :

O Jésus, le plus affligé de tous les hommes ! que ferai-je pour vous consoler ? Je ne puis rien faire qui vous soit plus agréable que de souffrir mon mal avec patience. Mon âme, d'où vient que tu es triste ? et pourquoi te troubles-tu aux approches de la mort ? espère au Seigneur, il s'est revêtu de tes infirmités pour te donner sa force : ne veux-tu pas mourir avec lui ? courage, ce sera bientôt fait, tu n'as pas encore sué le sang et l'eau comme lui.

A huit heures du soir.

Considérez Notre-Seigneur tout baigné dans son sang, et prosterné disant à son Père · *Mon Père, s'il est possible que ce calice passe sans que je sois obligé de le boire. Toutefois que votre volonté soit faite, et non la mienne.*

Imitez cet acte de générosité et de résignation ; et pensant à toutes vos douleurs et à vos afflictions acceptez-les toutes de la main de Dieu, et dites de chacune en particulier : Mon Père, éloignez

de moi, je vous prie, ce calice de pauvreté, ce calice de souffrance, ce calice d'infirmité, ce calice de la mort : toutefois que votre volonté s'accomplisse et non la mienne.

A neuf heures du soir.

Représentez-vous Jésus-Christ qu'on saisit dans le jardin et qu'on mène lié et garrotté à la maison d'Anne ; c'est pour vous mettre en liberté qu'il s'est fait captif ; il s'est soumis à la puissance des hommes pour vous retirer de la puissance du démon. Demeurez, maintenant, enchaîné dans votre lit pour l'amour de lui, puisqu'il le veut.

O doux Jésus, je vous conjure par les outrages qu'on vous a faits et par les liens dont vous fûtes garrotté, de rompre les chaînes de mes péchés et mes mauvaises habitudes : puisque j'ai si mal usé de mes membres, je veux qu'ils soient liés et attachés à ce lit ; je veux vivre et mourir votre esclave.

A dix heures de nuit.

Considérez Notre-Seigneur abandonné de tous ses disciples et laissé en la puissance de ses ennemis.

O mon Maître, je vous suivrai partout où vous irez, je suis prêt à mourir pour vous. Quand mes amis m'auront abandonné, et que je n'aurai plus ni force, ni consolation, je vous prie, mon Sauveur,

ne m'abandonnez pas. Mon âme, console-toi d'être, comme Jésus, sans consolation : puisque les créatures te quittent, va, va à lui, lui ne te quittera pas !

A onze heures de nuit.

Le Fils de Dieu reçut un soufflet chez Anne. Représentez-vous cette assemblée de juges altérés du sang de ce doux Agneau. Voyez ce soldat insolent qui lève la main, qui le frappe, et qui le renverse par terre. Admirez la douceur et la patience de Jésus-Christ. Demandez-lui pardon de lui avoir fait tant de fois le même outrage.

O bon Jésus ! combien de fois vous ai-je frappé sur la joue ? autant de fois que j'ai offensé mes frères. Pardonnez-moi mes péchés, surtout les emportements de ma colère. Donnez-moi la patience dans mes maux, et délivrez-moi de cet ange de Satan, qui m'afflige et m'outrage si cruellement.

A minuit.

Jésus-Christ est mené chez Caïphe, où il est accusé, condamné et traité comme un blasphémateur. On lui crache au visage, on lui donne des soufflets, on lui fait tous les outrages possibles. Souffrez tous les mauvais traitements que vous font les hommes et les démons, et ne vous plaignez point dans votre maladie.

O très innocent Agneau, vous voilà donc en proie à des tigres impitoyables ! Oh ! combien de fois vous ai-je craché au visage ! Combien de fois vous ai-je méprisé et déshonoré ! Je mérite bien d'être maltraité des hommes, moi qui vous ai tant de fois offensé. Donnez-moi la patience, Seigneur, et faites-moi la grâce d'imiter votre douceur et votre humilité.

A une heure après minuit.

Saint Pierre renie trois fois son Maître en la maison de Caïphe. Quelle douleur pour le Fils de Dieu ! quelle infidélité de la part de ce disciple ! Voilà ce que c'est d'être superbe, et de présumer de ses forces, et de se trouver dans les mauvaises compagnies.

O mon âme ! combien de fois as-tu renié ton Maître ! combien de fois as-tu abandonné son service, de peur de paraître son disciple ! O mon Dieu, pardonnez-moi ma lâcheté et mon ingratitude.

A deux heures après minuit.

Jésus regarde saint Pierre, et alors ce disciple, reconnaissant sa faute, sort de la maison, et verse des pleurs en abondance. Il n'a péché qu'une fois, et il a pleuré toute sa vie. Je pèche tous les jours, ne devrais-je pas pleurer tous les jours ?

Qui donnera à mes yeux des fontaines de larmes pour pleurer mes crimes et mes infidélités ? O Jésus !

je vous remercie de m'avoir regardé d'un œil de pitié après vous avoir offensé ; sans ce regard favorable, je n'aurais jamais fait pénitence, et je serais mort dans mon péché. Je vous prie de ne pas détourner vos yeux de ma misère et de ma faiblesse.

A trois heures du matin.

Représentez-vous Jésus-Christ, qu'on mène chez Pilate, où il est accusé par les Juifs ; puis de Pilate chez Hérode, où il est méprisé du roi et de toute son armée. Tous ceux qui veulent être à Jésus doivent souffrir des injures, des calomnies et des persécutions. *La première vertu d'un chrétien est de mépriser le monde et d'en être méprisé.*

Hélas ! je ne suis point serviteur de Jésus, puisque je veux encore plaire aux hommes.

A quatre heures du matin.

Passez cette heure dans le prétoire, quoique ce ne fût pas à cette heure que le Fils de Dieu y fut fouetté. Voyez le Roi du Ciel attaché à une colonne et cruellement déchiré de fouets par une légion d'hommes, ou plutôt de démons. Souvenez-vous que c'est pour expier les péchés d'impureté que sa chair innocente a été si maltraitée.

Demandez-lui pardon des vôtres, et recevez les fléaux qu'il plaira à Dieu de vous envoyer. Hélas ! il a été blessé pour nos iniquités, cet innocent

Agneau. Oh ! je ne veux point vivre sans plaies, puisque je vois mon Sauveur qui en est chargé. Je ne veux plus prendre aucun plaisir sensuel, puisqu'il a fallu le sang d'un Dieu pour expier la sensualité.

A cinq heures du matin.

Jésus est couronné d'épines, et présenté aux Juifs qui demandent sa mort. Ils l'eussent reconnu pour roi, s'il eût eu une couronne d'or sur sa tête ; mais le royaume du Fils de Dieu n'est point de ce monde.

O Jésus, mon Roi, je ne suis donc point votre sujet, puisque j'aime le monde.

O malheureux monde, je te hais, je te déteste, je renonce à ton amitié, et je te quitte volontiers pour être à Jésus-Christ. O mon Sauveur, j'ai sur ma tête votre couronne d'épines ; car j'y sens de très grandes douleurs : j'espère que vous me donnerez après ma mort la couronne de gloire.

A six heures du matin.

Jésus est condamné à mort, et livré aux Juifs pour être crucifié. Allons et mourons avec lui.

O très saint et très innocent Agneau, vous avez voulu subir la sentence qui était portée contre tous les hommes ! c'est moi qui ai péché, c'est moi qui dois être crucifié. Je vous remercie de vous

être substitué à ma place. J'accepte la mort pour votre amour ; et je vous supplie de ne pas livrer mon âme à mes ennemis.

A sept heures du matin.

Jésus porte sa croix et tombe sous sa charge : on contraint un homme de la campagne de la porter pour lui. Les femmes de Jérusalem pleurent de compassion. Qui pourrait exprimer la douleur de sa sainte Mère ? Qui n'aura compassion de cette fille de Sion ? Sa douleur est aussi grande que son amour : elle est aussi vaste et aussi profonde que la mer.

O le saint et l'obéissant Isaac, qui porte sur ses épaules le bois de son sacrifice ! O l'innocente victime qu'on mène hors du camp chargée des péchés de tout le peuple ! Oh ! que la charge de mes iniquités vous a donné de peine à porter ! Je vous en demande pardon, mon Seigneur. Je vous prie de m'aider à porter ma croix. Vous voyez qu'elle m'abat, et que je tombe sous sa pesanteur. Puisque les hommes vous ont aidé à porter la vôtre, aidez-moi, ô bon Jésus, à porter la mienne.

A huit heures du matin.

Jésus arrive au Calvaire, où il est dépouillé de ses habits et attaché à la croix.

Ceux qui sont à Jésus-Christ ont crucifié leurs

vices et leurs méchantes inclinations avec lui. Hélas! je ne suis point chrétien, puisque je ne suis point crucifié : mais si mon âme ne l'est point, mon cœur l'est à présent : me voilà attaché à une croix que j'ai bien méritée. Je la bénis, mon Dieu!

O Jésus, que votre croix sanctifie la mienne, et puisque j'ai part à vos douleurs, que j'aie part à vos consolations Je commence à être disciple du Fils de Dieu, n'aimant plus rien qui soit périssable. Qu'on ne me parle plus de rien, le monde est crucifié pour moi, et je suis crucifié pour lui.

A neuf heures du matin.

Jésus prie en croix pour ses ennemis : il prie donc pour moi qui l'ai fait mourir, et qui lui ai fait plus d'injure que les Juifs.

O Père très-saint, exaucez la prière de votre Fils! pardonnez-moi mes péchés, comme je pardonne à tous ceux qui m'ont offensé! J'ai péché par malice, mais ils ont péché par ignorance. J'ai bien mérité le mal qu'ils me font, mais, vous, quel sujet m'avez-vous donné de vous offenser?

A dix heures du matin.

Jésus dit au bon larron : vous serez aujourd'hui en paradis avec moi.

Admirez la bonté du Fils de Dieu envers le bon

larron et sa justice envers le méchant : l'un se sauve à côté du Fils de Dieu, et l'autre s'y damne. Oh! je ne veux point blasphémer ni murmurer contre Dieu sur ma croix. Seigneur, souvenez-vous de moi maintenant que vous êtes arrivé à votre royaume ; et quand je serai près de rendre l'âme, que je vous entende me dire ces douces paroles : vous serez aujourd'hui en paradis avec moi.

A onze heures du matin

Jésus dit à sa Mère : Femme, voilà votre Fils. Tous les prédestinés lui furent donnés en la personne de saint Jean : et ceux qui ne seront point ses enfants ne seront point du nombre des prédestinés.

Priez Marie de vous recevoir pour son enfant. Priez Jésus de vous donner à sa Mère.

O bon Jésus, dites à votre Mère : ***Femme, voilà votre enfant qui est malade.***

O sainte Vierge, dites à votre Fils : Mon Fils, voilà l'enfant que vous m'avez donné, qui va mourir. Je vous recommande son âme, donnez-lui votre Paradis.

A midi.

Jésus-Christ est abandonné de son Père, parce qu'il portait la figure du pécheur qui mérite d'être abandonné à la mort, et il en a voulu subir la peine.

Oh ! le grand mal d'être abandonné de Dieu, puisque cette seule pensée a fait pleurer et gémir le Fils de Dieu ! O Seigneur, ne m'abandonnez point à ma mort, puisque c'est pour moi que vous avez été abandonné à la vôtre.

Remerciez Notre Seigneur de la grâce qu'il vous a faite de vous visiter dans votre maladie : et s'il arrive quelquefois qu'il se retire de vous, ne perdez point courage. Perdez-vous dans lui, quand il se cachera ; abandonnez-vous à lui, quand il vous abandonnera.

A une heure après midi.

Jésus recommande son esprit à son Père. C'est son esprit qu'il lui recommande, et non pas son corps parce qu'il l'avait donné à son Eglise , et qu'il savait que sa Mère, qui représentait l'Eglise, en aurait soin.

Ayez soin de votre âme, c'est l'unique chose qui soit à vous : pour la mettre en bonne main, mettez-la entre les mains de Jésus. O Jésus, je vous recommande mon esprit, il est venu de vous et il s'en retourne à vous. Oh ! ne laissez pas perdre une âme pour laquelle vous avez donné votre vie !

A deux heures après midi.

Jésus dit qu'il a soif ; et ayant pris du vinaigre, il dit que tout est consommé.

Souffrez, âme chrétienne, les ardeurs de votre fièvre, brûlez du désir de voir votre Dieu. Hélas ! comment puis-je dire que j'ai tout fait, moi qui n'ai pas encore commencé à bien vivre ? O Jésus, suppléez par votre bonté ce qui manque à ma justice. Vous avez fait grâce au bon larron, qui ne s'est converti qu'à la mort : quoique je fasse pénitence aussi tard que lui, j'espère que vous me ferez miséricorde aussi bien qu'à lui.

A trois heures après midi.

Jésus baissant la tête, pour marque de l'obéissance qu'il rendait à son Père et de son amour envers les hommes, rend son divin esprit.

La charité de Jésus nous presse : s'il est mort, qui craindra de mourir ? et s'il est mort pour nous, qui refusera de mourir pour lui ? Il est mort dans les douleurs , ah ! qui voudrait mourir dans les plaisirs ? puisqu'il nous a rachetés au prix de son sang , nous ne sommes plus à nous, mais à lui.

O Jésus mon Sauveur, qu'il m'ennuie de vivre, et que j'ai hâte de mourir ! O mon âme, sors promptement de ton corps ! peux-tu craindre la mort qui est entrée dans le corps de Jésus-Christ ? O mort mille fois plus aimable que la vie ! je te donne mon cœur : entre dedans, afin que j'entre au plus tôt dans le cœur de mon Jésus.

A quatre heures après midi.

Jésus est déposé de la croix, oint de parfums aromatiques, et mis dans le sépulcre.

Ne descendez de votre croix qu'après la mort. Priez Notre-Dame et sainte Madeleine de vous procurer le Sacrement d'Extrême-Onction.

O mon pauvre corps, tu souffres beaucoup : mais encore un peu de patience, et tu iras te reposer dans le sein de Dieu. O heureux les morts qui meurent dans le Seigneur ! L'esprit de Dieu les assure dès maintenant qu'ils se reposeront de leurs travaux, et que leurs bonnes œuvres les suivront dans l'autre vie.

CHAPITRE QUATRIÈME.

PENSÉES ET PRIÈRES POUR ENCOURAGER ET SANCTIFIER LE MALADE.

I.

Quand les maladies sont longues, il serait bien utile au malade que la sœur qui veille près de lui, lui parlât souvent du bon Dieu

et le préparât peu à peu, en l'entourant d'une atmosphère pieuse, à ce moment toujours terrible de la mort.

Sans doute ce point est délicat auprès de certaines personnes à cause de leur éducation peu chrétienne, de leur caractère, de leur tempérament, de la répugnance qu'elles éprouvent pour la mort, et surtout quelquefois à cause de leur impiété connue.

Il faut alors, nous l'avons dit, *plus prier que parler*, — *plus agir indirectement que directement* et laisser au prêtre, averti à temps, la mission difficile de leur parler de la mort. Le prêtre a des grâces toutes spéciales pour les malades éloignés du bon Dieu et l'Église lui a tracé dans ses livres liturgiques la marche qu'il doit suivre pour les ramener.

Nous ne voulons pas dire que la sœur gardemalade ne doive pas suivre l'inspiration de la grâce qui la portera à exhorter, à encourager, à dire la facilité et le bonheur d'être en paix avec Dieu et de se confesser, — à prendre des détours ingénieux pour amener à deman-

der un prêtre, à laisser faire une neuvaine pour la guérison.... — à lire au malade, dans le but avoué de le distraire, quelques pages intéressantes, enjouées même, au milieu desquelles, elle glissera une ligne, un trait, un récit qui s'adressera à l'âme de ce malade... Mais qu'elle prenne garde que le malade, éloigné de Dieu par principe, ne puisse supposer qu'on a mis une sœur auprès de lui *uniquement* pour le faire confesser.

La mission des sœurs garde-malades est plus facile auprès *des personnes pieuses.* Heureuses les garde-malades quand elles peuvent, avec les personnes qu'elles soignent, suivre un petit réglement, faire quelques courtes lectures, dire ensemble quelques dizaines de chapelet, parler un peu du ciel, du ciel où bientôt l'heureux malade verra le bon Dieu, le possèdera, l'aimera toujours !

« Pour que les lectures soient utiles, dit le P. Gautrelet, elles doivent être en rapport avec les dispositions du malade ; de même qu'on ne peut pas tenir à tous le même langage, de même aussi on ne pourrait pas, avec avantage,

leur mettre entre les mains les mêmes livres. Il est bon de consulter le confesseur ou le curé du malade, lequel pourra souvent, non seulement conseiller, mais même prêter quelque bon livre. Des *vies de saints* bien choisies, des ouvrages où les matières de piété soient traitées avec onction et simplicité, et, dans quelques circonstances, des livres où les vérités de la religion seraient exposées avec clarté et solidité, et vengées des futiles objections des mécréants; tels sont, en général, les livres qui peuvent être plus utiles aux malades. Tout ce qui est propre à *exciter la confiance, à entretenir la résignation et la conformité à la volonté de Dieu, à soutenir la patience du malade*, à lui faire comprendre et gouter *l'amour de Jésus-Christ pour les pécheurs et la miséricorde infinie de Dieu*, sera généralement plus utile à son âme; et les livres qui exposent ces vérités feront sur lui une impression plus salutaire que ceux qui traitent de *la justice divine*. Ceux-ci pourraient même devenir nuisibles à bien des personnes. »

Voici quelques ouvrages qu'on peut lire à peu près à tous les malades pieux :

1. *La Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ* dans les *Saints Évangiles*.

2. Les *psaumes* et, en particulier, *les psaumes de la pénitence* et ceux que l'on dit à *complies*, le dimanche.

3. *L'Imitation de Jésus-Christ*.

4. *Le Consolateur*, par le P. Lambillotte.

5. *La Journée des malades*, par l'abbé Perreyve.

6. *Le livre des malades*, par Ozanam.

7. *Pensées consolantes* de St François de Sales, extraites par le P. Huguet.

8. *La douce et sainte mort*, par le P. Crasset.

9. *Instructions spirituelles pour la guérison et la consolation des malades*, par le P. Crasset.

10. *Traité de la confiance en la miséricorde de Dieu*, par Mgr Languet.

11. *Paraphrase du Salve Regina* ou *Pouvoir de Marie*, par S. Liguori.

12. *La mort des justes. Vie de Ste Ludwine.*

13. *A ceux qui souffrent*, par Mgr de Ségur.

14. *La sainteté dans la souffrance*, par l'abbé Seytre.

⁂

Les pages suivantes, empruntées en partie, aux livres que nous venons d'indiquer, seront utiles aux malades.

Voulez-vous trouver de la consolation dans toutes vos peines? Voulez-vous être toujours content au milieu des plus cruelles douleurs? Voulez-vous même jouir d'une paix, d'une joie inaltérable au plus fort de vos souffrances? Je ne vous dirai pas de considérer un Dieu mourant sur la croix, pour vous arracher à des tourments éternels; je ne vous dirai pas de jeter les yeux sur les abîmes de l'enfer que vous avez mérité tant de fois, peut-être, par vos péchés; réfléchissez seulement sur cette vérité incontestable que: Rien de ce qui se fait dans l'univers, à l'exception du péché, n'arrive sans l'opération et la volonté de Dieu, dont les desseins sont toujours infiniment sages et tendent toujours à notre plus grand bien. Par conséquent, tous les maux de cette vie, de quelque nature qu'ils soient et de quelque part qu'ils nous viennent, nous sont envoyés par une miséricordieuse Providence, qui ne veut que le bien de ses

créatures. Voilà le fondement le plus solide sur lequel nous devons appuyer notre confiance, notre paix et notre bonheur. Et ne croyez pas qu'il faille être chrétien pour admettre cette vérité, les païens eux-mêmes l'ont reconnue. Écoutons Epictète, un des plus grands philosophes de l'antiquité : « C'est un admirable expédient, dit-il, que les esprits sages ont trouvé pour se consoler dans leurs pertes et ne jamais sentir d'amertume au milieu de leurs afflictions, de les voir toutes venir de la main de Dieu et de les recevoir avec cette persuasion, que c'est lui qui les choisit et qui nous les distribue, selon qu'il le juge à propos pour notre plus grand bien. Ne dites donc jamais, mon cher ami, que vous ayez rien perdu ; dites seulement que vous l'avez rendu, et rendu à Dieu de qui vous le teniez par emprunt ou comme en dépôt. Votre fils n'est plus au monde, dites-vous : c'est Dieu qui l'a pris comme une chose qui lui appartenait ; il vous l'avait prêté et non pas donné ; n'était-il pas raisonnable que vous le rendissiez à son maître, quand le terme du prêt serait échu ? Votre santé vous a été enlevée ; ne saviez-vous pas qu'elle était à Dieu et non pas à vous ? Pourquoi vous fâchez-vous, s'il vous fait rendre ce qu'il vous avait donné ? Mais c'est un méchant homme, dites-vous, qui m'a ravi ce bien. Eh ! que vous importe de quelle main Dieu s'est servi pour recouvrer le sien ! Ne lui est-il pas libre de prendre quel

homme il voudra pour être le dépositaire de ses trésors ? Tandis qu'il vous en laisse la jouissance, gardez-le, j'y consens ; mais souvenez-vous que ce bien n'est pas à vous. Nous sommes dans ce monde et au milieu des créatures comme des étrangers dans une auberge : nous devons en sortir quand le maître ne veut plus de nous. »

*

Voilà de bien beaux sentiments dans un païen ; il faut avouer qu'avec les seules lumières de la raison, il avait trouvé ce que nous, Chrétiens, avons de la peine à rencontrer avec les principes de la foi. Soyons donc aussi sages que ce philosophe, rapportons tout à la divine Providence. Dieu lui-même vous en fait un devoir : « Je suis le Seigneur, dit-il, par la bouche d'Isaïe, et il n'en est point d'autre ; c'est moi qui forme la lumière et qui crée les ténèbres ; qui fais la paix et crée les maux ; c'est moi qui fais mourir et c'est moi qui fais vivre ; c'est moi qui blesse et c'est moi qui guéris. — Arrive-t-il quelque mal dans la ville, dit Amos, quelque affliction, quelque misère qui ne vienne du Seigneur ? Oui, assure le Sage, les biens et les maux, la vie et la mort, la pauvreté et les richesses viennent de Dieu... — Quel est celui, dit Jérémie, qui a dit qu'une chose se fera sans que le Seigneur l'ait commandée ? Est-ce que les biens et les maux ne sortent pas

de la bouche du Très-haut ? » Et notre Sauveur, le Saint des saints, qui était venu nous instruire par ses paroles et par ses exemples, ne dit-il pas à saint Pierre, qui par un zèle indiscret, voulait le détourner du dessein qu'il avait de souffrir et empêcher que les soldats ne missent la main sur lui : « Ne voulez-vous pas que je boive le calice que mon Père m'a préparé ? » Ainsi il attribuait les outrages et les douleurs de sa Passion, non aux Juifs qui l'accusaient, non à Judas qui le trahissait, à Pilate qui le condamnait, aux bourreaux qui le tourmentaient, quoiqu'ils fussent les canses immédiates et les exécuteurs de ses souffrances ; mais à Dieu uniquement ; encore ne le considérait-il pas comme juge, mais comme père. Comment après cela n'attribuerons-nous pas nos afflictions, nos ignominies, nos peines, nos maladies à notre Dieu comme à leur vraie source ?

*

Mais, me direz-vous peut-être, je croirais aisément que Dieu est l'auteur de ma maladie, s'il n'y avait eu de ma faute, dès le commencement, ou si mon médecin avait été plus habile à en saisir sa cause, ou enfin si l'infirmier ou telle personne ne l'avait aggravée par sa malice ou son imprudence. Faux raisonnement, langage vraiment absurde. Savez-vous ce que vous faites, quand vous pensez de la sorte ? Vous ressemblez à cet

animal (passez-moi la comparaison) qui court tout en colère contre la pierre qui l'a frappé, sans considérer la main qui la lui a jetée.

Qu'il y ait eu de votre faute dans la cause de votre maladie, qu'elle soit même un effet de vos excès ou de vos désordres, cela est possible ; mais cela même est une raison pour vous de la souffrir avec patience, puisque vous vous l'êtes attirée volontairement ; c'est le cas de dire avec le bon larron : « Quant à nous, si nous souffrons, nos crimes l'ont bien mérité ; » et avec David : « Vous êtes juste, Seigneur, et nos peines sont des châtiments équitables de votre main. » Mais outre cela, je vous dirai encore que, bien qu'il y ait eu de votre faute dans votre maladie, vous ne devez pas moins la rapporter à Dieu comme à sa source. Il n'est pas, sans doute, et ne peut être l'auteur de votre péché, ce serait un blasphème de le penser ; mais il est l'auteur de tout le mal que vous vous êtes fait en péchant ; il ne vous a pas inspiré la mauvaise volonté de vous nuire, mais il vous en a donné le pouvoir ; c'est lui qui a fait avec vous et par vous tous les actes physiques qui vous ont attiré votre maladie ; c'est lui qui a opéré tous les changements d'humeurs qui ont ruiné votre santé ; que dis-je ? il est lui-même en personne par sa présence et son essence dans votre affection ; et ceci est une vérité si certaine, que la raison seule la démontre, quand bien même la foi ne nous

ordonnerait pas de le croire. Oui, c'est Dieu qui est essentiellement dans toutes nos maladies, dans la fièvre, la migraine, la goutte, et c'est lui qui avec la cause seconde, est l'auteur de toute la douleur que nous éprouvons ; c'est lui qui donne tous ces coups, ces élancements, qui cause toutes ces tranchées, ces dégoûts, ces peines ; car s'il n'y était pas, nous ne pourrions éprouver aucun mal. Et ne croyez pas qu'il y ait de la cruauté en Dieu à en agir de la sorte. Un médecin est-il cruel quand il fait souffrir son malade pour le guérir et l'arracher à la mort? un père est-il cruel quand il corrige son enfant pour le rendre sage ? Non, non, Dieu est un bon père, un charitable médecin ; il ne vous fait souffrir que parce qu'il vous aime et qu'il veut vous rendre heureux.

Ne dites donc plus que c'est votre péché, ou votre médecin, ou votre infirmier qui est la cause du mal que vous souffrez ; que c'est un ennemi, un envieux, un méchant qui vous a attiré cette disgrâce. Je vous répondrai avec saint Augustin, que la Providence de Dieu est le seul auteur de vos maux ; que si vous en reconnaissez quelque autre c'est un fantôme que vous mettez à sa place.

Oh ! que cette pensée est consolante ! C'est un Dieu plein de bonté qui m'envoie cette maladie ; c'est mon Sauveur, c'est mon Père qui me cause cette douleur pour me purifier et me rendre

agréable à ses yeux. Oh! quel moyen d'être toujours contents! Quelle paix coule dans l'âme, quand on voit la divine Providence dans tout ce qui nous arrive de fâcheux! Voici un exemple admirable qui vous démontrera cette vérité de la manière la plus évidente.

★

Un prêtre, fameux théologien et saint prédicateur, demandait à Dieu, depuis plusieurs années, la grâce de rencontrer un directeur habile qui lui enseignât le plus court chemin pour arriver à la perfection; lorsque étant un jour à l'église, il entendit une voix qui lui dit: « Sors, et tu trouveras le maître que tu désires. » Tout rempli de joie et d'espérance, il se lève aussitôt, sort de l'église et rencontrant sur les degrés de la porte un pauvre, tout couvert d'ulcères et de plaies dégoûtantes, il lui souhaite le bonjour, selon la coutume. Le pauvre répondit? « Monsieur, je n'ai jamais eu de mauvais jours. » Le théologien fut d'abord surpris de cette réponse, et craignant de ne s'être pas fait entendre, il ajouta: « Mon ami, je prie Dieu qu'il te comble de biens. — Je ne me souviens point, dit le mendiant, d'avoir jamais eu de mal. » Cette repartie mit notre théologien encore plus en peine; il pensa néanmoins que l'un ou l'autre se trompait; c'est pourquoi il lui répéta le même souhait en changeant un peu les

termes : « Je te dis encore une fois, mon pauvre homme, que je prie Dieu qu'il te rende bienheureux. — Et moi je vous réponds encore une fois, dit le mendiant, que je ne me souviens point d'avoir jamais été malheureux » Le docteur, presque en colère, lui dit : « Je crois, mon pauvre garçon, que la violence des maux que tu souffres, te trouble l'esprit ; ne me suis-je pas bien expliqué ? En un mot, je te dis que je prie Dieu de te donner tout ce que tu saurais désirer au monde. — Monsieur, répondit le malade, je vous en supplie, ne vous mettez pas en peine, ne l'ai-je pas assez dit? Je suis très-satisfait, et je puis vous assurer que non-seulement j'ai tout ce que je veux, mais qu'il n'arrive au monde que ce que je veux. » Le théologien commença alors à se recueillir un peu en lui-même, tout surpris et interdit d'une si étrange manière de répondre; puis reprenant la parole, il pressa le pauvre de lui expliquer comment il entendait les choses, avouant qu'il ne pouvait concevoir qu'étant réduit à une telle extrémité de misère, il s'estimât néanmoins le seul homme du monde qui ne fut point misérable. Notre pauvre ne demeura point court à cette instance, et instruit comme il l'était à l'école du Saint-Esprit, il donne au savant docteur une sublime leçon en ces termes : « Sachez, Monsieur, qu'il est très-vrai que je n'ai jamais eu de mauvais jours, ni de mal, ni de malheur, comme

je viens de vous le dire, et que cela ne vous surprenne point, parce que je me suis si bien convaincu que tout ce qui nous arrive en ce monde bien ou mal, vient d'un Dieu infiniment bon, que je ne me mets jamais en peine de rien ; et dans cette pensée, je me suis tellement uni et donné à Dieu mon souverain Seigneur, que je ne fais, pour ainsi dire qu'une même chose avec lui. Les sentiments de Dieu sont les miens, ses pensées sont mes pensées, ses désirs, mes désirs ; il fait tout ce qu'il me plaît, quand il fait tout ce qu'il lui plaît, parce que je veux tout ce qu'il veut et ne veux rien de ce qu'il ne veut pas. Si la faim me presse, je loue Dieu qui le veut ainsi ; si le froid ou le chaud m'incommode, si la pluie, si le vent, si les maladies me tourmentent, j'en suis content parce que c'est Dieu qui l'ordonne ; si les hommes se jouent de moi, s'ils me persécutent et que le démon même ne m'épargne pas, je prends toujours patience : je me réjouis même de ce que la volonté de Dieu se fait en moi ; car je sais bien que ni les hommes, ni les autres créatures n'ont de pouvoir sur moi qu'autant que Dieu leur en donne ; c'est pourquoi je ne m'en prends jamais à d'autres qu'à Dieu, et Dieu peut-il rien faire qui ne soit très-bien fait ? Ver de terre que je suis, aurais-je bonne grâce de m'opposer aux actions de ce grand Dieu, ou de le blâmer dans l'exécution de ses desseins ? Ne sentant d'autre main qui

me touche, que la sienne, pourquoi me plaindrais-je? N'est-il pas mon Créateur et moi sa créature? Et tout grand Dieu qu'il est, ne m'aima-t-il pas jusqu'à mourir pour moi sur une croix? Comment serait-il possible que m'aimant à un tel point, il me voulût faire du mal? ou que, le connaissant si plein de bonté à mon égard, je ne reçusse avec action de grâce tout ce qu'il lui plait de m'envoyer, soit santé, soit maladie, soit honneur, soit déshonneur, soit en un mot tout ce que sa volonté me destinera? Les maux qui viennent de sa part, ne sont plus des maux, et les biens qui viennent d'autre part, ne doivent pas même porter le nom de biens? Quant à moi, je mets au nombre de mes plus grands biens celui de pouvoir m'en passer. Bonne et mauvaise fortune, prospérité et adversité, ce sont des noms que je ne connais point; tout m'est indifférent, puisque tout vient de la main de Dieu. N'est-il donc pas vrai que je n'ai jamais eu de mauvais jours ni de malheur, et que je n'en puis même avoir, tandis que je conserverai la ferme résolution que j'ai prise de vouloir sans cesse et sans réserve tout ce que Dieu veut? — Voilà de belles paroles, dit le Docteur, mais après tout, si Dieu était résolu de vous condamner à l'enfer, seriez-vous encore content? — Dieu me condamner à l'enfer! répondit le pauvre, à l'enfer! lui, qui est la bonté même! Ah! Monsieur, cela n'est pas possible; mais quand bien même il le

voudrait, sachez que j'ai deux bras, l'un qui est une extrême humilité, par la soumission à sa divine Providence ; l'autre est une amoureuse confiance en son infinie miséricorde ; avec ces deux bras, je l'étreindrais avec tant de force, que je l'emporterais avec moi en enfer ; et j'aimerais beaucoup mieux être en enfer avec Dieu que sans lui en paradis. »

Le théologien était ravi d'entendre de tels discours de la bouche d'un homme accablé de tant de maux ; il remercia Dieu en son cœur de lui avoir fait rencontrer le maître qu'il avait tant désiré ; et la résolution qu'il prit, fut d'imiter son exemple et de s'abandonner comme un enfant à la sainte et amoureuse providence de Dieu.

Ayons la même docilité que ce pieux théologien ; suivons un aussi beau modèle que ce pauvre mendiant ; prenons comme lui de la main du Seigneur tout ce qui nous arrive de fâcheux, persuadés qu'il nous gouverne avec une sagesse et une bonté infinies, et qu'il n'y eut jamais père plus tendre ni mère plus sensibles à l'égard de leurs enfants, que ne l'est ce Dieu de bonté en ce qui nous touche.

***

LE NOTRE PÈRE DU MALADE.

Notre Père.

Je crois, mon Dieu, que vous êtes mon Père ; le Père qui m'a donné la vie de la nature et de la grâce,

et de qui j'attends celle de la gloire. Vous êtes le Père de tous les hommes, mais principalement de ce malade que vous voyez sur ce lit. O que je me réjouis d'avoir un Père si bon, si saint, si sage, si puissant ! J'espère que, puisque vous m'avez donné la vie temporelle, vous me donnerez aussi la vie éternelle.

Mon Père, j'ai péché contre le ciel et contre vous : je ne suis plus digne d'être appelé votre enfant ; mais recevez-moi, s'il vous plaît, au nombre de vos serviteurs.

Mon Père, s'il est possible, que ce calice de mort et de douleur passe et s'éloigne de moi sans que je le boive ! toutefois que votre volonté s'accomplisse, non pas la mienne.

O mon Père, je vous la rends la vie que vous m'avez donnée. Je suis peiné d'en avoir fait un si mauvais usage, et de m'en être servi pour vous offenser.

Mon Père, glorifiez votre Fils, afin que votre Fils vous glorifie : et puisque je ne vous ai point honoré sur la terre, faites que je vous loue et que je vous honore éternellement dans le Ciel.

Qui êtes dans les Cieux.

Vous êtes au Ciel, mon Dieu, et je suis sur la terre: vous êtes dans un lieu de paix, et moi je suis dans un lieu de combat ; vous êtes au Ciel pour me

récompenser, et je suis sur la terre pour vous aimer; oh ? que j'ai de regret de n'avoir pas encore commencé de le faire. Tout méchant et tout ingrat que je suis, j'espère, mon Dieu, que je serai bientôt au Ciel avec vous. Et mon espérance est fondée sur le sang précieux que votre Fils a versé pour moi.

Oh ! quand viendra ce jour ! Que la terre me déplaît, quand je regarde le Ciel !

O paradis ! que ne doit-on point faire pour te gagner ? que ne doit-on point souffrir pour te posséder ? tout ce que j'endure n'est rien au prix de ce que j'espère.

Que votre Nom soit sanctifié.

Nom adorable de mon Dieu, je ne suis venu au monde que pour vous sanctifier, et je n'ai rien fait au monde que vous profaner. J'ai fait tout mon possible pour glorifier le mien, au lieu de glorifier le vôtre ; je vous en demande pardon, Dieu de gloire et de majesté, et je vous conjure par votre saint nom de me faire miséricorde.

O saint Nom de Jésus ! vous êtes toute mon espérance : quiconque, dit votre Apôtre, vous invoquera, sera sauvé. Je vous invoque avec tout le respect et toute la dévotion qui m'est possible. Ne permettez donc pas que je sois damné.

Que votre Royaume arrive.

Mon Dieu ! quand sera-ce que votre Royaume

arrivera ? quand règnerez-vous paisiblement dans mon cœur ? quand serez-vous le maître absolu de mon corps et de mon âme ?

Hélas ! je ne vous ai point fait régner sur la terre. Je ne vous ai pas laissé maître dans mon cœur : c'est pour cela que je mérite la mort. Je l'accepte de tout mon cœur, je m'y soumets, je la désire, et je vous la demande, espérant qu'après ma mort vous me donnerez entrée en votre Royaume. Oh ! qu'heureux sont ceux qui vous servent fidèlement en cette vie, car ils règneront éternellement avec vous dans le Ciel.

Mon âme, console-toi, voilà le Royaume de Dieu qui approche : tu n'as plus qu'un moment à souffrir, et ce moment de souffrance va produire un poids éternel de gloire. Combats jusqu'à la fin, et ne perds pas la couronne que Dieu te prépare.

Que votre volonté soit faite, etc.

O mon Dieu ! je n'ai point fait votre volonté sur la terre, que je la fasse du moins dans le Ciel !

Voilà mon corps accablé de souffrances, les douleurs de la mort me serrent de toutes parts. Je voudrais bien encore prolonger ma vie pour réparer mes fautes, et pour racheter le temps que j'ai perdu : voulez-vous cependant que je meure ? j'en suis content ; que votre volonté soit faite, et non pas la mienne.

Voulez-vous que je quitte la terre ? que mon âme se sépare de son corps, et qu'elle aille faire pénitence dans le purgatoire ? Voulez-vous que mon corps souffre encore de plus grandes douleurs, qu'il soit consumé de longues et cuisantes maladies ? Je le veux, mon Dieu, je l'agrée, je m'y soumets, que votre volonté soit faite, et non pas la mienne.

Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour.

Heureux celui qui mangera le pain des Anges dans le royaume de Dieu. Je vous remercie, Père charitable, de m'avoir donné la nourriture du corps et de l'âme pendant tant d'années, et surtout de m'avoir donné le pain des anges qui est le précieux corps de votre Fils Jésus-Christ.

O pain de vie ! je ne crains plus la mort, puisque je vous ai mangé avant de mourir. Je n'appréhende plus mes ennemis, puisque vous êtes avec moi. Je marcherai, fortifié de ce pain, dans le désert de cette vie, jusqu'à ce que j'arrive à la montagne sainte, au ciel où est votre demeure.

Vous avez promis et juré, ô vérité éternelle, que celui qui mangera votre corps et qui boira votre sang, vivra éternellement. C'est cette promesse qui dissipe mes craintes et qui soutient mes espérances. Puisque nous avons été si étroi-

tement unis en cette vie, ne souffrez pas que nous soyons séparés en l'autre.

O Jésus ! donnez-moi mon pain de ce jour ; fortifiez-moi de votre grâce pour faire ce grand voyage de l'éternité ; sans ce pain je tomberai en défaillance, et je ne pourrai jamais arriver au Ciel.

Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.

Seigneur, le nombre de mes péchés est infini : si vous en tenez compte, je suis perdu. Je ne puis plus prier, ni jeûner, ni faire pénitence ! que ferai-je donc pour apaiser votre justice, et pour assurer mon salut ?

Vous avez promis de pardonner à celui qui pardonnera, et de faire miséricorde à celui qui la fera. O mon Dieu ! je pardonne de tout mon cœur à tous ceux qui m'ont offensé, et je vous prie de ne leur point imputer le mal qu'ils m'ont fait. Je vous demande cette grâce pour eux, et je vous offre ma mort, unie à celle de votre Fils, pour l'expiation de leurs péchés.

Et ne nous laissez pas succomber à la tentation.

C'est maintenant, mon Dieu, que j'ai besoin de votre protection et de votre assistance ; car voilà mes ennemis qui m'environnent de toutes parts. Voilà le lion rugissant qui est sorti de l'enfer

pour me dévorer. Mais puisque vous êtes avec moi, je ne craindrai point ; quand je marcherais dans l'ombre de la mort, je n'appréhenderais rien étant avec vous.

Levez-vous donc, Dieu des armées, venez au plus tôt à mon secours ; envoyez vos saints anges pour combattre mes ennemis. Vous connaissez ma faiblesse, il n'y en a point de plus grande au monde ; empêchez Satan de me nuire, défendez-lui de me tenter, du moins ne me laissez pas succomber à la tentation.

Mais délivrez-nous du mal.

De celui du corps que j'ai bien mérité, de celui de l'âme dont je suis menacé. Délivrez-moi du plus grand de tous les maux, qui est celui de l'enfer. J'accepte toutes les douleurs que je sens ; je suis prêt à aller où il vous plaira : mais, ô Dieu de miséricorde, je vous conjure par la mort et par la Passion de votre Fils, de ne me point envoyer en enfer. Comment pourrais-je être une éternité sans vous louer et sans vous aimer ? Appelez-moi au Ciel dans la compagnie de vos Saints, où je vous puisse bénir dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

***

LITANIES DE LA SAINTE VOLONTÉ DE DIEU.

Volonté de Dieu, infiniment sainte, accomplissez-vous en nous.
Volonté de Dieu, infiniment juste,
Volonté de Dieu, infiniment parfaite,
Volonté de Dieu, infiniment sage,
Volonté de Dieu, infiniment puissante,
Volonté de Dieu, infiniment bonne,
Volonté de Dieu, qui faisiez sur la terre la nourriture de Jésus, de Marie et Joseph.
Volonté de Dieu, l'occupation éternelle des Saints,
Volonté de Dieu, l'aliment des âmes justes,
Volonté de Dieu, l'amour des cœurs fidèles,
Volonté de Dieu, la mesure du mérite et du prix de nos œuvres,
Volonté de Dieu, la joie et les délices de l'âme,
Volonté de Dieu, la consolation, le repos, la paix de tous ceux qui souffrent,

accomplissez-vous en nous.

Volonté de Dieu, le remède de tous les maux et de toutes les peines de la vie,
Volonté de Dieu, l'espérance, le soutien, la joie des mourants,

— Que votre sainte, adorable, aimable volonté, ô mon Dieu, soit louée, bénie, aimée, adorée de toutes les créatures !

Oraison.

Faites, Seigneur, en nous, de nous, et par nous, de notre vie, de notre santé, de nos biens, de notre réputation, dans le temps et dans l'éternité, tout ce que vous voudrez. — Ce que vous ferez, ô mon Dieu, ce sera bien fait, ce que vous commanderez sera juste, ce que vous permettrez sera bon. — Aussi c'est avec bonheur que nous acceptons, que nous nous soumettons et que nous voulons en tout et partout dépendre de votre sainte volonté. — Nous vous demandons de persévérer jusqu'à la mort, dans ces pieux sentiments et nous vous faisons cette prière par Notre-Seigneur Jésus-Christ, votre Fils.

Ainsi soit-il.

***

Sainte Gertrude voulant prier pour un infirme, demanda à Notre-Seigneur quelle prière faite pour le malade lui serait agréable. Jésus lui répondit : Dites pour lui les deux paroles suivantes avec beaucoup de dévotion et chaque fois que vous répèterez ces mots, vous recevrez ainsi que le malade un accroissement de mérites :

« Seigneur Jésus, par cet amour avec lequel vous avez supporté nos langueurs et nos douleurs, je vous supplie de conserver à ce malade la patience et la paix, et de faire servir à votre plus

grande gloire, comme à son salut, chacun des instants qu'il aura à souffrir, selon les desseins que votre cœur paternel a formés de toute éternité pour la sanctification de son âme. »

***

PRIÈRE POUR LES AGONISANTS.

(Indulgence de 100 jours chaque fois, — plénière une fois le mois si on l'a récitée trois fois par jour à des moments différents.)

O très-miséricordieux Jésus, plein d'amour pour les âmes, je vous en conjure, par l'agonie de votre Sacré-Cœur et par les douleurs de votre Mère Immaculée, purifiez dans votre sang tous les pécheurs de la terre qui sont maintenant à l'agonie, et qui aujourd'hui même doivent mourir. Ainsi soit-il. — Cœur agonisant de Jésus, ayez pitié des mourants.

***

EXAMENS A L'USAGE DES MALADES.

1° *Des défauts que nous devons éviter dans les maladies.*

Adorons Notre-Seigneur, s'abandonnant à la discrétion de ceux qui l'attachent et le clouent sur la croix, il étend ses bras, il donne ses mains, il allonge ses pieds, il se place comme il leur plaît ;

et durant cette cruelle exécution, il ne témoigne pas la moindre impatience, et ne se permet pas un seul mot de plainte. O la belle et admirable règle de conduite pour le temps que la maladie et les douleurs nous attachent sur un lit, ou nous obligent à garder la chambre!

Les défauts les plus ordinaires des malades qui ne veillent pas comme il faudrait sur eux-mêmes, sont :

1. De ne penser qu'à leur mal, d'en parler sans cesse, de ne souffrir qu'avec peine qu'on s'entretienne d'autre chose.

2. De s'impatienter lorsqu'on ne fait pas sur le champ tout ce qu'ils désirent, de s'inquiéter pour peu qu'on les fasse attendre, de s'agiter, de se tourmenter, de ne se donner nul repos.

3. D'être chagrins et de mauvaise humeur, de n'être jamais contents de ce que l'on fait pour eux, de se faire toujours un sujet de peine de ce qui les devrait satisfaire.

4. D'être extrêmement délicats et sensibles sur ce qu'ils veulent, et d'y être tellement attachés, que, sur la moindre difficulté qu'on leur fait, le feu leur monte à la tête, ils se troublent, ils s'échauffent et se mettent en colère.

5. De ne vouloir dire mot, d'aimer à être toujours dans une sombre et noire mélancolie.

6. De se plaindre sans cesse, tantôt de la violence de leur mal, tantôt de l'amertume des remè-

des, tantôt de leur dégoût pour ce qu'on leur sert, quelques fois du moindre bruit qu'on fait autour d'eux, et de mille autres choses qui leur paraissent en ce temps-là insupportables.

7. D'avoir une appréhension trop vive de la douleur, d'en rechercher avec un soin excessif le soulagement, de désirer avec trop d'ardeur le recouvrement de la santé.

8 De négliger par immortification les règles de la modestie, qui ne permet point de nudités indécentes, et qui ne souffre pas même que des malades découvrent sans nécessité ni les bras, ni l'estomac, ni les jambes, soit dans le lit, soit ailleurs.

Enfin, de se faire servir, sans nécessité, par des personnes de différent sexe, et s'il y a nécessité, de n'y pas garder toutes les mesures que la pureté demande, et que les saints ont conseillées dans ces périlleuses occasions.

Examinons avec attention si nous ne sommes point tombés dans ces défauts.

Mon Dieu, il y a peu de personnes qui profitent des maladies : parce qu'il y a peu de malades qui ne se laisse aller à l'impatience, au chagrin, à la tristesse et à mille autres dérèglements. C'est, mon Dieu, ce que je prétends éviter avec un soin particulier, et c'est pour cela que je vous demande quelque part à la grâce de l'Apôtre, qui trouvait sa force, dans sa faiblesse, et dont la vertu se perfectionnait dans ses infirmités.

2º *De l'usage que nous devons faire des maladies.*

Adorons Notre-Seigneur Jésus-Christ étendu sur la croix, chargé de nos langueurs et de nos infirmités, et nous montrant par son exemple l'usage que nous en devons faire. Considérons ce qu'il fait et ce qu'il souffre sur ce lit de douleur, son entière résignation, son courage invincible, son incomparable patience au milieu des tourments les plus aigus et les plus violents. Rien de plus digne de notre admiration !

Examinons quel usage nous avons fait de nos maladies, et comment nous nous y sommes comportés.

Les avons-nous regardées, selon la lumière de la Foi, comme un remède capable de guérir les maux de notre âme, comme une portion de la Croix de Jésus-Christ, et comme un riche présent qui nous vient de la main d'un Père infiniment aimable ?

Dans cette vue les avons-nous acceptées avec joie, ou au moins avec résignation ?

Notre trop grande application aux remèdes corporels, ne nous a-t-elle point fait oublier les spirituels, et négliger de recourir aux Sacrements; comme si la santé du corps était préférable à celle de l'âme ?

Avons-nous supporté nos maladies en esprit de pénitence, unissant nos douleurs à celles de Jésus,

et les offrant avec lui à Dieu en satisfaction de nos péchés ?

Nous sommes-nous dans ce temps là abandonnés entièrement à Dieu demeurant dans une parfaite indifférence, soit pour la vie, soit pour la mort, à l'exemple de tant de Saints ?

Avons-nous pris avec courage tous les remèdes qu'on nous a ordonnés, et avons-nous surmonté la répugnance que nous causait leur amertume, dans la vue de Jésus-Christ abreuvé de fiel et de vinaigre, et dans le désir d'avoir part à son Calice ?

Avons-nous attendu en paix et de la bénédiction de Dieu, le succès de nos remèdes ? Et pour avoir trop d'empressement pour notre santé, n'avons-nous pas été chagrins, lorsqu'ils n'ont pas réussi selon notre désir ?

Quand la maladie nous a empêchés de vaquer à nos prières ordinaires, y avons-nous suppléé par de fréquentes aspirations et élévations de cœur à Dieu ? Avons-nous été bien aises de voir des personnes de piété qui pussent nous porter à ces saintes pratiques ?

Enfin, nous sommes-nous comportés dans nos maladies d'une manière capable d'édifier tout le monde, par l'obéissance à nos Supérieurs, par la soumission aux médecins, par la douceur envers nos frères, par la gratitude envers ceux qui nous servent ; en un mot, par la pratique de toutes les vertus qui peuvent contribuer à faire un saint usage des maladies ?

Mon Dieu, que ce saint Solitaire connaissait bien le prix des maladies, qui, pour avoir été une année sans être malade, se plaignait tendrement à vous de ce que vous ne l'aviez point visité!

Donnez-moi part, je vous prie, à ses sentiments et à ses dispositions, afin que si je ne désire pas comme lui les maladies, je porte au moins patiemment celles que vous m'enverrez et que j'en fasse bon usage.

II

LE MALADE A L'AGONIE.

C'est surtout pendant les dernières heures de sa vie que le malade a besoin de prières plutôt que d'instructions.

Si on peut avoir un prêtre pour assister le malade dans son agonie, il faut l'appeler.

Une pieuse coutume veut que le mourant, quand il a encore sa présence d'esprit et qu'on ne craint pas une trop forte émotion, bénisse sa famille; ne laissons pas se perdre cet acte si chrétien et si utile quand il est fait surtout par un père ou une mère de famille.

Jetez souvent de l'eau bénite sur le malade et sur son lit; faites-lui baiser souvent, alors

même qu'il semblerait ne plus se rendre compte de ce qu'il fait, l'image de Jésus crucifié et une médaille de la sainte Vierge.

Allumez près du lit un cierge bénit et si le malade peut le tenir entre les mains pendant quelques instants, faites-lui réciter ou récitez pour lui, comme profession de foi, le *Je crois en Dieu*, ou *un acte de foi.*

Murmurez à son oreille les noms bénis de *Jésus*, *Marie*, *Joseph.*

Si vous savez que, pendant sa vie, il a eu une prédilection particulière pour quelques prières répétez-les près de lui.

Dites lentement et tout bas, pour ne pas le lasser, les pieuses invocations suivantes que vous l'engagerez à répéter avec vous :

*

Ame de Jésus, sanctifiez-moi.
Sang de Jésus, purifiez-moi.
Passion de Jésus, fortifiez-moi.
Plaies de Jésus, guérissez-moi.
Croix de Jésus, sauvez-moi.
Bonté de Jésus, pardonnez-moi.

Grâce de Jésus, remplissez-moi.
Esprit de Jésus, animez-moi.
Miséricorde de Jésus, aimez-moi.
Mains de Jésus, bénissez-moi.
Cœur de Jésus, recevez-moi !

*

Marie, ma mère, aimez-moi.
Marie, mon avocate, parlez pour moi.
Marie, ma force, soutenez-moi.
Marie, ma lumière, éclairez-moi.
Marie, ma patronne, défendez-moi.
Marie, mon refuge, cachez-moi.
Marie, mon secours, venez à moi.
Marie, mon guide, conduisez-moi.
Marie, ma consolatrice, soulagez-moi.

*

Mon Dieu, je crois en vous, j'espère en vous, je vous aime !

Mon Dieu, je meurs pour vous. Je me donne à vous. Je vais à vous !

Marie, souvenez-vous que je vous ai aimée !

*

Récitez les *Litanies de la Sainte Vierge* et, quand le moment sera venu, sans attendre cependant que le malade n'ait plus l'usage de ses sens, dites les prières *de la recommandation de l'âme.*

PRIÈRES DE LA RECOMMANDATION DE L'AME.

Litanies.

Seigneur, ayez pitié de lui (*ou* d'elle).
Jésus-Christ, ayez pitié de lui (*ou* d'elle).
Seigneur, ayez pitié de lui (*ou* d'elle).
Sainte Marie, priez pour lui.
Saints Anges et Archanges, priez tous pour lui.
Saint Abel, priez pour lui (*ou* pour elle).
Chœurs de tous les Justes, priez pour lui.
Saint Abraham, priez pour lui.
Saint Jean-Baptiste, priez pour lui.
Saints Patriarches et Prophètes, priez pour lui.
Saint Pierre, priez pour lui.
Saint Paul, priez pour lui.
Saint André, priez pour lui.
Saint Jean, priez pour lui.
Saints Apôtres et Evangélistes, priez pour lui.
Saint Lazare, priez pour lui.
Saints Disciples du Seigneur, priez pour lui.
Saints Innocents, priez pour lui.
Saint Etienne, priez pour lui.

Saint Laurent, priez pour lui.
Saints Martyrs, priez pour lui.
Saint Sylvestre, priez pour lui.
Saint Grégoire, priez pour lui.
Saint Augustin, priez pour lui.
Saints Pontifes et Confesseurs, priez pour lui.
Saint Benoît, priez pour lui.
Saint François, priez pour lui.
Saints Moines et Ermites, priez pour lui.
Sainte Marie-Magdeleine, priez pour lui.
Sainte Luce, priez pour lui.
Saintes Vierges et Veuves, priez pour lui.
Saints et Saintes de Dieu, intercédez tous pour lui (*ou* pour elle).
Soyez-lui propice, pardonnez-lui, Seigneur.
Soyez-lui propice, délivrez-le, Seigneur.
De votre colère, délivrez-le, Seigneur.
Du danger de la mort, délivrez-le, Seigneur.
Des peines de l'enfer, délivrez-le, Seigneur.
De tout mal, délivrez-le, Seigneur.
De la puissance du Diable, délivrez-le, Seigneur.
Par votre Naissance, délivrez-le, Seigneur.
Par votre Passion et votre Croix, délivrez-le Seigneur.
Par votre Mort et votre Sépulture, délivrez-le, Seigneur.
Par votre glorieuse Résurrection, délivrez-le, Seigneur.

Par votre Ascension admirable, délivrez-le, Seigneur

Par la grâce du Saint-Esprit consolateur, délivrez-le, Seigneur.

Au jour du jugement, délivrez-le, Seigneur.

Quoique nous soyons pêcheurs, écoutez nos prières, Seigneur.

Pardonnez-lui, nous vous en prions, écoutez-nous, Seigneur.

Seigneur, ayez pitié de lui.

Christ, ayez pitié de lui.

Seigneur, ayez pitié de lui.

ORAISON.

Proficiscere, anima.

Sortez de ce monde, âme chrétienne, au nom de Dieu, le Père tout-puissant, qui vous a créée ; au nom de Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, qui a souffert pour vous ; au nom du Saint-Esprit, qui est descendu sur vous ; au nom des saints Anges et des Archanges ; au nom des Trônes et des Dominations, des Chérubins et des Séraphins ; au nom des Patriarches et des Prophètes ; au nom des Apôtres et des Evangélistes, des Martyrs et des Confesseurs ; au nom des Moines et des Ermites ; au nom des saintes vierges et de tous les Saints et Saintes de Dieu. Qu'aujourd'hui vous soyez dans la

paix, que votre demeure soit en la sainte Sion, par les mérites de notre Seigneur Jésus-Christ.

Ainsi soit-il.

PRIONS.

Seigneur, Dieu de miséricorde ! Dieu de bonté ! vous à qui les larmes d'un pécheur pénitent sont si agréables, que vous lui pardonnez toutes ses fautes quelques grandes qu'elles soient ; vous qui oubliez même que ce pécheur vous a offensé, et qui ne considérez que son repentir, jetez des yeux de miséricorde sur votre serviteur (*ou* votre servante) Il avoue ses fautes, il vous en demande pardon de tout son cœur ; exaucez-le, Père plein de clémence, renouvelez en lui (*ou* en elle) ce que le commerce du monde, la fragilité humaine et la malice de l'esprit tentateur, a pu corrompre ou gâter dans son âme. Unissez, attachez au corps de votre sainte Eglise ce membre que vous avez racheté. Voyez ses gémissements, considérez ses larmes, et qu'elles vous attendrissent. Toute sa confiance est en vous ; il (*ou* elle) n'espère qu'en votre bonté : ouvrez-lui, Seigneur, la porte qui conduit au salut ; admettez-le (*ou* la) à la grâce d'une parfaite réconciliation ; nous vous en supplions par Jésus-Christ, Notre Seigneur.

Ainsi soit-il.

*

Je vous recommande à Dieu tout-puissant, mon très cher frère (*ou* ma très chère sœur) et vous remets entre les mains de celui dont vous êtes la créature, afin qu'après que vous aurez payé par votre mort la dette commune de la nature humaine, vous retourniez à votre Créateur, qui vous a formé du limon de la terre. Que la troupe glorieuse des Anges vienne au-devant de votre âme, lorsqu'elle sortira de votre corps. Que le sénat des Apôtres, qui doit juger avec Dieu tout l'univers, vous fasse un accueil favorable. Que la triomphante armée des Martyrs se réjouisse à votre arrivée. Que l'éclatante compagnie des Confesseurs vous environne. Que le chœur des Vierges vous conduise dans le palais du céleste Epoux avec des cantiques de joie. Qu'admis dans le sein d'Abraham, tous les Patriarches vous félicitent et vous embrassent. Que Jésus-Christ se montre à vous avec un visage plein de douceur et d'allégresse : qu'il vous place au rang de ceux qui doivent toujours être présents auprès de lui. Puissiez-vous ignorer tout ce que les ténèbres, les flammes et les tourments ont d'insupportable. Que le démon et ses ministres se reconnaissent vaincus, vous voyant arriver dans la compagnie des Anges. Que cette troupe infernale aille se précipiter dans l'abîme dès que vous paraitrez. Que Dieu se lève et que ses ennemis soient dissipés et que ceux qui le haïssent fuient devant sa face ; qu'ils se dissipent comme la

fumée ; que les méchants périssent devant Dieu, comme la cire fond devant le feu. Que les justes, au contraire, soient dans la joie et le ravissement devant le Seigneur, et qu'ils soient comblés d'allégresse. Que tous les démons soient confondus ; que la honte les porte à se cacher dans leurs sombres demeures, et qu'ils vous laissent libre le chemin du ciel. Que Jésus-Christ qui a souffert pour vous, vous épargne tout supplice en l'autre monde. Il est mort pour votre salut, qu'il vous sauve donc de la peine éternelle ; qu'il vous place dans le paradis pour y jouir de délices spirituelles que rien ne pourra troubler. Que ce Pasteur charitable vous reconnaisse pour une de ses brebis ; qu'il vous pardonne vos péchés, et qu'il vous mette à sa droite, en la compagnie de ses élus. Puissiez-vous voir votre rédempteur face à face ! Puissiez-vous contempler sans cesse ce Dieu de vérité et placé (*ou* placée) au rang des bienheureux, goûter les douceurs de la joie de la contemplation divine, dans tous les siècles des siècles.

Ainsi soit-il.

*

Seigneur, recevez, s'il vous plaît, l'âme de votre serviteur (*ou* de votre servante) dans le port du salut qu'il (*ou* qu'elle) a espéré obtenir de votre miséricorde.

Ainsi soit-il.

Seigneur, délivrez son âme de tous les périls de l'enfer, des filets des démons, et de tous les maux de l'autre vie.

Ainsi soit-il.

Seigneur, qui avez préservé Enoch et Elie de la mort commune à tous les hommes, délivrez l'âme de votre serviteur (*ou* servante) de la mort éternelle.

Ainsi soit-il.

Seigneur, délivrez son âme comme vous avez délivré Noé du déluge.

Ainsi soit-il.

Seigneur, délivrez son âme, comme vous avez délivré Abraham de la terre des Chaldéens.

Ainsi soit-il.

Seigneur, délivrez son âme, comme vous avez délivré Job de ses souffrances.

Ainsi soit-il.

Seigneur, délivrez son âme, comme vous avez délivré Isaac des mains de son père qui le voulait immoler.

Ainsi soit-il.

Seigneur, délivrez son âme, comme vous avez délivré Loth de Sodome et de son embrasement.

Ainsi soit-il.

Seigneur, délivrez son âme, comme vous avez délivré Moïse de la persécution de Pharaon, roi d'Egypte.

Ainsi soit-il.

Seigneur, délivrez son âme, comme vous avez délivré Daniel de la gueule des lions.

Ainsi soit-il.

Seigneur, délivrez son âme, comme vous avez délivré les trois jeunes hommes de la fournaise ardente et de la main d'un roi injuste.

Ainsi soit-il.

Seigneur, délivrez son âme, comme vous avez délivré Suzanne du crime dont elle était faussement accusée.

Ainsi soit-il.

Seigneur, délivrez son âme, comme vous avez délivré David des mains de Goliath et de Saül.

Ainsi soit-il.

Seigneur, délivrez son âme, comme vous avez délivré S. Pierre et S. Paul des prisons.

Ainsi soit-il.

Et de même que vous avez délivré la bienheureuse vierge et martyre sainte Thècle de trois horribles tourments, nous vous supplions, Seigneur, de délivrer l'âme de votre serviteur (*ou* de votre servante), et que vous lui fassiez la grâce de jouir avec vous de la possession des biens célestes.

Ainsi soit-il.

*

Nous vous recommandons, Seigneur, l'âme de votre serviteur (*ou* de votre servante). Nous vous prions, Sauveur du monde, de recevoir cette âme

dans le sein des patriarches Abraham, Isaac et Jacob. Vous êtes descendu pour elle du ciel en terre. qu'elle jouisse de ce bienfait dans toute son étendue. Reconnaissez, grand Dieu, votre créature qui n'a point été créée par des dieux étrangers, mais par vous, qui êtes le Dieu seul vivant et véritable ; car il n'y a point d'autre Dieu que vous, et rien n'est comparable à vos ouvrages. Seigneur, faites jouir cette âme de votre présence ; ce n'est qu'en cela que consiste la joie solide et le vrai bonheur. Ne vous souvenez point de ses iniquités passées et des excès où la violence et l'emportement de ses passions l'ont malheureusement engagée. Elle a péché, elle l'avoue ; mais elle ne vous a jamais nié, Trinité adorable, Père, Fils et Saint-Esprit, elle a conservé la foi et elle a eu le zèle de Dieu ; elle a été fidèle à vous adorer, ô Dieu qui avez fait toutes choses !

*

Ne vous souvenez plus, Seigneur, des péchés de sa jeunesse, ni de ceux qu'elle a faits par ignorance. Ne vous ressouvenez que de votre miséricorde, et conduisez-la dans le séjour de la gloire. Que les cieux lui soient ouverts. Que les Anges se réjouissent de sa venue. C'est votre créature, ô Roi tout-puissant ! Qu'elle marche sous l'étendart de l'archange saint Michel, qui est le chef et le conducteur de la milice céleste ; que les Anges vien-

nent à sa rencontre, et qu'ils l'introduisent dans la céleste Jérusalem. Que le glorieux apôtre S. Pierre, à qui Dieu a confié les clés du ciel, lui ouvre la porte de cette demeure des Saints. Que l'apôtre saint Paul, ce vase d'élection, vienne à son secours. Que saint Jean, ce disciple bien-aimé, à qui les secrets du ciel ont été révélés, intercède pour elle. Que tous les Apôtres, à qui le Seigneur a donné la puissance de remettre les péchés ou de les retenir, prient pour elle le Dieu de toute grâce. Saints et Saintes qui avez souffert tant de tourments sur la terre pour le nom de Jésus-Christ, soyez-lui favorables, présentez ses vœux au Dieu qui vous a choisis ; mêlez vos prières aux siennes, afin qu'étant libre et dégagée de tous les liens du corps, elle soit admise à la participation de la gloire céleste, par les mérites de notre Seigneur Jésus-Christ, qui, avec le Père et le Saint-Esprit, vit et règne dans tous les siècles des siècles.

Ainsi soit-il.

Si le malade est de la confrérie des Agonisants, on fera avertir de donner la bénédiction pour lui. Voici les prières de la bénédiction.

PRIÈRES POUR LA BÉNÉDICTION DES AGONISANTS.

Litanies.

Seigneur, ayez pitié de lui, *etc., ci-devant, page* 263, *jusqu'à l* Oraison, *page* 265.

Seigneur, ayez pitié de lui.
Jésus-Christ, ayez pitié de lui.
Seigneur, ayez pitié de lui.
Pater noster. Ave, Maria.

Première Oraison.

Seigneur Jésus-Christ, nous vous conjurons, par votre douloureuse agonie et par la fervente prière que vous fîtes au jardin des Olives, en même temps que l'excès de votre douleur vous causa cette sueur de sang qui coula jusqu'à terre, d'offrir à votre Père tout-puissant cette abondante sueur de sang en expiation de tous les péchés de cet agonisant : et par la crainte dont vous fûtes saisi alors, nous vous supplions de le délivrer des angoisses et des peines qu'il reconnaît avoir méritées par ses péchés, ô Dieu, qui vivez et régnez avec le Père et le Saint-Esprit, dans les siècles des siècles.

Ainsi soit-il.
Seigneur, ayez pitié de lui.
Jésus-Christ, ayez pitié de lui.
Seigneur, ayez pitié de lui.
Pater noster. Ave, Maria.

Deuxième Oraison.

Seigneur Jésus-Christ qui avez daigné mourir pour nous sur la croix, offrez, nous vous en supplions, à Dieu votre Père tout-puissant, toutes les

amertumes des souffrances et des douleurs que vous avez endurées pour nous sur la croix, surtout en ce moment où votre sainte âme se sépara de votre corps sacré : présentez-les à ce Dieu miséricordieux pour l'âme de cet agonisant, et délivrez-le, à cette heure de sa mort, de toutes les angoisses et de toutes les peines qu'il reconnait avoir méritées par ses péchés ; ô Dieu, qui vivez et régnez avec le Père et le Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles.

Ainsi soit-il.

Seigneur, ayez pitié de lui.

Jésus-Christ, ayez pitié de lui.

Seigneur, ayez pitié de lui.

Pater noster. Ave, Maria.

Troisième Oraison.

Seigneur Jésus-Christ, qui avez dit par la bouche de votre Prophète : Je vous ai aimé d'un amour éternel et c'est pour cela que j'ai eu pitié de vous et que je vous ai attiré à moi ; offrez, nous vous en conjurons, à Dieu votre Père pour l'âme de cet agonisant, cette tendre charité qui vous a fait descendre du ciel sur la terre. Délivrez-la de toutes les angoisses et de toutes les peines qu'elle reconnait avoir méritées par ses péchés, et sauvez-la dans ce moment où elle va paraitre devant vous. Ouvrez-lui la porte du ciel, et associez-

la à la gloire éternelle avec vos Saints. O Jésus ! qui nous avez rachetés par votre précieux sang, ayez pitié d'elle ; admettez-la dans le paradis, afin qu'elle y vive éternellement de votre amour ; ô Dieu, qui vivez et régnez avec le Père et le Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles.

Ainsi soit-il.

On conseille de faire ces Oraisons pour tout agonisant. Sil ne peut plus parler, on répétera de temps en temps à son oreille :

Jésus !.... Jésus !.... Jésus !.... Mon Sauveur, je crois en vous ; j'espère en vous ; je vous aime de tout mon cœur .. Jésus, ayez pitié de moi.....

Mon Dieu, je remets mon âme entre vos mains...

Jésus, recevez mon dernier soupir..... Jésus ! Jésus ! Jésus !

Et quand il aura rendu l'âme :

Saints amis de Dieu, accourez à son secours. Anges du Seigneur, venez au devant de lui pour recevoir son âme et pour la présenter au Très-Haut. Que Jésus-Christ, qui vous a appelée, vous reçoive, et que les Esprits bienheureux vous conduisent dans le sein d'Abraham.

Requiescat in pace. Amen.

CONCLUSION.

—

Garde-malades, levez les yeux en haut!

Ne voyez-vous pas des Anges comptant chacun de vos pas, chacun de vos affaissements et les inscrivant avec bonheur dans ce livre éternel qui vous servira de témoin au jour du jugement?

Ne voyez-vous pas d'autres Anges effaçant, à chacun de vos actes de charité, une de vos fautes passées, et mesurant la valeur de ces actes, non pas à la joie que vous éprouvez en les faisant, mais au dégoût et à la répugnance que vous vous efforcez de surmonter?

Ne voyez-vous pas enfin d'autres Anges vous montrant en lettres d'or ces belles paroles de l'Evangile, écrites pour vous surtout à cette heure :

Ce que vous aurez fait au plus petit des miens c'est à moi que vous l'aurez fait.

Un verre d'eau, donné en mon nom, sera récompensé de la vie éternelle!

Que ces pensées de foi soient habituellement dans votre esprit et les dangers de votre ministère disparaîtront, et la force reviendra, et l'enthousiasme des premiers jours reparaîtra encore sur votre front!

Que ces pensées de foi soient habituellement dans votre cœur et elles vous inspireront quelques-unes de ces affections pieuses qui suppléent aux prières vocales quand elles ne peuvent pas être faites.

Sans doute ne négligez volontairement ni méditation, ni examen, ni sainte Messe; mais quand vous ne pouvez pas accomplir ces pieux devoirs, dites-vous naïvement ce que se disait saint François de Sales : *Je fais ce qui les vaut.*

Aimez à dire votre chapelet qui peut vous tenir lieu de toute autre prière, et que vous pouvez interrompre et reprendre avec facilité;

Aimez à faire la sainte communion, sans vous inquiéter du peu de temps que vous pouvez passer à l'église..... Votre action de

grâces auprès de votre malade sera bien agréable au bon Dieu, soyez-en sûre !

Aimez à avoir, tous les soirs, beaucoup de travail à offrir au bon Dieu.

Votre vie sera bien vite usée dans ce ministère de dévouement, mais qu'importe ?

A quoi sert la vie si elle n'est dévouée ?

Dites donc chaque matin, dites à J.-C. du fond de votre cœur : *Mon Maître ! il me tarde de m'user à votre service, donnez, donnez-moi du travail !*

APPENDICE

Médecine et Pharmacie usuelles.

I

CAS OU IL EST NÉCESSAIRE D'APPELER UN MÉDECIN.

Nous croyons très utile de donner la nomenclature suivante ; elle fera éviter peut être de graves malheurs.

Les personnes qui se trouvent auprès d'un malade doivent bien se rappeler ce que nous avons dit déjà, que c'est *une grande sagesse*, — en médecine surtout, — *de se défier de son savoir*. Elles ne doivent pas sans doute négliger d'appliquer les remèdes que leur expérience leur a montrés utiles, mais quelle responsabilité si, par un amour-propre, hélas ! trop fréquent, elles ne se pressaient pas d'appeler un médecin. croyant pouvoir se passer de lui, et avaient à se reprocher une mort !

Ne vaut-il pas infiniment mieux avoir recours inutilement au médecin que de s'exposer aux suites quelquefois irréparables d'une lâche négligence ?

Il faut donc appeler immédiatement un médecin dans les cas suivants :

1. Lorsque après une chute ou un coup, le blessé ne peut mouvoir ou remue difficilement et avec douleur un de ses membres, ou ressent un point fixe, douloureux, à chaque mouvement respiratoire !

2. Lorsqu'un malade est pris tout à coup d'une fièvre violente, accompagnée d'affaissement ou de

délire : c'est le préliminaire d'une foule de maladies graves.

3. Quand les vomissements se succèdent avec rapidité et ne cessent pas par l'usage des boissons calmantes et froides ;

4. Lorsqu'une éruption subite, accompagnée de fièvre, se manifeste à la peau ;

5. Lorsqu'on éprouve des étourdissements, accompagnés de maux de cœur assez forts pour faire perdre l'équilibre, ou lorsque ces étourdissements, moins violents, sont réitérés ;

6. Dans un crachement ou vomissement de sang ;

7. Dans le cas d'hémorrhagie naturelle ou causée par un accident quelconque si elle se prolonge ;

8. Aussitôt qu'on ressent un point de côté accompagnée de toux et de fièvre ;

9. Lorsqu'un accès de fièvre, qui d'abord avait semblé éphémère, se renouvelle malgré la diète et le repos ;

10. Après une morsure de chien enragé, ou qu'on suppose enragé ;

11. Dans un violent mal de tête auquel on n'est pas habituellement sujet ;

12. Dans les palpitations de cœur répétées ;

13. Dans un évanouissement prolongé ou renouvelé plusieurs fois ;

14. Dans des attaques de nerfs réitérées ;

15. Dans des attaques de convulsions ;

16. Lorsqu'une indisposition se prolonge et ne cède pas à la diète et au repos ;

17. Lorsqu'un jeune enfant est pris tout à coup d'une toux violente avec menace de suffocation ;

18. Dans un mal de gorge très intense avec difficulté de respirer ;

19. Dans un rhume opiniâtre ou violent ;

20. Dans des insomnies prolongées et sans cause apparente, ou dans un affaissement continu ;

21. Dans une colique violente ;

22 Quand une hernie se manifeste, ou lorsque, n'étant pas nouvelle, elle ne se réduit pas naturellement, ou qu'on ne peut la réduire avec facilité par les moyens employés habituellement ;

23. Lorsqu'une jeune fille perd ses couleurs et devient faible et languissante ;

24. Lorsqu'un jeune garçon pâlit, maigrit, s'énerve ;

25. Dans une retention d'urine ;

26. Lorsqu'une douleur continue se fait sentir sur un point quelconque ;

27. En cas d'empoisonnement, probable et certain ;

28. Après une chute grave, bien qu'elle n'ait causé ni fracture ni luxation apparente ;

29 Lorsqu'un mal *blanc*, qui sémblait d'abord sans importance, ne se résout pas naturellement, ou résiste aux moyens curatifs ordinairement employés ;

30 Dans les accès de fièvre intermittente ;

31. Lorsqu'il se montre à la peau des rougeurs, soit qu'elles sécrètent ou non des sérosités, soit qu'elles forment des croûtes ou des écailles ;

32. Pour une brûlure grave ;

La plupart de ces symptômes se manifestent avec plus d'intensité et se succèdent avec plus de promptitude chez les enfants que chez les adultes. Les maladies dans le premier âge marchent avec une rapidité tellement effrayante, qu'il est encore plus urgent d'appeler un médecin pour un enfant que pour un adulte ; et malheureusement les mères n'appellent le médecin, pour leurs enfants, qu'à la dernière extrémité surtout dans nos campagnes,

II

MOYENS PRÉSERVATIFS DES MALADIES.

Pour éviter le plus possible les maladies, voici ce que prescrit l'hygiène :

Il faut veiller à ce que toutes les fonctions se fassent bien.

Si la transpiration habituelle se suspend, il faut la rétablir.

Si l'excrétion des matières fécales ou de l'urine se fait difficilement, il faut prendre des lavements et des tisanes rafraîchissantes pour leur donner un cours libre et régulier.

Si la digestion ne se fait pas bien, il faut l'aider par de l'eau de Seltz qu'on mêlera à la boisson ordinaire. Mais si cet état s'accompagne de douleurs dans le ventre et d'ardeurs dans la bouche, il faut se mettre à la diète et se faire conseiller par un médecin.

Si la respiration est difficile, et que cela dépende d'un rhume, il faut se couvrir la poitrine de flanelle ; si c'est pendant l'été que ce dérangement se produit, on prendra la même précaution, et l'on s'abstiendra de toute boisson rafraîchissante.

Si l'on éprouve des pesanteurs de tête, on y remédiera par des bains de pieds sinapisés. On prendra ses repas régulièrement, on mangera avec modération, surtout pendant la saison chaude. On s'abstiendra de toute occupation pénible pendant le travail de la digestion, qui dure à peu près trois heures, à moins que l'on n'ait pris une nourriture très légère.

Si les journées sont très remplies, que par état

on soit dans l'obligation de travailler longtemps, il faut que le repas le plus abondant se fasse quand la journée est finie. C'est le moyen de ne pas altérer, à la longue, les forces de l'estomac.

Il faut veiller enfin, pour éviter les maladies, à ce que les organes ne soient pas en souffrance, et que leurs fonctions se conservent dans leur intégrité. Pour obtenir ce résultat, il est nécessaire de ne fatiguer ni l'énergie physique ni l'énergie morale.

Ainsi, les émotions vives, le travail intellectuel et corporel, les passions, doivent être évités dans ce qu'ils ont d'exagéré, et, par conséquent de nuisible. Mais, pour ne pas se tromper dans l'exécution de ces préceptes, il faut tenir compte des qualités des divers tempéraments des âges et des sexes.

Le tempérament nerveux ou sanguin a des conditions tout opposées au tempérament lymphatique. Si le premier exagère les passions ou les affections, le second ne les ressent pas avec assez de force. Donc, il faut précisément développer dans celui-ci ce qu'il faut calmer, affaiblir dans celui-là.

L'énergie physique se conserve et se fortifie, par l'ordre dans la distribution du travail et des habitudes, et par un exercice à la fois actif, modéré et proportionné. La régularité dans les heures du coucher et du lever, les promenades matinales à pied, l'ordre et la régularité dans les occupations, les repas, les heures des loisirs, importent considérablement à la conservation de la santé.

De tels préceptes paraissent trop minutieux pour être utiles. Cependant, ce n'est qu'en les suivant avec une exactitude, une fidélité qui ne se démentent pas, qu'on parvient à faire durer longuement l'existence sans qu'elle soit tourmen-

tée par la maladie. On doit aussi pour éviter les brèches que les influences atmosphériques font si souvent à la santé, se précautionner contre les effets ordinaires des saisons et contre les transitions brusques de la température : il ne faut pas prendre vite les habits d'été et il faut reprendre tard les vêtements d'hiver.

III

MOYENS PRÉSERVATIFS DES ÉPIDÉMIES.

Lorsqu'on aura à redouter l'influence d'une épidémie régnante, il faudra suivre fidèlement les préceptes que nous avons posés plus haut, et se soumettre, de plus, à la conduite que nous allons tracer.

C'est seulement le jour, qu'on sortira ; et si l'on est obligé de sortir la nuit, on ne le fera qu'en s'entourant de précautions.

Les bains frais sont utiles en été ; les bains tièdes en hiver. Les vêtements doivent être propres, les appartements aérés.

On brûlera chez soi des substances aromatiques ; on y fera des aspersions de chlore. On pourra fumer le tabac sans inconvénient : dans cette circonstance particulière, il est même avantageux, et la médecine doit le conseiller.

Jamais on ne restera longtemps auprès d'un malade qui sera sous l'influence de la maladie régnante. On n'avalera pas la salive en lui parlant ; on ne boira pas de l'eau dans sa chambre ; car les substances liquides s'imprègnent des émanations miasmatiques avec la plus grande facilité.

Si on a touché le malade, on se lavera les mains avec de l'eau acidulée par du citron ou du

vinaigre, et, après l'avoir quitté, on fera une promenade pour provoquer une bonne transpiration.

Dans ce dernier état, on n'ira dans aucun lieu habité par un malade ; on rentrera chez soi, et, surtout si l'affection épidémique sévit avec une grande force, on fera bien de se mettre au bain, et de remplacer par d'autres les vêtements qu'on vient de quitter : on ne remettra ces derniers qu'après les avoir exposés à un courant de chlore gazeux.

L'esprit doit aussi être calme, durant ces époques terribles où chacun tremble pour sa vie.

Il faut ne commettre aucun excès, pour noyer, comme on le faisait à Paris pendant le choléra, ses terreurs dans le vin. Il est important, au contraire, d'être d'une sagesse extrême sous ce rapport, et de ne retremper le moral que dans le courage naturel à l'homme et dans la pensée de la Providence.

Pour cela il faut voir la maladie de près, se familiariser en quelque sorte avec elle ; ne pas oublier que les plus exposés, les sœurs de charité et les médecins, sont ceux cependant que la mort respecte le plus ; s'occuper par le travail, par la lecture ; enfin, remplir son temps de telle manière que l'image de l'épidémie et de la mort ne soit pas à chaque instant présente à l'imagination.

On n'ignore pas que la peur est une prédisposition, même physique, à la maladie. On sait qu'elle affaiblit, qu'elle énerve, que, poussée loin, elle donne même lieu à des symptômes morbides. et que, par conséquent, avoir peur, c'est vouloir être malade. On meurt rarement de peur ; mais la peur prédispose aux maladies mortelles. En temps d'épidémie, se souvenir que la propreté est le premiers des remèdes et des préservatifs.

IV

PETIT DICTIONNAIRE DES MALADIES QUI PEUVENT ÊTRE FACILEMENT SOULAGÉES ET DES REMÈDES LES PLUS FACILES A PRÉPARER (1).

Absinthe. — Tonique amer (2), utile dans les gastralgies, la chlorose ; efficace contre les vers et les vents ou gaz. — *Doses* : on prépare la tisane avec 4 ou 6 grammes de sommités sèches qu'on fait infuser une heure dans un litre d'eau bouillante, — on prescrit l'*extrait*, à la dose de 1 gramme, le *sirop* à la dose de 50 à 60 grammes.

Absorbants. — On donne ce nom (*en chirurgie*) aux substances qui absorbent les liquides épanchés et qu'on emploie soit pour arrêter l'écoulement du sang des plaies, des piqûres de sangsues, soit pour enlever à la peau l'humeur qui suinte des gerçures, des excoriations, soit pour sécher l'humidité et la sueur. — Les principaux absorbants pour l'usage

(1) Dans ce dictionnaire tout pratique nous n'avons indiqué que les remèdes dont nous avons nous-mêmes expérimenté l'efficacité ou dont l'efficacité nous a été assurée par des personnes qui passent leur vie autour des malades. Qu'on ne suppose pas cependant que tel remède parce qu'il a guéri une ou plusieurs fois, doive toujours guérir. Il faut faire la part de l'âge, du tempérament, de l'ancienneté de la maladie, des dispositions actuelles du malade.

Les remèdes dont nous n'indiquons pas la préparation se trouvent tout préparés chez les pharmaciens et sont ordinairement accompagnés d'une feuille donnant la manière de s'en servir. — Plusieurs autres préparations analogues existent, nous n'avons indiqué que celles que nous avons vu employer.

Pour les doses nous nous sommes servis de celles données par le Formulaire Magistral et par l'Officine de Dorvault.

(2) Tous les termes spéciaux sont expliqués à leur ordre alphabétique dans ce dictionnaire.

externe sont l'*amadou*, *la poudre d'amidon*, *de charbon de bois*, *de résine*, *de craie* et le *lycopode*. On donne ce nom (en médecine) à des substances qui sont propres à absorber les gaz, les acides développés dans l'appareil digestif : *la magnésie calcinée*, *la craie*, etc.

Aconit. — Narcotique employé dans les névralgies, les rhumatismes. — *Dose* : la *teinture* se donne de 10 à 20 gouttes ou plus progressivement en potion, ou en pilules ; à haute dose c'est un poison, — l'*alcoolature d'aconit* est très-usitée dans les bronchites avec toux opiniâtre ; on donne 1 gramme dans une potion, — contre l'extinction de voix, on donne de 10 à 12 gouttes dans un verre d'eau sucrée.

Aigreurs d'estomac. — Elles disparaissent facilement en prenant pendant quelques jours avant le repas de midi 5 à 20 centigrammes de *magnésie* calcinée, — ou mieux peut-être, en prenant une ou deux cuillerées de *charbon de Belloc*. Le bien-être se fait sentir dès les premières doses.

Aloës. — Purgatif et tonique à petites doses. Utile pour chasser les vers, pour rappeler les hémorrhoïdes et les règles. — *Doses :* comme *laxatif*, 10 centigrammes ; comme *purgatif* 25, 40 et même 50 centigrammes ; ne pas oublier que l'abus en est dangereux. Il purge pour constiper ensuite

Alun. — Astringent énergique ; utile contre les écoulements muqueux, les diarrhées opiniâtres, les hémorrhagies passives. — *Doses* : de 1 à 6 grammes dans une potion de 150 grammes. — A l'extérieur appliqué directement ou en gargarisme, pour faire disparaître les aphtes du palais, de 8 à 16 grammes dans 200 grammes de véhicule. — L'alun calciné est employé pour brûler les chairs baveuses sur lesquelles on le répand, et en insufflation contre les

taies de la cornée de l'œil sur l'indication du médecin.

Ammoniaque ou alcali-volatil. — Stimulant anti-acide, — s'emploie contre l'ivresse, — on le fait respirer dans la syncope, l'asphyxie, la mort apparente; sert à cautériser les morsures ou les piqûres envenimées, — à haute dose c'est un poison. — *Doses* de 4 à 10 gouttes dans une potion ou un verre d'eau, — se mêle à l'huile dans les névralgies et les rhumatismes.

Ampoule. — Les soldats en marche transpercent *l'ampoule* qui leur vient sous les pieds, avec une aiguillée de fil de soie qu'ils y laissent; l'ampoule se vide peu à peu et ils peuvent ainsi continuer leur route.

Anesthésiques. — On appelle ainsi les substances qui ont la propriété de suspendre la sensibilité; ils ne doivent être ordonnés que par le médecin. — Le plus puissant est le *chloroforme*. (Voir ce mot).

Antispasmodiques. — On appelle ainsi les médicaments qui ont pour effet de calmer le système nerveux, les spasmes. — Les plus usités sont: *L'éther sulfurique*, *le camphre*, *l'eau de fleur d'oranger*. — Leur action est souvent bien faible; aussi leur associe-t-on les *narcotiques*.

Aphtes. — Petites plaques blanchâtres et superficielles qui apparaissent à divers points de la bouche; elles disparaissent en les touchant avec le doigt trempé dans l'alcool camphré ou bien en se gargarisant avec un peu d'eau acidulée ou mieux avec de l'eau dans laquelle on a fait dissoudre de *l'alun calciné*.

Arnica. — Tonique, stimulant; remède populaire dans les chûtes, les commotions. — *Doses*: la tein-

ture se donne *à l'intérieur* à la dose de quelques gouttes (8 à 10) dans une infusion de fleurs d'oranger; *à l'extérieur* elle s'applique sur les contusions avec moitié d'eau fraîche ; les fleurs se prennent en infusion.

Asphyxie. — C'est la suspension de la respiration. Elle peut avoir deux causes :

1. L'air n'entre plus dans les poumons : asphyxie par strangulation ou par submersion.

Dans l'asphyxie par strangulation la première chose à faire *est de couper les liens qui lui entourent le cou*, débarasser le pendu de ses vêtements, frictionner vivement le dos et les jambes avec du vinaigre.

Dans l'asphyxie par submersion après avoir essuyé le malade avec un linge chaud, mettez en pratique la *Méthode Sylvester :* 1° Placer le corps sur le dos, les épaules soulevées, les pieds appuyés. 2° Nettoyer la bouche, les narines, le gosier. 3° Elever les deux bras du malade de chaque côté de la tête les abaisser ensuite sur les côtés de la poitrine en appuyant fortement sur les côtes, répéter ces mouvements 15 fois par minute. 4° Frictionner les membres, ramener la chaleur.

2. Asphyxie par le charbon et autres gaz. Exposer le malade au grand air, tête élevée, frictions aromatiques, eau vinaigrée Si le malade est tombé dans *les fosses d'aisance* lui faire respirer tout de suite de *l'eau chlorurée* ou *du chlore*. L'insufflation de bouche à bouche doit être tentée dans tous les cas graves. Ne désespérons jamais de sauver un asphyxié, plusieurs de ces malheureux n'ont pu être rappelés à la vie qu'après un temps très-long. — Raspail veut qu'on donne une cuillerée d'eau sédative dans un verre d'eau dès que le malade reprend connaissance.

Asthme. — Maladie nerveuse, caractérisée par la difficulté de respirer, qui est quelquefois si forte que les malades étoufferaient s'ils n'étaient assis la tête droite.

On ne guérit pas l'asthme, mais on le soulage en fumant des cigarettes *Espic*, des cigarettes *arsénicales*, en brûlant dans la chambre à coucher une feuille *de papier nitré* qu'il est bon d'avoir en réserve, c'est tout simplement une feuille de papier trempée dans un plat où on a fait dissoudre une poignée *de nitre* et qu'on a fait sécher en l'étendant, comme le linge mouillé, sur des ficelles. — Le fumigateur Meffre, produit un prompt soulagement, — on peut fumer aussi des feuilles de *datura stramonium* en les plaçant dans une pipe neuve, comme on fume du tabac et en avalant quelques gorgées de la fumée.

Astringents. — On donne ce nom aux médicaments qui ont la propriété de resserrer les tissus; pris *à l'intérieur* ils arrêtent les diarrhées, les vomissements de sang. Appliqués à la surface d'une plaie saignante, ils y produisent un *resserrement* et arrêtent ainsi l'écoulement du sang qui s'échappait des petits vaisseaux, — on le reconnait à la sensation d'âpreté qu'ils laissent sur la langue.

Les plus usités sont pour *l'usage externe*, *l'extrait de saturne*, *l'alun*; — pour *l'usage interne*: la *conserve de cynorrodon* (de roses de Provins), *l'écorce de chêne*, *le tannin*. — Les boissons astringentes sont la *décoction de riz*, de *cachou*, l'infusion de *ratanhia* édulcérée avec sirop de coings; le sirop de vinaigre, la limonade, etc... (Voir *diarrhée*.)

***

Bains. — (Voir *page* 126.)

Baume du commandeur. — Stimulant à dose

de 20 gouttes à l'intérieur. A l'extérieur on l'emploie pour le pansement des contusions et des ulcères atoniques.

Baume de Fioraventi. — Recommandez en friction contre les douleurs rhumatismales on l'ordonne rarement à l'intérieur. — Daus l'amaurore on verse quelques gouttes de ce baume dans la paume de la mainqu'on tient quelques minutes devant les yeux ouverts.

Baume nerval. — Baume opodeldoch. — S'emploient en frictions dans les douleurs, les névralgies, le rhumatisme chronique. Ils sont préparés par le pharmacien.

Baume tranquille. — S'emploie comme les précédents pour calmer les douleurs rhumatismales et les névralgies.

Baume du samaritain. — Excellent contre les douleurs sciatiques. — Prenez huile d'olive 250 gram., vin rouge vieux 200, quelques feuilles de sauge ou une pincée de camphre, battez le mélange et faites cuire jusqu'à ce que le vin soit évaporé. — Frictionner avec la main.

Béchiques. — On appelle ainsi les médicaments qui calment la toux en provoquant l'expectoration. — Les principales fleurs béchiques qui se prennent en infusion sont *la mauve, la guimauve, la réglisse, le coquelicot, le pas-d'âne* ou *tussilage, la violette.* — Les principaux fruits béchiques qui se prennent en décoction sont *les dattes, la figue sèche, les raisins secs, les jujubes,* la coquille *d'amande.*

Belladone. — Plante narcotique, s'emploie dans les convulsions, le tic douloureux, les né-

vralgies. — Dans l'asthme, dans les toux quinteuses on en fait fumer les feuilles sèches. — Contre la coqueluche on donne de 1 à 5 centigrammes de poudre mêlée à du sucre ou une cuillerée de sirop dans une infusion. — On ajoute la belladone aux cataplasmes calmants.—C'est un poison violent : les baies surtout sont très-vénéneuses.

Bile. — Mêmes remèdes que pour les *aigreurs* de l'estomac. — On peut encore prendre le matin à jeun, pendant plusieurs jours, une infusion de *camomille* ou quelques centigrammes de rhubarbe pendant le repas.

Bismuth. — Efficace dans les maladies nerveuses de l'estomac, dans les diarrhées, dans les digestions laborieuses. — *Doses* : de 1/2 à 4 grammes dans une potion.

Blessures. — Les blessures graves, celles par lesquelles le sang coule abondamment, — celles faites par une arme à feu qui produisent un ébranlement général et un étourdissement qui va jusqu'à la syncope, — celles qui ont lieu dans les parties essentielles ou délicates, le cou, la région du cœur, le ventre, l'œil, — celles d'où résulte le broiement d'un membre... doivent être traitées par le médecin qu'il faut appeler tout de suite.

En l'attendant, il faut se borner à placer le blessé sur un lit, la partie blessée élevée, — à lui faire respirer un peu d'éther ou un peu de vinaigre, — à arrêter l'hémorragie avec la main soit en rapprochant les lèvres de la plaie, soit en tamponnant sur la plaie un mouchoir de poche.

1° Les blessures légères faites avec un instrument tranchant, les simples *coupures* qui n'intéressent que la peau se guérissent en serrant la plaie avec un petit linge imbibé dans le baume du com-

mandeur, ou dans le phénol-bobœuf, ou dans le perchlorure de fer étendu d'eau, ou dans l'alcool camphré, ou dans l'eau saturée d'alun calciné — La feuille de tous les *geraniums* arrête aussi le sang.

Si la coupure est un peu profonde, après l'avoir lavée pour répandre le sang qui aurait pu s'accumuler, il suffit de rapprocher les lèvres de la plaie et de les tenir serrées avec une bande de sparadrap après avoir arrêté le sang. — Une compresse trempée dans le *collodium* fait une ligature très-solide.

2o Les blessures faites par un instrument piquant, *les piqûres* provenant d'un canif, d'un clou, d'un poignard, etc..., se guérissent en arrêtant l'hémorragie comme nous venons de le dire, — si l'instrument qui blesse est entré profondément, il est utile quelquefois d'attendre le médecin pour le retirer.

3o Les blessures à la tête sont en général moins graves quand elles saignent, — quand elles ne saignent pas et qu'elles proviennent d'un coup violent, il faut même avant l'arrivée du médecin mettre les sinapismes aux jambes pour dériver le sang, éviter toute commotion, lotionner la tête sur le crâne, sur l'occiput avec de l'eau sédative affaiblie.

Boutons. — Quelquefois la peau se couvre de boutons abondants qui ordinairement n'offrent aucun caractère dangereux ; ils sont d'abord rouges, puis pâles, puis disparaissent sous forme de poussière. Certaines époques de la jeunesse les font sortir et il serait dangereux de les empêcher de se montrer. — Il faut faire usage de laxatifs doux et de boissons acidulées.—Les femmes, celles qui sont nerveuses surtout, sont sujettes à ces boutons simples sur le visage, on peut éteindre l'inflammation qu'ils produisent par la préparation suivante : sur

4 gram. de sucre en poudre, versez 15 gouttes de beaume de la Mecque et 25 gouttes de teinture de benjoin, mêlez avec un jaune d'œuf cru et ajoutez 250 gram. d'eau distillée. — Le soir mettre une cuillerée de cette préparation dans un verre d'eau ordinaire et s'humecter le visage sans s'essuyer, le lendemain se laver. — On peut encore se laver avec l'eau de roses blanchie de quelques gouttes d'*extrait de saturne* et un peu de teinture de *benjoin*.

Brûlures. — Nous n'avons à parler que de la brûlure simple et des premiers soins à donner. Pour les brûlures qui détruisent les chairs, le moyen le plus efficace serait pour prévenir l'inflammation l'emploi immédiat et constant de *l'eau froide* qu'on renouvellerait dès qu'elle s'attiédirait pendant plusieurs heures

Un remède popularisé en Angleterre est un pansement fait avec un mélange *d'eau de chaux* et *d'huile d'olives* parties égales ; — la fécule de riz ou de pomme de terre, la gelée de groseilles mises sur la plaie sont des remèdes excellents.

Si la brûlure a formé *des cloches*, il faut les percer avec une épingle pour en faire sortir l'eau, mais ne pas enlever l'épiderme.

Si le feu prend à un vêtement, ne pas courir parce que le mouvement accélère la combustion, mais *se rouler par terre* ou si c'est possible s'envelopper rapidement dans une couverture pour intercepter l'air.

***

Café. — Augmente les forces, rend le produit des sécrétions plus aqueux, la respiration moins active et par suite la déperdition des substances absorbées moins rapide. — Les vieillards doivent

en faire usage. — Le café mêlé à l'eau forme une excellente boisson hygiénique.

Calomel. — Vermifuge, purgatif, — s'emploie surtout *en pastilles* ou en poudre pour purger les enfants. — *Doses:* 1, 2, 5 pastilles de 0,05 centigrammes chacune selon l'âge. — Le médecin indique les autres emplois.

Camphre. — Sédatif, à petites doses ; tonique, excitant à doses élevées ; à haute dose 8 à 10 grammes c'est un poison. — *Doses:* à l'intérieur de 5 centigrammes à 1 gramme ; à l'extérieur, on en saupoudre les vésicatoires pour calmer l'action des cantharides ; on fait de l'huile et de la pommade camphrée pour calmer les douleurs, de l'eau-de-vie camphrée pour raffermir les tissus, etc... — La poudre de camphre s'obtient en râpant le camphre ou en le faisant dissoudre dans l'esprit-de-vin et laissant évaporer l'esprit-de-vin. — L'éther saturé de camphre produit *l'esprit-de-camphre* préconisé pendant le choléra, — une goutte sur un peu de sucre peut calmer les coliques. — La poudre de camphre se prise comme le tabac dont elle n'a pas les inconvénients et elle guérit souvent la migraine, elle apaise les démangeaisons violentes ; — elle se fume placée dans un tuyau de plume d'oie, il suffit alors que le camphre soit en petits morceaux et elle fortifie la poitrine, dissipe les crampes d'estomac... — (Voir *Eau sédative*).

Cataplasme. — (Voir *page* 115.)

Cauchemar. — C'est le sentiment d'un poids sur le creux de l'estomac, pendant le sommeil, avec difficulté de se mouvoir, de crier et de respirer. — Le cauchemar résulte ou d'une digestion difficile, ou d'une position pénible du corps, comme

de se coucher sur le côté gauche, ou d'une fâcheuse disposition d'esprit produite par un excès de travail intellectuel ou une forte douleur morale. — Éviter les causes c'est empêcher l'effet.

Caustiques. On appelle ainsi les médicaments qui produisent une sensation et un effet analogues à celui du feu. Ils peuvent arrêter les progrès de la gangrène, détruire au début les cancers, neutraliser les venins. — Les principaux caustiques sont *l'ammoniaque* qu'on répand sur la plaie vive produite par la morsure d'un chien enragé ou celle d'un animal vénimeux. — *La pierre infernale* (nitrate d'argent qui brûle les chairs humides). — *La pierre à cautère*, (Voir *Cautère*) — surtout *le fer rougi au feu.*

Cautère. — (Voir *page* 123).

Cérat. — Topique émollient, usité dans les plaies et les inflammations. — Le cérat simple se compose d'huile d'amandes douces 375 grammes et de cire blanche 125 grammes fondues ensemble au bain-marie, — on peut le parfumer. (Voir pommade).

Charbon végétal. — Désinfectant, antipudride, — d'une efficacité remarquable dans le traitement des gastralgies, des digestions difficiles, des pesanteurs d'estomac et en général de toutes les affections nerveuses de l'estomac et des intestins — Remède par excellence pour détruire la constipation. — Prendre le charbon préparé par le *docteur Belloc*, une ou deux cuillerées avant ou après les repas. — C'est aussi un bon dentifrice. — On saupoudre les plaies pour en absorber les mauvaises odeurs ; quelquefois on le mêle à la poudre de *quinquina.*

Chloroforme. — Agent anesthésique (arrêtant la

sensibilité, endormant). — *Doses:* de 2 à 8 grammes inhalé pendant 1 à 5 minutes sans qu'il y ait besoin d'un appareil particulier. On se sert d'un mouchoir plié, ou mieux d'une éponge en champignon, sur la partie concave de laquelle on le répand et que l'on promène devant la bouche et le nez du malade. Le médecin seul doit faire cette opération qui pourrait être très-dangereuse. — A l'extérieur on peut frictionner avec du chloroforme pur ou étendu d'eau, la partie du corps douloureuse quand elle est assez éloignée des organes de la respiration. — Pour de petites opérations chirurgicales, un panaris à ouvrir par exemple, on frictionne fortement avec du chloroforme pur la partie du membre sur lequel on doit opérer et cette friction la rend beaucoup moins sensible. — *L'Esprit-de-camphre* produit à peu près le même effet.

Chlorure de soude. — Hypochlorite de soude liquide. — *(Liqueur de Labarraque)*. Bon désinfectant. C'est le chlorure d'oxyde le plus employé : à l'intérieur contre la fièvre thyphoïde 20 à 30 gouttes dans un litre de tisane, — à l'extérieur en lotions, compresses, injections contre les plaies de mauvaise nature pour les désinfecter, il s'emploie étendu de 5 ou 8 fois son poids d'eau. — On s'en sert pour combattre l'asphyxie que produirait le gaz des fosses d'aisance ; les ouvriers se servent d'un sachet de toile rempli de chlorure de soude et trempé dans le vinaigre, et le tiennent sous le nez pendant qu'ils nettoient les fosses.

Le chlorure de chaux même propriété.

Clous-Furoncles. — On peut quelquefois les faire avorter avec des compresses imbibées d'alcool camphré et qu'on renouvelle plusieurs fois par jour ou par l'application de quelques sangsues, — mais, une fois bien caractérisés, il faut les amollir

et en hâter l'ouverture par l'application de cataplasmes de farine de lin ou de mie de pain de seigle et mieux encore l'ouvrir avec le bistouri. — Lorsque le *clou* est ouvert, il faut le presser peu à peu pour en extraire le *bourbillon*. — Cette petite maladie doit suivre son cours, mais il est prudent de se purger et d'entretenir la limpidité du sang par *l'eau de goudron* bue abondamment ; cette boisson, ou simplement *l'eau nitrée*, peut empêcher la succession de plusieurs *furoncles* qui a lieu ordinairement. — L'onguent *basilicum* les fait mûrir. — Le traitement des *abcès* est à peu près le même, mais comme les abcès sont plus graves, il est bon de consulter un médecin qui sera souvent obligé de l'ouvrir.

Coliques. — Bien que les coliques puissent provenir de causes bien diverses, on peut toujours employer les moyens suivants qui soulagent ordinairement :

Application sur le ventre d'un cataplasme bien chaud ou de serviettes bien chaudes, — friction sur le ventre avec du laudanum. — Si le ventre est plein, après une indigestion, on le dégage par des lavements. — Dans un grand nombre de cas, l'eau fraîche dissipe presque instantanément les coliques. Deux ou trois grandes verrées d'eau pure ou légèrement sucrée suffisent et ce remède est au moins inoffensif. — On peut faire avaler dans un peu d'eau froide de 3 à 5 *perles de chloroforme* ou à leur défaut la même quantité de *perles d'éther*. Les perles de chloroforme réussissent assez souvent à calmer les coliques extrêmement violentes. — D'autrefois on peut donner dans un verre d'eau sucrée 4 à 5 gouttes de laudanum à prendre par gorgée dans l'intervalle d'un quart d'heure.

Collodium. — Excellent agent adhésif, précieux

pour les coupures, pour la réunion des plaies et remplaçant avec avantage le diachylon et le taffetas d'Angleterre ; — on trempe une bandelette dans le collodium et on l'applique sur la plaie à réunir après avoir étanché le sang, — on le rend élastique par l'addition d'un peu d'huile de ricin et on l'emploie alors pour soustraire certaines parties au contact de l'air, — on s'en sert encore pour mastiquer momentanément les dents ; on trempe un peu de coton dans le collodium et on l'enfonce dans la dent creuse, ce coton se durcit presque instantanément.

Collyres. — Ce mot comprend toutes les préparations destinées à agir sur les yeux ; ils peuvent être secs, mous, liquides ou gazeux. — Le médecin doit donner la formule du collyre à employer et le pharmacien doit le préparer. — Voici seulement le collyre ordinaire qui s'emploie pour la faiblesse de la vue, l'opthalmie lente, le larmoiement : 10 centigrammes de sulfate de zinc dans 50 à 100 grammes d'eau-de-roses.

Constipation. — Il est bon de se présenter tous les jours à la même heure à la garde-robe, dut-on ne pas avoir d'évacuation. Si de cette manière on n'obtient rien on prendra un lavement avec de l'eau simplement dégourdie et même froide, puis des lavements émollients. — Il suffit ordinairement de boire du petit-lait, du jus de pruneaux, du bouillon de veau et de s'abstenir de café noir, de boisson alcoolique. — Une cuillerée à bouche de *charbon de Belloc* avant et après chaque repas, pendant quelques jours, rendra les selles régulières. Ce remède n'occasionne aucun accident. — On peut prendre encore *la graine de moutarde blanche* avant le repas, — un laxatif quelconque, la magnésie calcinée, la

rhubarbe, — 50 centigrammes de rhubarbe suffisent et sont préférables à l'aloës qui expose aux hémorrhoïdes. — Il faut se méfier des purgatifs nombreux prônés dans les journaux qui dans la suite augmentent la constipation. (Voir *Purgatifs*).

Coqueluche. — Toux nerveuse qui se manifeste par quinte et se développe surtout chez les enfants. — Il est nécessaire de consulter le médecin, de changer d'air et d'isoler des autres l'enfant qui en est atteint. — Des guérisons ont été rapidement obtenues en faisant séjourner le malade une demi-heure le matin et le soir dans une usine à gaz, — on y supplée par des inhalations de goudron. — On calme la toux avec une cuillerée à café de sirop de belladone mélangé parties égales avec du sirop de valériane, — le sirop de goudron est aussi très-utile. — Le sirop suivant a produit de merveilleux effets : dans 3 litres d'eau, faites bouillir jusqu'à réduction d'un tiers *trois gros blancs de porreaux*, tirez au clair, ajoutez une livre de sucre, faites bouillir de nouveau jusqu'à réduction d'un autre tiers, et laisser refroidir. — La dose est une cuillerée matin et soir. — Le traitement suivant a été employé avec succès pour faire disparaître la toux : pilez trois têtes d'ail, mélangez avec quantité suffisante de graisse blanche ou axonge de manière à faire un onguent, frictionner fortement la plante des pieds et l'épine dorsale.

Corps étrangers dans le gosier. — Si le corps arrêté dans le gosier ne peut pas descendre malgré les efforts que l'on fait même involontairement, il faut provoquer les vomissements en enfonçant le doigt dans le gosier. Quelquefois en avalant une bouchée de mie de pain on force le corps à descendre, — d'autrefois quand le corps n'est pas enfoncé dans le gosier, il suffit d'une forte secousse, un

coup de poing par exemple entre les deux épaules, pour le faire descendre. — Dès qu'il y a difficulté un peu grande, appelez le médecin.

Corps étrangers dans les membres. — (Épine, écharde, aiguille, clou). Il faut essayer de les retirer avec les ongles, les dents, des pinces, afin de prévenir l'inflammation, et ne pas craindre la petite douleur qu'occasionnerait un déchirement nécessaire fait avec la pointe d'un canif. — S'il y avait crainte de ne pas réussir, il faudrait appeler un médecin.

Corps étrangers dans l'œil. — Les grains de poussière tombent d'eux mêmes ou entraînés par les larmes en frottant doucement les paupières sur l'œil, — si le corps est un peu gros on le fait tomber en le touchant avec une petite bande de papier roulé en spirale ; — si c'est une paille ou une limaille de fer on peut présenter devant l'œil un diamant qu'on a frotté vivement sur son vêtement ou une petite pierre d'aimant.

Corps étrangers dans l'oreille. — Une puce, une punaise, un perce-oreille s'asphyxient en mettant dans l'oreille de l'huile camphrée, — on penche la tête pour tremper l'oreille, puis on la penche du côté opposé et l'huile en tombant entraîne l'insecte ou même le corps inerte qui y serait entré. — Si on craint de ne pouvoir le sortir ainsi, il faut appeler le médecin. — Même opération pour les corps entrés dans le nez : on aspire de l'huile, en fermant la narine opposée, ou bien on provoque l'éternument avec du tabac.

Cors aux pieds. — Nous ne conseillons pas de les *couper* ni *même* de les cautériser, parce que ces opérations demandent une certaine dextérité et, mal

faites elles pourraient produire une hémorragie quelquefois dangereuse, mieux vaux les *limer* avec une lime fine ordinaire, trempée, avant de s'en servir, dans une solution de potasse, — on les détruit peu à peu en prenant des bains de pied et en grattant la matière cornée qui s'est ramollie, — si on a soin, après avoir enlevé cette première couche durcie, de les toucher à plusieurs reprises avec *la pierre infernale* on finit par brûler jusqu'à la racine. — On diminue la douleur en les enveloppant pendant la marche ou d'un morceau de taffetas gommé ou d'une bande de diachylon, — on les évite en portant des chaussures larges.

Coups de soleil. — Des compresses d'eau sédative suffisent ordinairement pour le faire disparaître. — Le coup de soleil qui frappe la tête exige le même remède, mais plus longtemps prolongé, sur le crâne en protégeant les yeux, autour du cou, derrière les oreilles, — si le mal de tête se prolonge appeler le médecin.

Coups-contusions. — Il faut tout de suite entourer la partie blessée avec de larges compresses d'eau fraîche souvent renouvelée et, si l'on peut, mettre cette partie dans l'eau. — Des compresses imbibées d'alcool camphré ou de teinture d'*arnica* sont plus utiles quand il n'y a pas écorchure, — s'il y a écorchure, couvrir avec du cérat camphré.

Courbature. — Indisposition caractérisée par une sensation de brisement dans toutes les parties du corps, par une grande lassitude, par une sorte d'abandon de toutes les forces. — Quand elle résulte de travaux pénibles, le repos absolu et les bains la font disparaître ; — lorsqu'elle résulte d'une suppression des fonctions de la peau, il n'y

a qu'à provoquer les sueurs par des boissons chaudes, — lorsqu'elle est le symptôme d'une maladie plus ou moins grave, il est toujours bon, en attendant le médecin, de garder le lit et d'appeler la transpiration.

Crampes. — Contraction nerveuse qui s'empare de certains muscles et particulièrement de ceux du mollet. — Elles ont lieu plutôt la nuit que le jour. — Elles cessent immédiatement, si on étend fortement le membre ou si on applique le pied nu sur le plancher. C'est le remède le plus efficace et le plus facile, — ou bien encore en sortant les pieds du lit et les appuyant sur une barre de fer.

Les *crampes d'estomac* sont procurées ou par le besoin de manger, alors un peu de bonne nourriture, un bouillon très-chargé par exemple, les calme. — Si elles sont procurées par une substance que l'estomac ne peut digérer, voir *Indigestion*. — Les crampes purement nerveuses cessent ou au moins sont calmées par des frictions d'éther ou de chloroforme sur le creux de l'estomac.

⁂

Démangeaisons. — En général des frictions avec la *pommade camphrée* ou *goudronnée* font disparaître les démangeaisons superficielles. — De simples lotions avec l'eau goudronnée produisent le même effet. — Les dartres mêmes dès leur apparition cèdent à ces remèdes simples, surtout si on boit du goudron pendant ses repas et qu'on fasse usage de quelque tisane dépurative, par exemple *la salsepareille, la patience*. — La poudre de camphre maintenue sur la partie où se fait sentir la démangeaison la fait disparaître. On peut mélanger la poudre de camphre avec la *poudre d'amidon*.

— Ne pas s'inquiéter de la forte chaleur momentanée que produit l'application du camphre.

Dents (maux de). — Voici plusieurs remèdes dont l'efficacité a été reconnue, quelle que soit la cause des douleurs que l'on éprouve : — Une boulette de coton imbibée *de phénol-bobœuf* ou *de chloroforme* et introduite dans la dent si elle est creuse, ou dans l'oreille du côté de la dent malade après avoir frictionné la dent avec ce médicament. — On peut aussi frictionner la dent douloureuse et la gencive avec le doigt mouillé d'eau sédative, ou d'alcool camphré, ou d'ammoniaque étendu d'eau. — On plombe les dents avec une boulette de coton trempée dans *le collodium médicinal* qu'on enfonce en la pressant fortement et qui se durcit très vite. — Il n'est pas de remèdes absolument efficaces, il faut quelquefois se faire extraire la dent. — L'application sur la tempe d'un petit emplâtre *d'opium* a été souvent salutaire. — Les *fluxions dentaires* se soulagent par des bains de pieds sinapisés, par la chaleur entretenue au moyen de coton, quelquefois par l'application de sangsues, soit derrière l'oreille, du côté malade, soit même sur la gencive, le plus ordinairement par des gargarismes émollients et calmants : eau de mauve par exemple additionnée de quelques gouttes de laudanum. Pour les enfants frictionner les gencives avec le sirop de dentition.

Dépuratifs. — Médicaments qui passent pour avoir la vertu de purifier la masse des humeurs ; tels sont la *patience*, la *douce-amère*, la *pensée sauvage*, le *chiendent*, la *salsepareille* et en général tous les amers pris en infusion, en décoction ou en sirops. — Le sirop de *Portal* se donne souvent aux enfants ; une cuillerée à jeun tous les jours pendant un mois.

Désinfectants. — On appelle ainsi les substances qui mises en contact avec l'air absorbent les miasmes qui le rendaient peu propre à la respiration. — Les désinfectants sont nécessaires dans la chambre d'un malade, à plus forte raison dans la chambre où est resté un cadavre, dans les appartements placés près d'une mare ou des lieux d'aisance, en temps d'épidémie, etc... — Les principaux désinfectants sont *l'hypochlorite de soude liquide* (connu sous le nom de *liqueur de Labaraque*) — le *chlorure de chaux* étendu d'eau, — *l'eau de goudron*, — le *phénol-bobœuf* étendu d'eau.

Diachylon. — Diapalme. — Résolutif (qui fait fondre) et dessicatif employés dans le pansement des plaies et des cautères. — La base est la cire jaune ou blanche et la poix. — Se trouve tout préparé chez les pharmaciens.

Diarrhée. — Si elle est de courte durée c'est souvent un bénéfice de nature. Quelques lavements de décoctions de pavots avec ou sans amidon la font cesser dans peu de temps. Quand on emploie l'amidon il faut le délayer à froid, puis le mêler au lavement. — Contre la diarrhée, la dyssenterie, la cholérine on a coutume, dit le docteur Dupuy, d'employer le *sous-nitrate de bismuth, l'opium* et d'autres médicaments qui quelquefois peuvent occasionner des troubles assez graves. Un médicament au moins aussi efficace et qui ne peut jamais avoir d'inconvénients est le *charbon de Belloc* qu'il faut prendre chaque jour de 2 à 6 cuillerées à bouche. — Ce charbon agit également dans la constipation et la diarrhée, dans le premier cas en divisant les aliments, dans le second cas en absorbant les liquides. — Autres remèdes : deux à dix grammes *de bismuth* dans une po-

tion ; — un blanc d'œuf frais délayé dans un litre d'eau froide sucrée et pris par verrées, on peut sucrer avec sirop de gomme on de coings ; — application sur le ventre de larges compresses imbibées d'eau sédative ou d'alcool camphré

Digitale. — Sédatif de la circulation ; efficace dans l'anévrisme, les palpitations nervenses. — *Doses* : La poudre de digitale se prescrit à la dose de 5 à 15 on 20 centigrammes et plns en pilules et en potions. L'extrait à la dose de 5 à 10 on 15 centigr., et le sirop à la dose de 1 à 3 cnillerées par jour. — En friction sur le cœnr l'extrait calme les *palpitations*.

Diurétiques. — Substances qui rendent les urines plus abondantes. — Les principales sont *le sel de nitre* : 2 à 4 grammes dans un litre de tisane par jour, — *le chiendent* en décoction, on peut y ajonter quelques grammes de sel de nitre, — *les queues de cerises* en décoction, *l'eau de goudron*, *les fraises*, *les asperges* ; une infusion *d'uva-ursi* est ntile dans les inflammations.

***

Eau blanche. — (*Eau de Goulard, — extrait de saturne ou acétate de plomb*) c'est tout simplement 12 à 20 gouttes *d'extrait de Saturne* dans un demi-litre d'eau ; — on l'emploie dans l'inflammation légère des yeux, dans les plaies qu'on lave avec nne compresse imbibée de cette eau, dans les engelures ulcérées, on peut alors mettre cette eau blanche avec du cérat.

Eau de chaux. — Pnissant dissolvant des calcnls des reins et de la gravelle. — Elle est efficace comme absorbant dans les aigrenrs de l'estomac, arrête les diarrhées, celles surtont qui sont fétides. — On ar-

rose d'un peu d'eau une certaine quantité de chaux vive afin de la réduire en poudre, puis on délaye cette poudre dans un ou deux litres d'eau que l'on filtre et tire au clair. — *Dose* : 80 gram. dans 500 gram. de lait contre la gravelle et comme astringent. (Voir *Sueur*.)

Eau ferrée. — Utile dans l'appauvrissement du sang (voir *fer*) on la prépare en jetant 60 grammes de limaille de fer bien porphyrisée dans un litre d'eau bouillante ; après un instant d'ébullition, on passe et on conserve pour l'usage. — On peut se contenter de mettre une poignée de clous rouillés dans un litre d'eau bouillante et de laisser infuser (cette méthode est préférable). — On boit cette eau pendant le repas avec le vin ordinaire. — La *boule d'acier* produit les mêmes effets.

Eau forte (acide nitrique). — Caustique violent qui est dans l'usage ordinaire avantageusement remplacé par *la pierre infernale*. On peut s'en servir pour bruler les verrues après avoir entouré la partie environnante d'un emplâtre de sparadrap afin que l'acide ne brule pas la peau.

Eau de goudron. — Utile dans les catarrhes, la phtisie, le rhumatisme. — On peut la préparer en laissant macérer dix jours 2 parties de goudron de Norwège dans 10 parties d'eau et agitant de temps en temps. — Le goudron préparé par Guyot se trouve chez tous les pharmaciens. — On le coupe avec du lait, avec de l'eau sucrée ; on le boit pendant le repas mêlé au vin ordinaire, — Continué pendant quelques mois, il donne au sang plus de limpidité et évite l'usage des purgatifs.

Eau pure ou légèrement sucrée. — C'est à la fois une boisson calmante, diurétique, rafraichissante et fortifiante. On connaît ce mot d'un

célèbre docteur : « Je laisse aprèsmoi deux grands médecins *la diète* et *l'eau.* » Un autre disait aux jeunes gens qui le consultaient : *Bois de l'eau, bois de l'eau, te dis-je.* — Les personnes habituées dès leur enfance à ne boire que de l'eau sont sujettes — toutes choses égales d'ailleurs — à moins de dérangements d'estomac, et pour elles, le *vin* devient, dans un âge avancé, un remède qui les fortifie — mais il faut que l'eau soit bonne, c'est-à-dire sans saveur, sans couleur, qu'elle se chauffe promptement et dissolve le savon avec facilité ; qu'elle n'ait pas séjournée du tout dans des réservoirs ou des tuyaux de plomb. — Quand l'eau ne paraît pas pure et qu'on ne peut la filtrer, il suffit de jeter au fond du vase qui la contient, quelques morceaux de *charbon de bois.* — Il faut toujours éviter de boire trop rapidement.

Eau-de-vie camphrée. — S'emploie en frictions contre les douleurs, les engourdissements, les engorgements. — On le prépare en faisant dissoudre 16 grammes de camphre dans un litre d'eau-de-vie ou d'alcool affaibli ; il faut remuer de temps en temps.

Eau sédative. — Contre la migraine, les congestions et fièvres cérébrales, les affections rhumatismales. — On l'applique en compresses sur le point douloureux de la tête en ayant soin qu'elle ne coule point dans les yeux. — On la prépare ainsi : ammoniaque 60 grammes, alcool camphré 10 grammes, sel marin 60 grammes, eau commune un litre — Cette eau devient plus forte si on augmente la dose d'ammoniaque liquide. — La cuisson que l'application de l'eau sédative fait éprouver sur la peau disparaît à peu près subitement par une simple friction de pommade camphrée.

Emétiques ou vomitifs. — On donne ce nom aux médicaments qui amènent le vomissement en agissant sur l'estomac d'une manière spéciale.

Voici quelques potions vomitives :

1° Ipécacuanha en poudre 60 centigrammes.
Eau 90 grammes.

en une seule dose.

Cette potion agit sans secousses.

2° Emétique 10 centigrammes.
Eau 360 grammes

Diviser en deux parties à prendre à trois quarts d'heure de distance l'une de l'autre.

Cette potion produit des secousses, elle est utile aux individus menacés de maladie grave dans laquelle le système nerveux est spécialement troublé. Le médecin seul doit l'ordonner.

L'Ipecacuanha et l'émétique sont des vomitifs sans danger, il ne s'agit que d'en proportionner la dose à la faiblesse et à la sensibilité du malade. Ainsi pour un enfant de 2 ans on peut ne mettre que 30 centigr. d'Ipeca ou 25 milligrammes d'émétique, et les donner par cuillerée.

Emollients. — On appelle ainsi les substances qui ramollissent les tissus avec lesquels ils sont en contact soit à l'intérieur soit à l'extérieur. — Les principaux sont la *gomme* arabique, la *mauve*, la *guimauve*, la *graine de lin*. — Pour l'extérieur l'eau de *son*, les différents cataplasmes de *farine de lin*, de *mie de pain*, etc.

Emplâtre de poix de Boulogne. — S'étend sur un morceau de peau ou de diachylon et s'applique un peu chaud de manière à pouvoir s'adopter à la peau, quelquefois on le camphre pour le rendre calmant et antispasmodique. — On l'applique avec succès entre les deux épaules, vers la fin des

catarrhes pulmonaires, — sur *le côté*, quand on éprouve une douleur aiguë, — sur la partie où se fait sentir une douleur sciatique. (Voir *page* 125.)

Empoisonnements. — Il y aurait tout un traité a faire sur les empoisonnements, nous nous contenterons de donner les signes ordinaires d'un empoisonnement, et d'indiquer la manière de faire vomir rapidement et abondamment en attendant le médecin.

On doit soupçonner un empoisonnement quand le malade, qui sait avoir avalé une matière qu'il soupçonne être funeste, accuse une odeur infecte ou un goût acide, âcre, avec un sentiment de brûlure dans la gorge; quand il y a des rapports, des nausées, de violentes tranchées, une respiration difficile, un pouls serré, des membres glacés ou en feu, des sueurs abondantes mais gluantes et froides, des vomissements très-violents et des matières jaunes, vertes, blanches, quelquefois bouillant sur le carreau, la face livide ou plombée, une agitation générale.

Il faut avant tout provoquer le vomissement le plus rapide et le plus abondant. L'eau tiède mêlée d'un peu d'huile est d'un effet prompt et certain. Voici qui est plus prompt: trempez dans l'huile les barbes d'une plume et enfoncez-les le plus avant possible dans le gosier du malade.

Les deux empoisonnements les plus fréquents, par accident, sont produits par le *vert de gris* formé dans les ustensiles en cuivre mal étamés, et par les *champignons vénéneux*. — Après avoir fait vomir, donnez dans le premier cas de l'eau dans laquelle vous aurez battu 2 ou 3 blancs d'œuf (1 litre d'eau pour 3 blancs d'œuf). Ce breuvage se prend par petite gorgée de minute en minute; dans le second

cas joignez, à l'eau albumineuse, du café très noir par petites gorgées.

Emulsions. — Se préparent avec 15 grammes d'amandes douces pilées en pâte avec un peu d'eau et délayées dans un litre d'eau, — on passe et on sucre.

Engelures. — Quand elles ne sont pas crevassées, on peut les envelopper avec des compresses imprégnées du liniment suivant : Sous-acetate de plomb 100 gram. eau-de-vie camphrée 50 gram. — — Autre : Beaume noir du Pérou liquide 32 gram. Camphre 8 gram., frictionner après avoir chauffé la partie malade. — Autre : Glycerine 100 gram. Acide chlorhydrique 2 gram., frictionner le soir et laver le lendemain avec eau vinaigrée. — Les engelures crevassées se pansent avec de la *glycerine* pure.

Entorse. — Le remède le plus efficace est de plonger immédiatement le pied dans de l'eau très froide ou vinaigrée, et de le laisser le plus longtemps possible en ayant soin de renouveler l'eau ; — on entoure ensuite le pied avec des bandes imbibées d'eau sédative, s'il n'y a pas écorchure, ou bien on enduit largement avec du cérat camphré les plaies et on met les bandes par dessus. — S'il y avait enflure, se servir d'alcool camphré ; — garder un repos complet, le pied tenu horizontalement. — Une entorse peut avoir des suites très graves, aussi faut-il appeler le médecin si les douleurs sont violentes. — La telnture d'*arnica* remplace l'*alcool*.

Enrouement, maux de gorge, extinction de voix. — L'application de compresses d'eau sédative ou d'alcool camphré autour du cou suffit pour faire disparaître dans peu de temps un enrouement

produit par la fatigue. — Quelques personnes entourent le cou d'un bas rempli de cendres tièdes. — La liqueur concentrée *de goudron* préparée par Guyot à dose d'une cuillerée à café dans une tasse d'eau sucrée ou de laid chaud, remplace beaucoup de tisannes. — On peut aussi faire aspirer la vapeur du goudron, qui se dégage lorsque le goudron, ou simplement l'eau de goudron, est placé sur le feu et qu'on recueille dans la houche à l'aide d'un entonnoir en verre — Les chanteurs pour éviter ou faire cesser *l'enrouement* emploient le remède suivant : Infusion de serpolet édulcorée avec sirop de Tolu dans laquelle on ajoute un jaune d'œuf bien battu et une cueillerée d'eau-de-vie. — Le sirop d'*aubergine* est efficace.

Erysipèle ou Erésipèle. — Il faut tenir le malade chaudement sans trop le couvrir ; lui faire boire de très légères infusions de *sureau* au début, puis de simples verres d'eau chaude acidulée avec citron ou orange. — Les purgatifs et les vomitifs sont aussi indiqués. — L'érysipèle doit faire son cours. On fait avec succès des onctions avec de la *graisse blanche* dans laquelle on aura mis quelques gouttes de *Laudanum* ou avec de la *pommade camphrée.* — Eviter l'air extérieur avant d'être entièrement guéri, se tenir au lit et garder la diète ; point de boissons irritantes, pas même du vin ; tenir les pieds chauds.

Ether. — Puissant antispasmodique ; s'emploie dans les spasmes, la migraine, la syncope, les crampes d'estomac, et toutes les douleurs qui proviennent d'une surexcitation nerveuse, — son efficacité est vraiment héroïque, — quelquefois on se contente de le faire respirer, d'en frictionner les tempes dans les syncopes, ou le creux de l'estomac dans les névralgies, — on peut en pren-

dre 8, 10 et 12 gouttes sur un peu de sucre. — Les *perles d'éther* du docteur Clertan sont préférables aux gouttes d'éther. — La liqueur d'Hoffmann est un mélange d'éther sulfurique et d'alcool ; il est employé comme l'éther.

Dans ces derniers temps on emploie l'éther comme anesthésique (endormant) pour faciliter les opérations chirurgicales. (Voir *chloroforme*.)

Evanouissement, syncope, défaillance. — Il suffit ordinairement de coucher le malade par terre — et de laisser largement entrer l'air frais dans l'appartement. — Il est nécessaire de dessérer les vêtements afin de laisser la poitrine entièrement libre et peu couverte. — On jette de l'eau fraiche sur le visage, on place sous le nez un flacon d'eau de Cologne ou de vinaigre ou d'éther ; on peut aussi frictionner les tempes, le creux de l'estomac, les poignets avec de l'éther, du vinaigre ou de l'eau sédative. — Laisser en repos quand le malade est revenu à lui et lui donner une tasse de bourrache ou un petit verre de liqueur.

Extraits. — On appelle ainsi le produit de l'évaporation jusqu'à consistance molle d'un suc ou d'une solution obtenue avec une substance animale ou végétale et un liquide vaporisable tel que l'éther, le vin, l'alcool. Ainsi on emploie l'extrait de cigüe, de belladone, d'opium, etc.

Extrait de saturne. — (Voir *Eau blanche*).

***

Fer. — C'est un tonique, un astringent, un excellent réparateur du sang dans les pâles couleurs. — Nous avons parlé de l'*eau ferrée*. — Le fer en poudre se donne à la dose de 25 à 50 centigr. — Les pilules

de Vallet, de Blaud ont pour base le *fer*. — On prépare aussi du *sirop ferrugineux*. — Nous recommandons les *pilules ferrugineuses de Vallet* très-efficaces pour fortifier les tempéraments lymphatiques, pour soutenir l'existence débile des personnes âgées, pour guérir les pâles couleurs et pour hâter le retour à la santé dans les longues convalescences. — Le *phosphate de fer soluble de Leras* est celle des préparations ferrugineuses dont les résultats sont les plus rapides. — La *boule d'acier* (de la Chartreuse) dissoute dans l'eau s'emploie aussi en boisson pour fortifier.

Fièvres. — La fièvre est un état de perturbation qui accompagne toutes les maladies. Elle se manifeste par un état de chaleur générale avec ardeur à la bouche et accélération du pouls. Elle est un avertissement pour le malade et un guide pour le médecin qui seul doit suivre et traiter la fièvre.

Les fièvres d'*accès* se traitent par le *sulfate de quinine* qui se prend à la dose de 50 centigr. dans une tasse de café noir ou dans du pain à chanter à l'époque la plus éloignée possible de l'accès à venir. Cette dose prise trois jours de suite suffit ordinairement pour couper la fièvre. — Le *vin de quinium de Labarraque* est un préservatif assuré contre la fièvre dans les pays fiévreux. On en prend un petit verre chaque matin. — *L'écorce de saule*, la *camomille*, *l'arnica*, la *petite centaurée* sont des fébrifuges indigènes dont il faut recommander l'usage aux pauvres qui ne peuvent acheter le *quinquina*. — Voici une poudre fébrifuge : sulfate de quinine 13 décigrammes, sulphate de morphine 5 centigrammes, pour huits paquets, en prendre deux chaque jour.

Dans les fièvres *éruptives : rougeole*, *scarlatine*, *petite vérole* ou *variole*, il faut tout d'abord isoler

les malades, les tenir chaudement au lit, mais aérer fréquemment leur chambre, leur faire boire des infusions légères et tièdes de *bourrache* ou *violette* de manière à favoriser l'éruption et la transpiration. — Pour éviter les marques des pustules sur le visage il ne faut pas se gratter ; on peut employer pour le même effet le *collodium élastique*.

La fièvre *typhoïde* qu'indiquent des saignements de nez, des bourdonnements d'oreilles, des frissons violents, de vives douleurs de tête, demande la surveillance du médecin.

La fièvre *muqueuse* ne peut aussi être traitée que par le médecin.

Furoncles. — (Voir *Clous*.)

***

Gale — Cette maladie est le résultat d'un insecte appelé *acarus* qui se loge dans la peau, la sillonne et s'y multiplie avec beaucoup de rapidité. — La gale se communiquant avec grande facilité, il est d'une extrême importance de la détruire. — Moyens efficaces : Pommade antipsorique — lotions faites sur le corps à l'aide d'un pinceau avec l'*huile de pétrole*, laisser quelques temps sans sécher — frictions avec *savon noir* dissout dans l'eau, ou mieux prendre un bain dans lequel on aura dissout du savon noir (1 kilogram. dans deux ou trois litres d'eau bouillante qu'on ajoute au bain.) — Les bains sulfureux font disparaître promptement la gale. On fait dissoudre 125 gram. de sulfure de potasse dans un demi litre d'eau chaude qu'on ajoute au bain. — Lotion avec *eau de goudron de Guyot* et dès le début oindre les parties attaquées avec *phénol Bobœuf*. — Lotions avec eau sédative. — Puis exposer les vêtements à la vapeur du souffre, comme nous l'avons dit.

Gastrites, Gastralgie. — Le *charbon de Belloc* se prend avec succès dans les maux d'estomac avec perte d'appetit, pesanteur, douleurs instances au creux de l'estomac. — Il faut éviter tout ce qui peut accroître l'irritation tels que les boissons spiritueuses et l'emploi des toniques, et même l'abondance des boissons qui surchargerait. — Des tisanes acidulées avec sirop de groseilles ou citron, l'usage des eaux gazeuses et ferrugineuses conviennent, — quelquefois des fragments de glace mis dans la bouohe et lentement fondus ont été utiles. — Il faut voir médecin et surtout se distraire. Le *sirop Laroze* le *d'écorces d'oranges amères* a obtenu d'excellents résultats.

Gerçures. — Elles se guérissent par l'application de *cérat à l'extrait de saturne* ou de glycérine pure, ou de pommade de concombre ou de cérat à l'huile d'amande douce. — Elles peuvent se produire sur toutes les parties délicates du corps, les oreilles, les lèvres, les narines, etc...

Glandes. — Les personnes lymphatiques sont sujettes aux engorgements glanduleux, le médecin ordonne le traitement du tempérament par l'huile de foie de morue ; pour le traitement local, quelle que soit la place des glandes, Raspail les recouvre de compresses d'eau sédative, malgré les boutons que cette eau fait sortir, et calme la douleur qui se produit avec de la pommade camphrée. — Ce traitement ne peut être employé par tout le monde, il vaut mieux se contenter, dès le début, de simples frictions avec huile camphrée chaude et recouvrir de ouate ; puis, frictions avec pommade iodurée ; et si les glandes ne diminuaient pas et restaient douloureuses, surtout au sein, appeler le médecin. — A plus forte raison, faut-il appeler le médecin

si les glandes étaient le résultat d'une contusion ou d'un coup reçu.

Glycérine. — C'est le principe doux des huiles. On l'emploie à l'extérieur dans le traitement des maladies sèches de la peau, contre les fissures des lèvres, chaque fois qu'il s'agit d'adoucir une plaie cuisante.

Gomme arabique. — S'emploie à la dose de 1 à 4 grammes en tisanes, en émulsions, en potions. — C'est un émollient; le sirop de gomme entre dans une foule de préparations.

Gravelle. — Elle s'observe surtout chez les vieillards, chez les personnes sédentaires, chez celles qui font peu d'exercices et prennent une nourriture succulente. Tous les *diurétiques* sont utiles. (Voir ce mot.) Les eaux de Vichy, de Contrexeville, de Seltz soulagent. Les gens pauvres remplaceront les eaux de Vichy par l'addition de 2 à 3 grammes de bicarbonate de soude dans un litre d'eau fraîche.

***

Haleine fétide. — Elle provient généralement soit de l'état de l'estomac, soit de l'état des dents, soit de l'état de la bouche, soit de l'état du nez. — Dans le premier cas, une cuillerée de *charbon de Belloc* avant et après les repas est un remède efficace ; dans le second cas, il faut entretenir la propreté des dents : le même charbon les nettoie et un gargarisme fait le matin avec de l'eau salée, ou avec de l'eau-de-vie dans laquelle on aura laissé macérer l'écorce de quina, ou avec de l'eau goudron enlève peu à peu la mauvaise odeur, — on peut aussi pendant la journée tenir dans la bouche un clou de girofle, un morceau de cannelle, ou de ra-

cine d'iris ou fumer la cigarette de camphre ; pour le troisième cas consulter un médeciu,

Hémorragie. — (Écoulement de sang). — Il faut arrêter le sang comme nous l'avons dit au mot *blessure* quand elle est la suite d'une rupture extérieure. — Si c'est une veine qui est ouverte, ce qu'on reconnaît au *sang noir* qui sort, il suffit de mettre le doigt dessus, d'appuyer fortement, puis de tamponner avec amadou, charpie, toile d'araignée, vieux linge imbibé de *phénol-Bobœuf* ou de *baume de commandeur* ou de *perchlorure de fer*, — si c'est une *artère* qui est ouverte ce qu'on reconnaît au *sang rouge* qui sort par jets saccadés, on tient le doigt dessus, jusqu'à l'arrivé du médecin qui lui-même arrêtera le sang, il faut tenir élevée la partie blessée si c'est possible. — Les hémorrhagies qui ont lieu sans cause connue, et par les ouvertures du corps : le nez, les oreilles, etc., ne sont en général qu'un moyen dont se sert la nature pour se débarrasser d'une surabondance de sang ; si l'hémorragie continuait, il faudrait réagir violemment en mettant les mains dans l'eau froide, appliquant des serviettes imbibées d'eau froide sur les endroits d'où sort le sang, de manière à produire une impression vive et subite ; mettre dans le nez un bourdonnet de charpie imbibé d'eau froide acidulée de quelques gouttes d'acide sulfurique. (Voir *saignement de nez*).

Hémorroïdes. — En principe on ne doit pas supprimer l'écoulement des hémorroïdes, on peut en hâter le dégorgement en appliquant plusieurs sangsues. — On soulage la douleur qu'elles produisent par la propreté, par des frictions avec un mélange demi-liquide d'huile d'amandes douces, de beurre de cacao et d'onguent populeum, ou simplement avec de la graisse blanche ou de la *glycerine*

à laquelle on a ajouté quelques gouttes de *laudanum*. Eviter les cataplasmes. — C'est au médecin à juger s'il faut supprimer les hémorroïdes ou les rappeler quand elles ont disparu.

Hémostatiques. — Ce mot signifie qui arrête le sang. Nous avons indiqué le *perchlorure de fer*, le *phénol-bobœuf*, *l'alun*.

Hoquet. — Une impression vive tel *que la peur*, une petite *secousse* à laquelle on ne s'attendait pas, le fait cesser ; un verre d'eau fraîche bu lentement et sans respirer produit le même effet.

Huile camphrée. — S'emploie en friction dans presque toutes les douleurs et les engorgements. — Préparation : huile d'olive 250 grammes, camphre en poudre 30 grammes. La dissolution du camphre dans l'huile se produit à la température ordinaire par la simple agitation répétée de temps en temps et près du feu. — Pendant l'hiver il est utile de faire chauffer l'huile dans le bain-marie.

Huile de foie de morue. — S'emploie fréquemment dans le rachitisme, les tumeurs des os, les scrofules, les rhumatismes. — *Doses* : 1 à 4 cuillerées à café par jour pour les enfants ; 2, 4 et même 6 cuillerées à bouche pour les adultes, — quelques pastilles de menthe enlèvent l'odeur désagréable que laisse l'huile de foie de morue. — On s'accoutume facilement à ce que ce remède a de répugnant, préférer l'huile brune à l'huile blanche.

Huile de ricin. — Purgatif et vermifuge doux. — *Doses*: 15 à 60 grammes dans un bouillon d'herbes ou une infusion de café. — On le prend aussi en lavement.

***

Incontinence d'urine. — *Les dragées d'ergot de seigle ferrugineux* s'emploient avec succès contre cette infirmité, et leur effet se fait sentir dès les premiers jours. La dose est de 5 le matin et 5 le soir pendant les premiers jours; on peut les porter à 20 par jour si la guérison tarde à se produire. — Raspail conseille des compresses d'alcool camphré sur les reins et le ventre ; poudre de camphre dans le lit, poudre de camphre prise à l'intérieur, 2 ou 3 fois par jour ; dans une tisane houblonnée ou dans l'orangeade. — Elle est souvent facilitée chez les enfants par l'habitude de se coucher sur le dos. La position sur un des deux côtés est la plus favorable même pour la santé. — La *rétention d'urine*, quand elle n'a aucun accident pour cause, cède à quelques bains de siége et à l'application de cataplasmes émollients.

Indigestion. — Souvent un verre d'eau fraîche sucrée et bue par gorgée soulage la pesanteur de l'estomac, — d'autrefois une tasse de thé un peu chargé. — Il est nécessaire quelquefois de faire vomir; une fois l'estomac débarassé, le malade prend une tasse de fleurs d'orangers. — Des frictions faites sur le creux de l'estomac avec des serviettes chaudes soulagent. — Souvent une cuillerée de liqueur de la Chartreuse a provoqué le vomissement.

Insommies. — Le moyen le plus efficace pour procurer le sommeil sans qu'il y ait presque jamais rien à craindre, c'est une cuillerée ou deux de *sirop chloral*. — Raspail fait prendre le soir, avant de se coucher, un verre d'eau sucrée saupoudrée de camphre et aiguisée de 2 ou trois gouttes d'éther: ou bien écraser sous la dent un peu de camphre gros comme une lentille et l'avaler au moyen d'une

gorgée d'eau, — souvent un simple verre d'eau sucrée avec une cuillerée d'eau de fleurs d'orangers produit le même effet. — Il ne faut pas s'accoutumer à prendre de l'*opium* ni même du *Laudanum* ni les sirops plus benins de *Thridace* ou de *diacode*.

L'insomnie n'est souvent que le résultat d'un régime de vie qu'il faut modifier.

Iode. — Médicament précieux contre les scrofules, le goitre, les tumeurs en général ; — on l'emploie en teinture, en pommade, — à haute dose c'est un poison. — L'emploie est réservé au médecin

Ipecacuanha. — Vomitif, expectorant. — *Dose* : comme *expectorant* à très-faibles doses, on le donne alors en sirop ou en pastilles. — Comme *vomitif* on le donne en poudre 1 gramme dans 90 grammes d'eau.

⁂

Kermès. — Se donne surtout en *looch* pour favoriser l'expectoration. C'est le médecin qui augmente progressivement la dose, de 5 à 20 centigrammes.

⁂

Laudanum de Sydenham. — C'est un vin d'opium fort employé comme narcotique et calmant. — *Doses :* à l'intérieur 8, 12 et 15 gouttes dans une infusion qui se boit peu à peu ou en lavement dans les fortes coliques ; — à l'extérieur sur des cataplasmes 15 à 16 gouttes, on l'emploie aussi en friction, soit pur, soit mélangé à l'huile camphrée sur toutes les parties douloureuses.

Lavements. — On les prépare ou *émollients* avec mauve, graine de lin, — ou *contre la diarrhée* avec tête de pavot, amidon et 10 à 15 gouttes de lauda-

num, —ou *laxatifs* avec la mauve, l'huile de ricin. ou simplement huile d'olive, — ou *tonique* et *fébrifuge* avec 15 ou 20 grammes de quinquina. — Un lavement doit se retenir le plus possible. S'il est absorbé de manière à ne procurer aucun besoin d'être rendu, il ne faut pas craindre d'en donner un second de demi litre. (Voir *page* 117).

Lin. — Il est préférable d'avoir le lin et la moutarde en graines et les piler quand on a besoin. La farine de graine de lin vieillie, au lieu d'être émolliente, donne lieu à une éruption de petits boutons et la farine de moutarde vieillie n'agit presque pas. — La farine de lin s'emploie en cataplasme pour adoucir et ramollir, — la décoction de la graine est employée en collyre contre l'inflammation des yeux, en boisson contre les maladies inflammatoires des intestins.

Liniment. — (Voir *page* 109).

Looch. — (Voir *page* 109).

Lycopode — S'emploie pour sécher les légères écorchures que l'humidité ou la sueur produit entre les jambes des enfants, — sur les plaies légères produites par le séjour prolongé dans le lit ; — il peut être remplacé par la poudre d'amidon. — Les personnes qui suent des mains en travaillant, se saupoudrent de lycopode pour avoir les mains sèches.

***

Magnésie calcinée. — C'est un anti-acide, un absorbant, un laxatif, — un antidote contre les empoisonnements par les acides. — ***Doses*** : comme absorbant et contre les aigreurs d'estomac, 5 à 20 centigr. deux fois par jour dans une cuillerée de soupe avant les repas ; — comme purgatif, 8 à 10 ou 15

grammes. On fait un chocolat de magnésie purgatif qui est très-agréable à prendre. — Pour les personnes délicates, une cuillerée à café de magnésie calcinée dans un verre d'eau sucrée additionnée d'un peu d'eau de fleur d'orangers ou une goutte d'essence de menthe est un excellent laxatif, mais il vaut mieux la prendre dans du pain à chanter.

Maladies contagieuses. — Les médecins sont loin de s'accorder sur la nature et sur le nombre des maladies contagieuses. A l'exception de la *gale*, de la *teigne*, de la *petite vérole*, qui n'est à craindre qu'une fois et seulement quand on n'a pas été vacciné, de la *scarlatine*, de la *rougeole*, il est peu d'autres maladies dont la contagion soit bien prouvée. La contagion de la *peste* et de la *fièvre jaune* est contestée ; celle du *choléra* et de la *fièvre typhoïde* n'est pas prouvée.

Quoiqu'il en soit, des précautions sont toujours utiles à prendre par les garde-malades qui auront soin de ne pas négliger les prescriptions que nous avons faites soit pour éviter de respirer l'haleine du malade, soit pour ne pas toucher, sans nécessité, le linge qui a servi, et pour le désinfecter.

Manne. — Purgatif doux employé surtout chez les enfants. — *Doses* : 30, 40 ou 50 grammes dans de l'eau ou du lait.

Mauve-guimauve. — Plantes adoucissantes, émollientes et d'un usage très-fréquent.

Menthe poivrée. — S'emploie dans les coliques venteuses, et pour donner du ton à l'estomac. — L'eau de menthe et les pastilles sont très-usitées ; l'alcool de menthe de Riclès forme une boisson très-agréable. La menthe sert aussi à faire disparaître la saveur désagréable de beaucoup de remèdes.

Migraine. — Elle est puissamment soulagée et souvent instantanément guérie en reniflant par la narine du côté où se fait sentir le mal quelques gouttes de *l'eau antinévralgique du docteur Baër*. — Renfermer une petite pincée de camphre en poudre dans deux morceaux de mousseline dont on fait un tampon et les mettre dans chaque oreille. — Autre remède: alcool 500 grammes, ammoniaque liquide 250 grammes, camphre 125 grammes, huile d'anis 12 grammes, vinaigre 6 grammes, mélanger et fermer hermétiquement. Il suffit de respirer ce liquide et de s'en appliquer une compresse imbibée sur le front. — Souvent une compresse d'eau sédative fait disparaître la migraine.

Morphine. — C'est un narcotique prescrit surtout en sirop pour procurer un peu de sommeil au malade. — Le sirop *Chloral* est préférable.

Morsures et piqûres d'animaux venimeux. — La morsure d'un chien enragé demande nécessairement d'être brûlée avec un fer rouge; on fait pour cela rougir jusqu'au blanc une tige de fer pointue, un clou par exemple, on le saisit avec des pincettes et on l'enfonce, sans hésiter, jusqu'au fond de chaque blessure. — Il n'y a aucun danger dans cette opération, elle n'est qu'un peu douloureuse et on panse après la plaie comme les brûlures ordinaires; — on devrait avant, appliquer les lèvres sur la morsure et sucer fortement, il n'y a aucun danger pour celui qui le fait; — après la brûlure on donne à boire de 10 à 20 gouttes *d'alcali volatil* dans un verre d'eau sucrée, le lendemain on diminue le nombre des gouttes; — à défaut de fer rouge on lave la plaie avec *l'alcali*, ou le *phénol-bobœuf*, — si enfin on ne peut faire aucun de ces remèdes, on lie fortement au dessus

de la blessure pour ralentir la circulation, on lave la plaie avec de la salive et on fait saigner le plus longtemps possible, — l'application d'une *ventouse* peut-être très-utile. — Appeler le médecin.

Les morsures de *vipères* et les piqûres de *scorpions*, de *guêpes*, de *frelons*, *etc.*, se traitent de la même manière par la sucion ou par une ventouse et par les lotions d'alcali ou de phénol, (*l'acide phénique* est plus actif). *La morsure de la vipère est mortelle*, il faut donc plus de soins pour extraire le venin, que ce reptile dépose dans la plaie, brûler avec le fer rouge ou *pierre infernale*, lier au moins fortement le membre au dessus de la morsure et lotionner. — Boire toujours quelques gouttes d'alcali.

Mouche de Milan. — C'est un petit vésicatoire qu'on applique surtout aux enfants et aux personnes qu'un vésicatoire ordinaire irriterait. — La mouche de Milan ne s'enlève pas, on se contente d'essuyer la sérosité qu'elle fait suinter et on attend qu'elle se détache d'elle-même. — Elle occasionne très-peu de douleur. (Voir *page* 120.)

Mousse de Corse ou Elminthocorton. — C'est un vermifuge usité surtout chez les enfants. — *Doses*: 1 à 2 grammes et progressivement jusqu'à 4 ou 6 grammes suivant l'âge pris le matin à jeun, — on en fait une décoction qu'on édulcore avec du miel ou du sucre. — On le prépare aussi en gelée et en sirop.

Moutarde ou sinapisme. — (Voir *page* 116).

Moutarde blanche. — La moutarde blanche entière jouit depuis quelques années d'une grande réputation et elle peut rendre d'importants services dans plusieurs affections des voies digestives, —

elle est laxative. — Les personnes qui digèrent difficilement et qui sont habituellement constipées feront bien d'en prendre une cuillerée à bouche avant les repas, — seulement il faut veiller à ce qu'elle soit fraîche

***

Narcotiques. — On appelle de ce nom les substances qui diminuent l'activité du cerveau et produiraient même l'insensibilité complète. — Il est nécessaire de beaucoup de prudence dans leur administration. — Ils sont très-utiles quand il y a surrexcitation du système nerveux.

Les principaux sont l'*opium*, — le *laudanum*, (voir ces mots). — Les *têtes de pavot* dont il faut rejeter les graines quand on les fait bouillir pour l'usage interne; — les *fleurs de coquelicot* et *les feuilles de belladone*, — *le sirop chloral*. (Voir ce mot).

Nerfs (attaque de). —Il faut étendre le malade sur un lit, éviter qu'il se blesse contre le mur, desserer ses vêtements, ouvrir largement les fenêtres, lui faire respirer ou de l'ammoniaque, ou de l'éther, ou du chloroforme, ou du vinaigre, lui laver le visage avec de l'eau fraîche, lui frictionner le creux de l'estomac avec de l'éther ou du baume chloroformique et si c'est possible lui faire avaler un peu d'éther sur du sucre ou 2 ou 3 *perles d'éther* du docteur Clertan.

Névralgies. — Les douleurs névralgiques très-pénibles à supporter se fixent quelquefois à un membre, à la tête, d'autrefois se promènent par le corps et guérissent difficilement. — Si elles se fixent, il faut frictionner la partie atteinte avec un

mélange d'ammoniaque et d'huile d'olive, ou avec du baume chloroformique ou avec *l'huile de marrons d'Inde* excellent dans les *sciatiques*, (voir ce mot). — Si la névralgie n'est pas fixe on la combat avec le sulfate de quinine à la dose de 5, 10, 20 centigrammes dans une infusion de mauve, — ou avec *les perles d'essence de térébenthine* de deux à dix avant le repas. — La guérison se fait attendre, mais le soulagement se fait sentir assez vite.

Nitrate d'argent ou pierre infernale. — Préparée en forme de crayon, la pierre infernale sert à cicatriser les plaies superficielles, et à faire disparaitre les excroissances de chair qui se montrent par exemple autour des cautères. — Elle n'agit que lorsque la chair est légèrement humide. — A l'intérieur c'est un poison.

Nitre. — Se mêle dans les tisanes contre les rhumatismes et l'inflammation des voies urinaires à la dose de 1/2 à 4 grammes par litres.

***

Ongle incarné. — C'est au pouce du pied qu'arrive cet accident produit par la manière dont l'ongle a été coupé. — Les ongles du pied doivent se couper *droit* et non de manière *arrondie* comme ceux des mains. Dès le début on cherche à soulever un peu l'ongle qui rentre dans la chair et à introduire par dessous un peu de coton qu'on renouvelle tous les soirs ; — si l'ongle a déjà pénétré on le racle avec un débris de verre et quand il est devenu mince comme une feuille de papier, on peut le soulever avec plus de facilité, — si l'ongle est déjà bien enfoncé, barbouiller la partie externe du gros orteil avec du *perchlorure de fer* liquide et,

si c'est possible placer entre l'ongle et le bourrelet de chair un peu de perchlorure sec qu'on maintient avec une bande imbibée du même perchlorure liquide; dès le lendemain les parties malades sont momifiées et dures comme du bois, — renouveler le pansement, — les parties durcies se détachent facilement. — Si la guérison se fait attendre, faire extirper l'ongle.

Onguent de la mère. — Remède populaire pour faire résoudre les abcès et les glandes et faire suppurer les plaies. — Il se compose de saindoux, de cire jaune, d'huile d'olive, de poix noire et de litharge en poudre, — L'onguent ***basilicum*** a les mêmes bases, mais il est plus énergique.

Onguent napolitain. — S'emploie en friction sur les glandes et les engorgements. — Comme la base de cet onguent est le ***mercure*** il ne faut s'en servir que sur l'ordre des médecins.

Opium. — C'est le narcotique par excellence. Il s'emploie sous une multitude de formes, en extrait, en teinture, en sirop, en poudre... et doit être ordonné par le médecin. Une ou deux pilules d'extrait d'opium, de 2 centigrammes chacune, sont très-utiles dans les insomnies prolongées, les toux nerveuses, — on les donne de préférence pendant la nuit à une heure d'intervalle, encore serait-il bon de les couper en deux.

Oreilles. — Il y quelquefois une petite inflammation dans l'oreille qui donne lieu à des écoulements ou au moins à une douleur assez vive. — Il faut avec une seringue en verre faire des injections avec décoction de guimauve ou de tête de pavots, appliquer à l'extérieur un cataplasme de lin arrosé de 10 à 20 gouttes de laudanum. —

Introduire dans l'oreille des boulettes de coton imbibées de laudanum ou d'huile camphrée. — Prendre des bains de pieds sinapisés. — En général tenir l'oreille propre à l'intérieur.

Oreillons. — On appelle ainsi l'inflammation des glandes qui existent derrière les oreilles, c'est un petit accident qui disparaît en couvrant ces glandes avec de la ouate bien chaude ; on peut les frictionner si l'on veut avec de l'huile ou de la pommade camphrée chaude, — prendre *huile de ricin ou tisane de chiendent.*

Orge. — Usité en tisane dans les affections inflammatoires. Boisson ordinaire pendant les grandes chaleurs en y ajoutant le suc d'un citron.

Orgelet. — Petite tumeur inflammatoire du bord libre des paupières qui se montre blanchit et disparaît après 4 ou 5 jours. — On peut appliquer sur l'œil fermé un cataplasme de mie de pain délayée avec du lait et se bassiner la paupière avec de la mauve tiède.

***

Palpitations. — Ce sont des battements de cœur plus forts, plus fréquents qu'à l'ordinaire, réguliers ou irréguliers. — *Passagères* après une course ou un exercice violent, elles n'ont rien d'inquiétant et se calment assez vite par le repos et par une légère pression de la main sur le cœur. — *Permanentes*, elles exigent des soins hygiéniques indiqués par le médecin, des distractions, peu d'émotions violentes ; les tisanes à prendre sont les infusions de plantes antispasmodiques : oranger, tilleul, etc. — C'est au médecin à prescrire le médecin. — Les palpitations dues à un ané-

vrisme réclament encore plus de précautions ; pas de marches longues, pas de montées pénibles, surtout beaucoup de calme. L'imaginatien exagère souvent le mal. — Dans quelques cas un petit emplâtre *d'extrait de digitale* sur le cœur calme assez rapidement.

Panaris, mal d'aventure, tourniole, tour de doigts. — C'est toujours le même mal, seulement le panaris est plus profond, procure une inflammation plus vive, le doigt est gros, luisant, rouge, lourd, la fièvre est vive, les douleurs quelquefois atroces. — Dès le début on pourrait faire avorter le panaris en couvrant le doigt avec un jaune d'œuf frais, battu avec un plein dé de sel de cuisine, on laisse quarante huit heures et il est rare qu'un petit trou ne se soit pas formé par où on fait sortir le pus. — Ce remède est bon alors même que le panaris a quelques jours. — On peut encore, dès le début, tremper le doigt dans une forte solution *d'acide phénique* pendant quelques minutes, puis appliquer du *collodium*. — Quelques panaris ont avorté en plongeant, à plusieurs reprises, dans de l'eau salée bien chaude. — On soulage avec des cataplasmes laudanisés de mie de pain, de lin, avec *onguent basilicum*. — Il est le plus souvent nécessaire de voir le médecin qui est obligé d'ouvrir le panaris. — Le simple *tour de doigt* peut être ouvert par tout le monde dès qu'il commence à blanchir. — Nous avons vu des panaris guérir par le remède suivant : écraser des escargots avec leurs coquilles et en envelopper le doigt malade ; après quelques heures, la douleur cesse ; 24 heures après enlever ces escargots, plonger le doigt à plusieurs reprises dans l'eau chaude, renouveler les escargots et continuer ainsi quelques jours. — On peut encore

faire une pommade avec deux blancs d'œuf, deux cuillerées d'eau de chaux et autant d'huile d'olive, il faut tenir élevée la partie malade.

Papier Wlinsi. — S'applique sur la peau, après l'avoir très-légèrement chauffé, dans les irritations de poitrine, les bronchites, les douleurs névralgiques, les points de coté... qu'il calme ou apaise surtout chez les femmes et les enfants dont la peau plus fine est plus impressionnable. — On le laisse jusqu'à ce qu'une démangeaison incommode indique qu'il a produit son action et on frotte, sur la partie légèrement irritée, un peu de pommade camphrée. — Il remplace dans beaucoup de cas l'emplâtre de *poix de Bourgogne*.

Petit lait. — Rafraichissant et émollient, on le prépare avec 1 litre de lait de vache qu'on fait bouillir et coaguler en ajoutant quelques gouttes de vinaigre ou d'acide tartrique, puis on clarifie avec un blanc d'œuf et on filtre. — On l'additionne souvent, pour le rendre diurétique, avec un 1/2 gramme de sel de nitre.

Perchlorure de fer. — Un des hémostatiques les plus usités et les plus sûrs. On l'emploie en compresses, en injections, et en tampon mêlé à moitié ou à deux tiers d'eau pour l'usage externe. A l'intérieur, le perchlorure de fer, modifiant la grande circulation, convient dans toutes les maladies où le sang est en excès ou en défaut. Il est utile dans les saignements de nez, les crachements de sang, dans les inflammations, quel que soit leur siége et dans toutes les affections caractérisées par l'appauvrissement du liquide sanguin : *anémie*, *chlorose*, etc. — Les dragées au perchlorure de fer de Carbonel sont préconisées.

Pharmacie domestique. — Nous allons donner

ici la liste de quelques médicaments qui devraient se trouver dans toutes les familles. — Ceux que nous indiquons sont d'un *emploi fréquent*, d'une *grande utilité*, d'une *efficacité éprouvée*, d'un *mode d'administration*, et d'un *dosage facile* et ils peuvent *se conserver* longtemps sans s'altérer, indéfiniment même si on a soin de les tenir bien bouchés et préservés de l'humidité.

Les voici par ordre alphabétique :

Alun en poudre,
Ammoniaque ou alcali-volatil,
Camphre,
Caustique de Vienne,
Charbon de Belloc,
Eau-de-vie camphrée,
Emétique,
Ether sulfurique,
Goudron de Guyot,
Laudanum,
Magnésie calcinée en poudre,
Moutarde en graine et papier sinapisé de Rigollot,
Oranger (fleurs),
Papier Wlinsi.
Pavot (tête de),
Phénol Bobœuf,
Quinquina en écorce et en poudre,
Sel de nitre,
Sulfate de quinine,
Toile vésicante de Leperdriel,

Avec ces seules substances, on peut remplir une foule d'indications qui ne souffrent pas de retard.

Aussi, 1. On peut cautériser les plaies vénimeuses avec ammoniaque, phénol bobœuf.

2. Combattre les angines couenneuses avec alun, émétique

3. Faire vomir avec émétique.

4. Purger, débarrasser l'estomac et détruire la constipation avec le charbon de Belloc.

5. Combattre les maladies gangréneuses, avec quinquina, eau-de-vie camphrée, eau de goudron.

6. Couper la fièvre avec sulfate de quinine.

7. Provoquer les sécrétions urinaires, avec sel de nitre.

8. Calmer les douleurs et les spasmes, avec oranger, laudanum, éther, camphre.

9. Appliquer des vésicatoires, avec toile de Leperdriel.

10. Appliquer des sinapismes, avec moutarde.

11. Etablir un cautère, avec poudre de Vienne.

12. Arrêter une hémorrhagie, avec alun, phénol.

13. Arrêter les diarrhées, avec charbon de Belloc.

14. Soulager les sciatiques, avec papier Wlinsi.

Ajoutez à cette liste *le chiendent*, *l'orge*, *la mauve*, *la bourrache*, *le tilleul*, pour les boissons ; la *graisse blanche* et l'*huile d'olive* pour les onctions, et vous pourrez faire une médecine suffisante dans les neu dixièmes des cas, sans aucun inconvénient grave

Phénol Bobœuf. — Désinfectant ; anti-putride, cautérisant, insecticide, hémostatique à peu près infaillible. — Le phénol s'emploie *pur* pour neutraliser le venin qu'auraient laissé les piqûres ou morsûres des animaux, pour enlever l'infection des matières putrides sur lesquelles on en met une cuillerée ou deux, — *étendu d'eau*, il s'applique avec de la charpie ou une compresse sur les blessures ou les coupures dont on veut arrêter le sang, — *mélangé avec un peu d'huile d'olive* il sert à panser les plaies gangréneuses. — Il dessèche facilement les petites excoriations. — Il apaise *en gargarisme* les douleurs de dents (Voir le mot *Dents*). — Il est utile, en temps d'épidémie, comme préser-

vatif ; il est bon alors d'en mettre quelques gouttes dans l'eau de toilette, de s'en gargariser la bouche et même d'en boire le matin 4 à 5 gouttes dans un verre d'eau sucrée.

Pierre infernale. — (Voir *Nitrate d'argent*).

Plaies. — Si elles sont vieilles, on peut les guérir en les recouvrant de sparadrap et les privant de tout contact avec l'air, — en les saupoudrant avec la *poudre divine* (voir ce mot), — en les pansant, alors même qu'elles seraient vives, avec du phénol-bobœuf mêlé, parties égales, avec huile d'olive. — Les plaies ulcérées se pansent aussi avec la *liqueur Labarraque*, d'abord étendue d'eau, puis peu à peu presque pure. — Elles se lavent avec du vin de quina, de l'eau de chaux, de l'eau blanche. — Il est des plaies, chez les vieillards surtout, qu'il ne faut pas fermer et se contenter de tenir propres. — La propreté est le premier remède.

Point de côté. — Quand il n'est pas bien grave, qu'il ne donne pas la fièvre, qu'il ne fait pas tousser et qu'il ne se fait pas sentir plus vivement quand on appuie sur le point douloureux, c'est un accident sans gravité et il suffit d'appliquer un sachet de toile rempli de sable fin ou de son aussi chaud qu'on peut le supporter et de renouveler toutes les deux ou trois heures. — Si on peut garder le lit et boire quelques infusions de bourrache ou de verveine, le mal cessera vite.

Si le point de côté augmente à chaque inspiration, s'il y a toux sèche, quelques crachats sanguinolents, frissons, il y a à craindre une *fluxion de poitrine* ou *pneumonie* ; mettre au lit, appliquer le sachet de son ou un cataplasme et appeler le médecin qui ausculte, ordonne quelquefois ou

sangsues ou vésicatoire. — La *pleurésie* se manifeste de la même manière, sauf les crachats sanguinolents. — Appeler le médecin.

Pommades. — On donne ce nom à la graisse blanche appelée *axonge* en terme médical, dans laquelle on fait dissoudre différents principes médicamenteux. — Les pommades s'emploient en frictions sur la partie malade. Leur nombre est en quelque sorte illimité. Il y a des pommades émollientes, astringentes, narcotiques, etc.

Voici la formule de la *pommade camphrée* : on fait fondre au bain-marie, dans une tasse ordinaire 100 gram. de graisse blanche ou saindoux. — La graisse fondue, on y verse peu à peu 30 gr. de camphre en poudre et on remue jusqu'à ce que la graisse ait repris sa limpidité. On retire du feu et on laisse figer. — Les autres pommades se font comme celle-là.

Poudre divine. — Cette poudre qu'on a tant préconisée pour la guérison des plaies et qui produit presque des merveilles est composée ainsi : 30 gr. de *coaltar* (résidu bitumineux de la distillation du gaz et de la houille et qui est d'un très bas prix), 250 gram. de plâtre réduit en poudre très fine, mélanger. — Un peu de coaltar pur dissous dans un verre d'eau est un remède excellent contre le mal aux dents, on se gargarise.

Purgatifs. — Les purgatifs sont très nombreux. Les plus usités sont l'eau de Sedlitz, la *limonade Rogé* qu'on prend à jeun par verrée, le *sulfate de soude* (sel de Glauber) qui se prend à la dose de 20 à 30 gram. dissous dans trois verres d'eau, et à un quart d'heure d'intervalle. — *L'huile de ricin*; — l'*aloës* qui se prend par petite dose surtout celui

des Barbades. — Le *charbon de Belloc*, les *pastilles de calomel*, la *magnésie calcinée* purgent avec bénignité.

***

Quinquina (ou Quina). — Tonique excellent, astringent, stomachique, fébrifuge par excellence, — on le prend en poudre, en sirop, en vin. — — Comme stomachique et stimulant on peut prendre avant les repas une cuillerée à bouche de vin ou de sirop de quina. — Comme *fébrifuge*, voir le mot *Fièvres*. — A l'extérieur, l'écorce de quina en poudre est appliquée sur les ulcères ; en macération dans l'eau-de-vie, elle fortifie les gencives ; elle est aussi un des meilleurs dentifrices mêlé avec *charbon de Belloc*.

***

Remèdes moraux. — Qui ne sait l'influence du moral sur le physique et du physique sur le moral? Nous ne voulons ici que donner quelques conseils pratiques.

Calmer l'imagination chagrine par de douces paroles, — réjouir, par des amusements variés, par des histoires agréables, par les sons harmonieux d'un instrument ou par l'harmonie plus douce, plus suave, plus sympathique de la voix, — distraire par des promenades, amener le sourire par de petites attentions, de petites complaisances... Oh ! que de soulagements ont apportés ces moyens inventés par le cœur !

Une heureuse nouvelle, un devoir accompli, une bonne action faite avec générosité augmentent la plénitude de la vie et redonnent des forces.

La joie continue, l'espérance favorisent la cicatrisation des plaies.

La conscience en paix renouvelle le sang et en apaise l'ardeur.

— Comme aussi les *remèdes physiques* ont guéri bien souvent les *affections de l'âme.*

Des purgations faites avec prudence ont produit des révolutions heureuses chez des personnes mélancoliques et portées à l'ennui.

Un verre d'eau fraîche, bu dans la colère, a souvent calmé et arrêté l'émotion nerveuse.

Des digestions faciles, des selles régulièrement amenées ont rendu l'humeur moins sombre, le caractère moins désagréable.

Un repas un peu plus copieux et plus succulent, fait de temps en temps, a produit dans les familles plus d'aménité dans les rapports.

Un sommeil calme et réparateur a rendu plus apte au travail...

Rhubarbe. — S'emploie fréquemment dans le manque d'appetit par dose de 20 à 40 centigrammes dans une cuillerée de soupe avant le repas ; — souvent se mêle à la magnerie 1/2 gramme de chaque contre les aigreurs de l'estomac. — La rhubarbe est à la fois purgative et stomachique, — on la donne aux enfants sous forme de sirop. Elle est préparée à la dose de 5 grammes.

Rhumatisme, sciatique, lumbago. — C'est une de ces maladies, ennemis domestiques avec lesquelles il faut vivre patiemment. — On soulage la douleur localisée au bras ou à la jambe par des fumigations, des bains de vapeur aromatisés avec le thym, la lavande (voir *Bains*), des cataplasmes laudanisés, des lotions faites à l'aide d'un pinceau avec *l'huile de marrons d'Inde.* — Le malade doit porter la flanelle, éviter toute humidité. — Prendre quelques *perles d'essence de thérébentine* avant le repas, de 2 à 10.

La *sciatique*, douleur surtout à la cuisse, se soulage par les frictions avec baume du samaritain, eau sédative, alcool camphré.

Le papier *Fayard* et le papier *Wlinsi* réussissent quelquefois, en application, dans le rhumatisme, la sciatique, la névralgie, l'irritation de poitrine, les maux de reins, les foulures.

Rhumes. — Les rhumes ordinaires, se traitent simplement par l'usage des boissons pectorales émollientes : mauve, bourrache, violette... par le *lait de poule* le soir avant de se mettre au lit et par une nuit de transpiration. — Le vin chaud sucré employé pour les rhumes est utile au début, chez les sujets robustes, parce qu'il amène la transpiration arrêtée, il serait dangereux pour les personnes faibles.

Les bronchites, *les catarrhes* se traitent comme les rhumes mais demandent plus de soins, des inhalations de goudron, des cataplasmes ou un sachet de son bien chaud sur la poitrine, l'usage momentané au moins de la flanelle ou d'une peau de cygne sur l'estomac, l'usage fréquent de pâte de réglisse noire, quelques tasses de lait chaud et sucré dans lequel on aura mis une cuillerée à café d'eau de goudron de Guyot.

Le *rhume de cerveau* ou coryza se guérit tout seul, mais, comme il est ennuyeux, on peut hâter la guérison en prisant du camphre en poudre, ou en respirant pendant quelques minutes et à plusieurs reprises de l'alcali volatil ou de la teinture d'iode au début du rhume, en aspirant par le nez la vapeur des plantes émollientes : mauves, etc., — en bouchant, le soir surtout, le nez avec un corps gras : cérat, pommade camphrée. — Un moyen, qui a souvent réussi assez promptement, c'est l'application entre les épaules, le soir en se couchant, d'un

large cataplasme sinapisé ; le matin prendre un bain de pied sinapisé. — On a préparé la *poudre nazaline* qui a au moinsla propriété de faire éternuer.

Riz. — Est employé journellement en tisane contre les diarrhées légères et les coliques, surtout avec addition d'un peu de gomme ou d'une tête de pavot en décoction.

***

Saignement du nez. — Il est salutaire aux personnes d'un tempérament sanguin. — Quand il est produit par un coup sur le nez, il dure peu et n'a aucune gravité, — quand l'écoulement a lieu sans cause extérieure on peut l'arrêter en appliquant sur le front ou sur le derrière du cou des compresses imbibées d'eau froide, ou d'eau sédative ; on peut aussi placer sur le derrière du cou un corps froid : une grosse clef par exemple, mais ce moyen peut être nuisible aux femmes à certaines époques, — en tenant élevé pendant quelques minutes le bras du côté où se fait l'écoulement, — en provoquant coup sur coup de profonds soupirs, — en prenant un bain de pied sinapisé, le malade étant debout, — en reniflant de l'eau fraîche additionnée d'un peu de vinaigre, ou d'alun ; — en prisant de l'alun en poudre ou de la colophane. — Si l'écoulement résistait à toutes ces préparations, appeler le médecin.

Sangsues. — (Voir *page* 118).

Seton. — (Voir *page* 134).

Sirops. — Un grand nombre de substances médicamenteuses se préparent en sirop pour être plus facilement acceptées. Ainsi on fait du sirop de camomille, de digitale, de pointe d'asperge, d'opium, de quina, etc.

Nous indiquerons ici le *sirop chloral* qui remplace avec avantage tous les *opium* pour procurer au malade un sommeil paisible et réparateur et qui n'offrirait de danger qu'autant qu'on le prendrait à dose très-élevée.

Soufre. — Médicament précieux, employé sous une foule de formes et à divers titres, surtout comme stimulant, purgatif. — Il est très-utile dans les maladies de la peau ; c'est le remède le plus sûr de la gale, — on l'administre en poudre, en pastilles, sous forme d'eau minérale, à l'intérieur ; on l'emploie en pommade, à l'extérieur.

Sparadrap, diachylon, taffetas d'Angleterre. — C'est une bande de linge ou de peau qu'on recouvre d'emplâtre et qui sert pour appliquer sur des ulcères, pour tenir rapprochés les bords d'une plaie, — on le trouve préparé chez les pharmaciens.

Stimulants. — On appelle ainsi les susbtances qui excitent le système nerveux. Les principaux sont le café, le thé, la menthe poivrée, la sauge, etc.

Sueur. — On la provoque très-abondante en donnant un bain de vapeur, comme nous l'avons dit (voir *Bains*), — un édredon sur le lit entretient la sueur plus facilement que les couvertures, — une bouillotte (bouteille longue en étain) ou simplement une bouteille en grès (flacon de bière) remplie d'eau chaude placée aux pieds du malade, et deux autres à ses côtés amènent vite la chaleur et la transpiration. — Un moyen bien simple de provoquer la sueur consiste à prendre deux pierres à chaux de la grosseur d'une boule à jouer et de les envelopper dans un morceau de toile légèrement mouillée et tordue afin que l'eau ne s'écoule pas. On recouvre chaque pierre ainsi enveloppée

d'une autre serviette bien sèche, on ficelle, et on place de chaque côté du malade. Une chaleur humide, abondante, ne tarde pas à se développer; après 20 ou 30 minutes on retire les pierres.

Pour attirer la sueur aux pieds, il suffit de saupoudrer soit l'intérieur des bas, soit un linge qu'on maintient la nuit sur la plante des pieds, avec parties égales de chaux vive et de sel ammoniaque ou plus simplement de farine de moutarde. Il faut porter des chaussettes en caoutchouc.

La *sueur des pieds* est sans doute une infirmité très-incommode, mais qu'il ne faut pas supprimer tout d'un coup — on la rendra moins abondante si après avoir essuyé la plante des pieds avec un linge sec, on la frictionne avec un peu d'eau-de-vie.

Pour empêcher les sueurs de la nuit qui quelquefois fatiguent, il est bon de prendre le soir une infusion de sauge.

Sudorifiques. — On appelle ainsi les substances qui portent à la transpiration. — Les principaux sont le vin chaud sucré, le thé, la sauge, le sureau, la bourrache... surtout quand on les prend dans le lit, le corps bien enveloppé, — quelques gouttes d'ammoniaque dans un verre d'eau sucrée chaude provoquent très-bien la transpiration.

Syncope. — (Voir *Évanouissement*).

***

Tannin. — Astringent énergique, employé contre les hémorrhagies, les diarrhées, les écoulements. — *Doses* : 10 centigrammes à 1 gramme à l'intérieur en pilules ou en potion, — à l'extérieur 30 centigrammes à 4 grammes en injections, lotions, pommades.

Tartre stibié. — A l'extérieur, l'emplâtre stibié provoque une éruption pustuleuse, on l'emploie pour attirer à l'extérieur une inflammation intérieure, mais il faut toujours l'avis du médecin.

Teigne. — Cette maladie fréquente chez les enfants demande beaucoup de précaution dans le pansement parce qu'elle est contagieuse, — on doit toujours appeler le médecin. — Les premiers soins à donner quand on s'aperçoit du développement des boutons de teigne consistent à couper les cheveux ras, à les arracher même un à un soit avec une pince épilatoire, soit avec les doigts, à mettre sur la tête, pour diminuer l'intensité du mal, des cataplasmes de farine de lin, nettoyer la tête tous les jours avec de l'eau de savon et frictionner légèrement avec pommade de suie (graisse blanche 4 parties, suie de cheminée une partie), ou avec graisse blanche 30 grammes, huile de cade 4 grammes d'abord, puis augmenter la quantité d'huile.

Térébenthine. — Forme la base de beaucoup d'emplâtres et d'onguents. C'est un excitant très énergique. — Les perles de térébenthine sont indiquées contre le rhumatisme, les catarrhes...

Tête (maux de). — Les maux de tête, provenant d'une fatigue nerveuse, ou d'un travail opiniâtre qui a appelé le sang au cerveau, disparaissent vite sous des compresses imbibées d'eau sédative appliquées ou sur le front ou sur le crâne ou derrière la tête. — Des bains de pieds sinapisés, l'application des sinapismes aux mollets et au cou-de-pied, contribuent à dégager le cerveau. — Les personnes dont l'estomac est délicat et qui digèrent difficilement ont des maux de tête qu'un peu de café, un verre de bon vin, donnés à propos, guérissent vite.

— Quand les maux de tête résistent à ces simples remèdes, il faut appeler le médecin. (Voir *Migraines.*)

Thé. — Tonique, digestif, diurétique ; fréquemment employé dans les pesanteurs d'estomac, après les repas du soir. — On le mêle souvent avec du lait.

Tilleul. — Calmant antispasmodique très employé. Boisson commune dans toutes les indispositions.

Toniques. — On appelle ainsi les substances qui fortifient, donnent de la vigueur à l'estomac. Les principaux sont le *quina* préparé avec du vin ou du sirop et en général toutes les substances amères ; la rhubarbe, la camomille. — Le vin de Quinium de Labarraque rend de grands services dans les maladies longues dont la convalescence est lente et difficile. On le donne avec succès aux jeunes filles qui ont de la peine à se développer. Dans les cas de chlorose, d'anémie, c'est un puissant adjuvant ferrugineux. Associé aux *pilules de Vallet*, il produit des effets véritablement merveilleux.

***

Valériane. — Fébrifuge, vermifuge, antispasmodique, usité dans les accidents nerveux ; sa racine est précieuse pour la danse St-Guy, les convulsions des enfants, les crampes d'estomac, l'épilepsie. — Une infusion de fleur suffit pour dissiper les flatuosités qui surviennent après les repas. — *Doses* : en poudre de 1 à 10 gram. dans l'intervalle de 24 heures ; en infusion de 4 à 8 grammes pour 200 à 300 grammes d'eau.

Ventouse. — (Voir *page* 131.)

Verrues. — Il suffit de les frotter, pendant quelques jours et plusieurs fois par jour, sans les essuyer, avec la *pierre infernale* après les avoir mouillées. — Cette petite opération rendra la verrue noire d'abord, puis fendillée et, au bout de quelques jours, en la grattant avec l'ongle elle disparaitra. — On peut aussi appliquer sur la verrue une petite boulette de *poudre de Vienne* comme pour établir un cautère, on couvre la partie qui entoure la verrue avec du sparadrap et cette boulette s'applique seulement sur la verrue elle-même; on bande ; après quelques heures la verrue est toute noire et tombe vite en la grattant.

Vers. — Chez les enfants les vers se détruisent en prenant, selon l'âge, de deux à six grammes de *semen-contra* dans du miel, de la confiture ou une tasse de lait. — Une décoction, pendant deux ou trois jours, de *mousse de Corse* sucrée. — Quelques grains d'aloës (5 centigr. à la fois) dans une gorgée d'eau ou de bouillon. — 2 pastilles de callomel de 5 centigr. chaque, pour un enfant jeune. — Une cuillerée d'huile d'olive mêlée à une cuillerée de jus de citron prise à jeun. — On peut donner en lavement *semen-contra* 1/2 cuillerée à bouche, eau bouillante un grand verre. — On a fait des dragées de *santonine*, partie active de semen-contra, que les enfants prennent bien volontiers.

Les démangeaisons des narines chez les enfants, quand elles se joignent à la dilatation des pupilles, sont un indice assez plausible de la présence des vers. Mais c'est un très grand danger de voir leur effet dans toutes les maladies des enfants — On peut donner encore contre les vers des lavements d'eau sucrée ; le sucre en poudre fait sur les vers l'effet du sel sur les sangsues.

Vésicatoire. — (Voir *page* 120.)

Viande crue. — Quelquefois le médecin ordonne au malade débilité et incapable de digérer, des *pilules de viande crue*, on les prépare en hâchant bien menu un morceau de viande. on en fait de petites boulettes de la grosseur d'un pois qu'on roule dans du sucre en poudre et qu'on avale. — Ce remède, ou plutôt cet aliment, répugnant à certains malades, on le remplace par la *musculine Guichon* ou par les *pilules Duroy* à l'extrait de sang qui n'ont aucun goût désagréable, des côtelettes saignantes, et aident avec avantage les *ferrugineux*, les *phosphates*, etc. — Quelques personnes atteintes de phthisie pulmonaire se sont senties revenir à la vie en respirant la vapeur du sang des animaux qu'on venait de saigner et en vivant dans une atmosphère imprégnée des exhalaisons de la viande fraîchement coupée.

Vins médicinaux. — Médicaments qui résultent de l'action dissolvante du vin sur quelques substances médicamenteuses. Le *vin de quina* est un des plus usités comme fébrifuge et stomachique. On le prépare de la manière suivante :

Quinquina Calysaya (jaune) concassé 30 gram. — Alcool rectifié 30 gram. — Vinblanc 1 litre.

Si on le préparait avec du vin de Madère ou de Grenache on supprimerait l'alcool. — On le remplace aussi par 60 grammes de sucre.

On met le quinquina dans un vase avec l'alcool pendant 24 heures, on ajoute ensuite le vin, on laisse macérer pendant 8 jours et on filtre.

Doses : deux cuillerées à bouche matin et soir pour les estomacs débiles.

Vinaigre. — On le fait respirer dans la syncope et l'asphyxie et on frictionne les tempes et les poignets. Le vinaigre camphré se prépare avec 30

gram. de camphre en poudre dans un litre de bon vinaigre. On bouche et on agite. — Ce vinaigre est excellent pour purifier les appartements, pour être aspiré dans les défaillances et pour servir de gargarisme dans les affections scorbutiques.

Violette. — S'emploie en infusion dans la toux et pour attirer et entretenir la moiteur sur la peau.

Vomissement. — C'est un acte par lequel les matières liquides ou solides contenues dans l'estomac sont brusquement rejetées au dehors. Le vomissement est presque toujours précédé par des *nausées* ou *maux de cœur*. On peut calmer ces nausées, surtout si on s'aperçoit qu'elles sont produites par des aliments difficiles à digérer, en avalant quelques gorgées d'eau très-froide ou acidulée avec du citron, du vinaigre, de l'eau de seltz, ou un demi verre d'un mélange d'eau sucrée, d'eau de fleur d'oranger et quelques gouttes d'éther. — Quelquefois le vomissement procure un vrai soulagement; il faut après calmer l'estomac par une infusion de feuille d'oranger. — Le plus efficace de tous les remèdes contre les vomissements qu'on doit arrêter, est l'emploi de la *glace*. On en fait avaler un petit fragment toutes les huit ou dix minutes. Si le vomissement persiste, il faut appliquer sur le creux de l'estomac un cataplasme de lin délayé avec décoction de tête de pavot blanc, après avoir frictionné avec *Laudanum* et appeler le médecin.

Vomitifs — Voir *Emétiques*.

***

Yeux. — La faiblesse de la vue par fatigue exige le repos. Les conserves de couleur verte ou bleue sont excellentes dans ce cas parce qu'elles enlèvent

aux rayons lumineux ce qu'ils ont de trop brillant. — Un collyre composé de *sulfate de zinc* 10 à 15 centigrammes et d'eau de rose ou de plantain 100 grammes ôte l'inflammation et la fatigue de l'orbite de l'œil. — Des compresses d'eau sédative sur le front fortifient la vue. — Contre l'inflammation, voici quelques collyres faciles à préparer et sans danger pour la vue : faites durcir un œuf, enlevez la coque et le jaune en le fendant par le milieu, remplacez le jaune par du sulfate de zinc ; rapprochez les deux moitiés que vous attachez de manière à ce que le sulfate pénètre bien le blanc d'œuf, mettez dans deux litres d'eau et après 24 heures l'eau est prête, appliquez des compresses. — Contre la *faiblesse* de la vue : baume de Fioraventi 20 gouttes, eau-de-vie camphrée 15 gouttes, eau de roses 100 gram. mêlez et lavez les yeux fréquemment ; l'application d'une mouche de Milan et une cuillerée de *sirop de Portal* pendant une quinzaine, seraient très-utile. — La vue trouble résultant d'un nuage plus ou moins épais qui s'étend devant les objets est la suite d'une inflammation de la surface du globe de l'œil et demande le collyre avec *sulfate de zinc*, s'il y avait douleur aiguë on y ajouterait quelques gouttes de laudanum. — En dehors des simples cas dont nous venons de parler, il faut consulter un médecin.

L'inflammation de la paupière disparaît par des frictions avec pommade camphrée.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

LES GARDE-MALADES AU POINT DE VUE DES SOINS MATÉRIELS.

CHAPITRE PREMIER : *Les Garde-Malades.*

CHAPITRE DEUXIÈME : *Chambre du malade.*

CHAPITRE TROISIÈME : *Le malade.*

CHAPITRE QUATRIÈME : *Connaissances nécessaires au Garde-Malade.*

DEUXIÈME PARTIE

LES GARDE-MALADES AU POINT DE VUE SPIRITUEL.

CHAPITRE PREMIER : *Vertus nécessaires à la Garde-Malade.*

CHAPITRE DEUXIÈME : *Devoirs spirituels de la Garde-Malade.*

Avignon. — Imprimerie Aubanel frères. — 1874.